

**JÉRÔME FERRARI**

« Leibniz  
m'éclaire sur  
la présence du mal  
dans ce monde »

**LE LUC EN PROVENCE**

**LES RÉFUGIÉS,  
LE MAIRE FRONTISTE  
ET LE CAFÉ DU COIN**

**CAHIER CENTRAL**

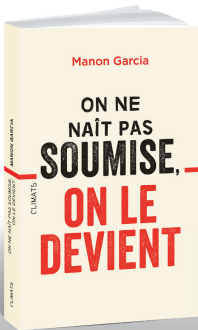
**FRIEDRICH NIETZSCHE**  
EXTRAITS DE  
**LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE**



**ET VOUS,  
comment  
faites-vous** ▲  
**LA FÊTE ?**

# Manon Garcia

## La nouvelle voix du féminisme



« Un livre qui fera date dans l'histoire du féminisme. » **ELLE**

« Manon Garcia se penche sur un sujet tabou et totalement éludé par les féministes. » **LE POINT**

« L'émancipation des femmes exige au préalable une compréhension globale de la notion de soumission. » **LIBÉRATION**

« La mise à plat philosophique de la soumission des femmes, concept si malmené par l'actualité, est franchement salutaire. » **PHILOSOPHIE MAGAZINE**

« À une pensée construite sur l'invective et l'idéologie rétrograde, on préférera celle, stimulante, de la philosophe Manon Garcia. » **LE MONDE**



## ÉDITO



Par Alexandre Lacroix  
Directeur de la rédaction

L'œil de  
Berberian



# Éloge de la gueule de bois

**L**es innocents font la fête en s'imaginant qu'ils n'en ressentiront pas les séquelles, qu'ils se réveilleront frais et dispos le lendemain. Dans leur grande naïveté, ils voient la gueule de bois comme une conséquence malheureuse, négative, de l'ivresse. Mais l'expérience enseigne que, paradoxalement, c'est aussi la gueule de bois qui est désirable dans l'ivresse.

Elle a d'abord le mérite de vous mettre à distance des foyets, des zéles, des employés modèles. Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais les arrivistes sont faciles à reconnaître : ils sont toujours frais et dispos. À 8 heures du matin déjà, ils frémissent. Ils décochent des petites phrases rapides et pleines d'allure, signalant par leur présence d'esprit (si le terme d'esprit leur convient) qu'ils sont aptes à saisir la moindre opportunité, comme ces adroits qui attrapent les mouches en vol. Une bonne gueule de bois vous épargne ces démonstrations insupportables d'efficacité.

Ensuite, le lendemain de cuite vous décale, vous inadapte, de telle façon que vous voyez le monde avec davantage de recul. Même les gestes les plus évidents, les plus banals – comme se laver les dents ou se raser – prennent un relief inaccoutumé. Il n'est plus rien de machinal dans une matinée altérée par la boisson de la veille, mais ce n'est pas une mauvaise nouvelle. Moins vous êtes machine, plus vous redevenez humain.

Un atout non négligeable de la gueule de bois est de vous rendre familier des processus de guérison et de rééducation. Il est vrai qu'un tel bénéfice, pour être vraiment perçu, nécessite une fréquence habituelle du port du casque à pointe. Tout de même, je vous encourage que l'habitude de ressentir la pente de terribles maux de tête, de l'endolorissement généralisé du corps, en quelques heures, est une manière de se renforcer, une métrification compléaire. Le familier des lendemains de beuverie saura réactiver ce processus en cas de grippe, de crampes, d'accident. Il excelle à actionner en lui les ressorts de la guérison, ce que les gens trop éduqués de santé ne savent pas faire, qui se brisent au moindre choc comme des porcelaines.

Mais le plus grand avantage de la gueule de bois est de vous rendre spirituel et créatif. Succédant à l'euphorie de l'ivresse, elle ouvre à une mélancolie plus profonde, sorte de puits obscur d'où l'on peut tirer des visions et des idées nouvelles. Il faut ici entendre le conseil d'un connaisseur en la matière, le peintre Francis Bacon, qui confiait dans ses entretiens avec David Bywater : « J'aime travailler souvent avec la gueule de bois, parce que mon esprit crêpe d'énergie et que je peux alors penser très clairement. » Cela peut sembler contradictoire, mais la pensée qui se déploie sans rencontrer d'obstacles est, au mieux, calculatrice ou logique ; elle bâtit des édifices désincarnés, froids. Ce n'est pas ainsi que fonctionne l'esprit artistique. Il lui faut au contraire, toujours selon une expression de Bacon, « désirer des rêves ». Trop de cloisons de tissu nous séparent du monde, des autres et de nous-mêmes. Créer, c'est défonceur quelques cloisons. Un bon mal de tête est une sorte de barrage intérieur : si l'esprit, en puisant dans ses réserves secrètes, parvient à le sauter, un dépassement a lieu.

Le génie de Moïse législateur fut, dit-on, d'avoir institué un jour de repos, dégage des servitudes matérielles, désintéressé, consacré à la prière. Soit. Mais si je devais graver une nouvelle table de la loi, je recommanderais une gueule de bois hebdomadaire.

Prescription bien inutile, me direz-vous, car si elle n'est écrite nulle part, elle est déjà en application partout.

N'hésitez pas à nous transmettre  
vos remarques sur  
[redaction@philomag.com](mailto:redaction@philomag.com)



**Venez  
écouter la douce  
musique  
des bâtisseurs**

**L'ART DU CHANTIER**  
CONSTRUIRE ET DÉMOLIR DU 16<sup>e</sup> AU 21<sup>e</sup> SIÈCLE  
du 11 MARS 2019

**L'ART DE**  
CONSTRUIRE ET DÉMOLIR DU 16<sup>e</sup> AU 19<sup>e</sup> SIÈCLE  
**EXPOSITION DU 9 NOV. 2018 AU 11 MARS 2019**  
Trocadéro - Paris 16<sup>e</sup> - [citedelarchitecture.fr](http://citedelarchitecture.fr)

EXPOSITION DU 9 NOV. 2018 AU 11 NOV. 2018  
Palais de Chaillot - Trocadéro - Paris 16<sup>e</sup> - [citedelarchitecture.fr](http://citedelarchitecture.fr)  
#ExpoChantier

#expoChantier



# DANS NOTRE CLUB À IDÉES TRÈS PRIVÉ CE MOIS-CI



T'es au W.C.  
du Mal  
p. 72

Théâtre  
de Rome  
arrangé  
p. 90

Bestiole  
à faire grimper  
aux arbres  
p. 76

Table réservée  
Lucy Lee  
p. 32

Éclair  
de Musley  
p. 46

Bello Gagos Bar  
p. 22

Table de mélange  
de chants d'oiseaux  
p. 60

Table réservée  
Habbes  
et son loup  
p. 94

Table réservée  
Emil Pané  
p. 96

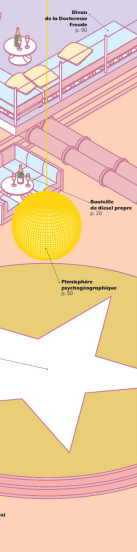
Cage de DJ  
Dionysos  
Cafier central

Table réservée  
Parergo et  
Paralipomeno  
p. 24

Plat des dames  
éthériques  
p. 66

Banquette  
des hommes nus  
p. 80

Table réservée  
Délice et Guano  
p. 38



## SOMMAIRE

p. 3 Édito



- p. 6 Questions à **Charles Pépin**
- p. 10 Questions d'enfants à **Claude Ponti**
- p. 12 Courrier des lecteurs



### Déchiffrer l'actualité

- p. 14 **TÉLESCOPAGE**
- p. 16 **LA PERSONNALITÉ**  
Olivier Leyrain
- p. 18 **REPÉRAGES**
- p. 20 **PERSPECTIVES**  
Les problèmes éthiques soulevés  
par la hausse du diesel /  
La guerre honteuse au Yémen /  
Dans la tête de Jair Bolsonaro
- p. 24 **AU FIL D'UNE IDÉE**  
L'astrologie
- p. 26 **POUR UN NOUVEAU PARTAGE**  
Pierre-Yves Gomez  
(en partenariat avec la Mail)
- p. 28 **ETHNOMYTHOLOGIES**  
par Tobie Nathan



### Prendre la tangente

- p. 31 **REPORTAGE**  
**Les réfugiés, le maire  
frontiste et le bistrot du coin.**  
Reportage au Lac en Provence
- p. 36 **LE MÉTIER DE VIVRE**  
**Olivia Jekupé**
- p. 41 **MOTIFS CACHÉS**  
par Isabelle Sorrente



### DOSSIER Et vous, comment faites-vous la fête ?

- p. 46 Les structures élémentaires  
de la festività
- p. 50 Test : quel fêtard êtes-vous ?
- p. 54 Discours de nuit. Témoignages  
commentés par **Michaël Fassel**
- p. 60 D'autres fêtes que les miennes :  
le Japon avec **Mary Picone**,  
la Nouvelle-Guinée avec **Steven Feld**,  
l'Uruguay avec **Clara Biermann**

#### Cahier central

Agrafé entre les pages 50 et 51,  
notre supplément :  
**La Naissance de la tragédie** (extraits)  
de **Friedrich Nietzsche**



### Cheminer avec les idées

- p. 66 **ENTRETIEN**  
**Emanuele Severino**
- p. 71 **LE CLASSIQUE SUBJECTIF**  
**Leibniz** vu par **Jérôme Ferrari**
- p. 78 **BOÎTE À OUTILS**  
Divergences / *Spirit* / Intraduisible
- p. 86 **BACK PHILO**



### Livres

#### p. 86 NOTRE SÉLECTION DES FÊTES

- p. 90 Notre sélection culturelle
- p. 92 **Agenda**
- p. 94 **LA CITATION CORRIGÉE**  
par **François Morel**
- p. 99 **Jeux**
- p. 98 **Humeur, trop haineuse**  
par **Catherine Mourisse**
- p. 98 **QUESTIONNAIRE DE SOCRATE**  
**Valeria Bruni Tedeschi**

Couverture : comprendre et cahier central  
un travail réalisé bénévolement avec les  
pages 10 et 11 de l'édition complète  
reproduisant les textes, commentés  
dans une édition 100% numérique et avec  
une présentation en ligne sur le site [www.wnms.fr](http://www.wnms.fr)  
de la revue, de la revue [www.wnms.fr](http://www.wnms.fr)

PHILOSOPHIE MAGAZINE n° 126  
PARAÎTRA LE 17 JANVIER 2019



Les réponses  
de Charles Péguy\*

ANNE  
SOULENE

## Le diable est-il dans les détails?

**J' que l'on trouve dans le Zarathoustra de Friedrich Nietzsche autant que chez saint Thomas (avec Dieu à la place du diable...). Je l'adore car on peut l'entendre en de multiples sens, parfois diamétralement opposés. Elle pourrait signifier que l'essentiel se loge dans les détails, auxquels il faudrait alors prêter une attention maximale. Cette idée pourrait être partagée aussi bien par Freud que par Sartre, ou par n'importe quel artiste ou artisan perfectionniste. Selon Freud, les détails peuvent être éminemment significatifs, révéler la force d'un désir refoulé, d'une vérité inconsciente. Selon Sartre, ils dessinent le projet d'une vie en train de se préciser, d'une liberté en train de s'inventer, de s'arracher au néant. Une manière de passer sa main dans ses cheveux, de marcher dans la rue ne sont alors en rien insignifiants; elles ont du sens: le diable, comme le bon Dieu, la vérité ou la beauté, sont bien dans les détails. Dans le détail d'une gouffole de la basilique de Saint-Denis, on pourrait voir toute sa beauté ramassée. De même, dans la cosmogonie de Leibniz, chaque partie contiendrait le Tout; bref, le diable (ou Dieu) serait dans les détails.**

Mais on peut aussi entendre la phrase en son sens opposé, assumant d'ailleurs qu'en elle le diable soit davantage mis en avant que Dieu. Elle signifierait alors que notre intérêt excessif pour les détails, notre passion pour le superflu, puisse nous faire passer à côté de l'essentiel. Il y aurait quelque chose de diabolique dans cette manière dont les petits détails nous divertissent de l'essentiel, de la vérité, et pourquoi pas de Dieu. À l'aise dans l'accessoire ou le



secondaire, le diable viendrait nous tenter, nous perdre. Comme le héros de Fight Club au début du film, nous serions dominés par notre passion pour les meubles Ikea, nous faisant oublier que la vérité est ailleurs: dans notre corps, notre désir, notre véritable élan vital. À force d'accorder trop d'importance à des détails comme notre habillement ou notre apparence, nous passerions à côté de notre vérité d'homme. Il faudrait, dans ce cas, se désintéresser des détails. Le détail ne serait plus découpé dans un Tout dont il révélerait la vérité, mais arrachée à cette vérité, faisant écran à elle. Le diable serait dans les détails: bien caché en eux, chez lui dans ce royaume des petites choses, sournois et à l'affût, prêt à nous détourner du Beau, du Vrai ou du Bien.

FRANCK  
MÉTALS

## Que faire lorsqu'on ne sait pas quoi faire?

**E**t pourquoi pas ne rien faire? Prendre conscience de son souffle, de sa respiration, du poids de son corps étendu. Et laisser venir les pensées, accueillir l'ennui, l'idée de la mort peut-être, et toutes les questions qu'elle soulève. Se sentir vivant tout contre cette idée, grâce à elle, même. L'ennui est une puissance au sens d'Aristote: il rend possible autre chose que lui-même. Le surgissement d'un désir, une lucidité soudaine, l'émergence d'une décision... Mais il faut savoir endurer cet ennui, pour qu'il finisse par nous montrer ce dont il est capable. À trop le fuir, c'est sa vertu que nous fuyons. Et peut-être aussi nous-mêmes...

**Q** Un vertige métaphysique, une petite question qui vous turlène? Interrogez Charles Péguy en écrivant à [questions@ceci.fr](mailto:questions@ceci.fr)

Philosophe et professeur au lycée d'Istut de la Légion d'honneur / Ancien le 1<sup>er</sup> vainqueur des Écoles de la MGA-Orléans (Paris) / Dernier ouvrage paru: *Le Conflit en soi. Une philosophie* (Albin Editeur).

# Pour les fêtes offrez des idées neuves

En kiosque



En librairie



et sur notre boutique en ligne  
[www.philomag.com](http://www.philomag.com)



Les réponses  
de Claude Ponti\*

GIOVANNI, 3 ans, DEMANDE:  
EST-CE QU'IL Y A QUELQUE CHOSE DANS LE RIEN ?



À tous les enfants  
Envoyez vos questions  
à Claude Ponti en écrivant à  
questi@courrierdesen  
fants.com

\* Auteur et illustrateur de livres destinés à la jeunesse / Dernier ouvrage paru: Le Pigeon (L'École des loisirs).







## À PROPOS DU N° 124

MAURIE-JOSÈPHE LEGRAND

### Vive l'insolence!

**P**eut-être avais-je des préjugés sur votre magazine, que je jugeais souvent très conformiste et dans l'air du temps... Toujours positif, être rationnel pour ne point trop s'égayer, des recettes contre le manque de confiance en soi, etc. Je dois avouer que j'ai été agréablement surprise par ce numéro de novembre. D'abord l'édition. Dans sa réflexion, argumentation, et la fin. Ensuite les réponses de Claude Ponti, avec ces dessins pleins d'humour! Puis « Il faut avoir du chaos en soi pour arracher d'une étoile qui danse », Friedrich Nietzsche!

SUR LE DOSSIER  
AVONS-NOUS  
BESOIN DES  
ÉLITES?

ALFIO

### Coups de botte

**V**ous avez publié les éditoriaux italiens: Robert Michels avec sa doctrine de la « loi d'airain de l'oligarchie »; Wilfredo Pareto avec sa théorie de la « circulation des élites » et Gaetano Mosca avec la thèse de la « classe politique ». (...) Salut!



Une réaction  
à une article ou  
à une actualité?  
Écrivez-nous à  
[reaction@philomag.com](mailto:reaction@philomag.com)

À PROPOS  
DU N° 123  
SUR LE DOSSIER  
LA RÉSONANCE

### Deux lecteurs se répondent sur Philomag.com, et c'est très pertinent!

CLÉMENTINE LEVE

### Éclairer-moi!

**J**'ai trois questions, et les réponses pourraient peut-être m'éclairer sur ce concept que j'ai peut-être mal compris!

1. Si la vitesse n'est pas la vraie cause du problème de manque de résonance entre les gens, quelle est la cause?
2. En quoi la slow food, les huiles essentielles et la méditation (entre autres), qui sont peut-être rattrapées par le marketing, sont-elles critiquables dans le cadre de ce concept? (...)
3. Si ce concept de résonance est mis en œuvre par les « dominants » dont parle M. Rosa, est-il donc mauvais?

FLOREAN COURAUD

### Bonnes réponses!

**J**e me permets de répondre à vos trois questions, je n'ai pas la science infuse mais bon, je crois avoir pas mal compris l'interview, alors je me lance:

1. Il est dit que la vitesse est une cause indirecte du manque de résonance. La cause directe semble être une crise profonde des relations (relation au monde, aux autres et à soi). (...)
2. Je suis bien d'accord avec vous. Pour ma part, je trouve M. Hartmut Rosa un peu dur à l'égard de ces tentatives de réinvention de son rapport au monde que sont la méditation, la slow food, etc. Il me semble qu'il est sceptique vis-à-vis de ça, parce que ce sont des pratiques que se sont appropriées les « dominants ». Il admet lui-même que sa préférence va vers les « dominés », donc pas sûr que, dans cet exemple, il soit très objectif... Ce qui est ici critiqué, ce ne sont pas les pratiques en elles-mêmes (la méditation et la slow food ne sont ni bonnes ni mauvaises « en soi »), mais bien la façon dont les « dominants » s'en servent dans le but d'optimisation de leur temps et de productivité optimale (...).
3. Le concept de résonance n'est pas mis en œuvre que par les « dominants »! La résonance peut être « pratiquée » par tout le monde, sans même le savoir. Elle est utilisée par les religieux depuis des millénaires (...). Comme tout le monde peut entrer en résonance, je ne suis pas sûr que l'on puisse définir le concept de M. Rosa comme bon ou mauvais, c'est simplement une tentative (...) de conception du monde, plus ou moins bien élaborée, certes, là oui, mais, en soi, le concept existe depuis que l'humain existe.

INVITATIONS  
Se performer avec  
Philomag magazine

### L'ART DU CHANTIER

Paris (XVI)

Cette exposition montre comment on a construit et déconstruit du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle - à travers une série d'œuvres et de documents signés par des artistes, mais aussi par ceux qui travaillent sur les lieux ou font bâtir - ingénieurs, architectes, ouvriers...

Jusqu'au 03.03. Cité de l'Architecture et du Patrimoine: 1, place du Trocadéro.

[citedelarchitecture.fr](http://citedelarchitecture.fr)  
50 invitations sont à retirer sur [philomag.com/artschantier](http://philomag.com/artschantier)

### THE SCARLET LETTER

Paris (XX<sup>e</sup>)

Angela's dell'Adapté pour la scène le chef d'œuvre romanesque de Nathaniel Hawthorne. Pour elle, ce ne sont pas les croyances qui fondent le puritanisme dont est victime Hester Prynne mais l'empire de la raison.

Du 10 au 26.01. Le Collège-Théâtre national 15, rue Maitre-Bon, colline.fr  
10 invitations pour le 15.01 à 20h50 et 10 invitations pour le 18.01 à 20h50 sont à retirer sur [philomag.com/scarletletter](http://philomag.com/scarletletter)

### L'ÉCOLE DES FEMMES

Paris (VI)

Stéphane Braunschweig s'empare de ce classique de Molière dans lequel le vieil Amalric abait vers une jeune fille, Agnès, à l'insu du monde dans le but de l'épouser. Il en fait une comédie noire qui interroge les rôles, toujours à redéfinir, du masculin et du féminin.

Jusqu'au 29.12. Odéon-Théâtre de l'Europe: place de l'Odéon. [theatre.odeon.eu](http://theatre.odeon.eu)  
10 invitations sont à retirer pour le 11.12 à 20h sur [philomag.com/ecoledesfemmes](http://philomag.com/ecoledesfemmes)

## RÉFLEXION FAITE

LE RENDEZ-VOUS  
**3 PHILO**  
du Soir 3

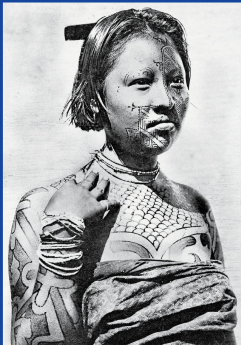
Pour répondre du sens de l'actualité, retrouver chaque jeudi, en deuxième partie de soirée, l'un des membres de la rédaction de Philomag magazine dans le journal de France 3 présenté par Francis Letellier (lire p. 92).



205, boulevard Raspail 75014 Paris

Image: Studio Bragagnoli, Jérôme Karamba, 2017/2018. Collection privée de Jean-Benoît... — Jacques Chénier, Paris, à Studio Bragagnoli, Photo: © musée du Louvre  
Benoît... — Jacques Chénier, 2018. Musée du Louvre, Paris / Musée du Louvre, Paris — Jacques Chénier, 2018. Musée du Louvre, Paris / Musée du Louvre, Paris

[fondationcartier.com](http://fondationcartier.com)



Fondation *Cartier*  
pour l'art contemporain

Exposition

14 oct. 2018 – 24 févr. 2019

GÉOMÉTRIES SUD  
DU MEXIQUE À LA TERRE DE FEU

TELESCOPAGE

# WASHINGTON, ÉTATS-UNIS 7 novembre 2018

Lors de la conférence de presse,  
à la Maison Blanche, qui suit  
les élections américaines de mi-  
mandat, Donald Trump rudoie  
le journaliste Joe Acosta de CNN,  
le qualifie de « personne horrible »  
et refuse d'écouter ses questions.  
Son accablant bal est repris  
un peu plus tard dans la journée.





 La parole est un véritable geste et elle contient son sens comme le geste contient le sien 

MAURICE MERLEAU-PONTY / *Phénoménologie de la perception*

© Jonathan Saut 2017/2018

## OLIVIER LEGRAIN

# Un patron qui voit rouge

**J**e n'arrêterai jamais. » Olivier Legrain, 66 ans, n'aime pas qu'on lui parle retraite. L'entrepreneur nous reçoit dans sa maison aux airs de résidence de campagne. Cette demeure ne laisse transparaître aucun signe extérieur de (grande) richesse, si ce n'est l'adresse: Neuilly-sur-Seine. « Ce n'est pas en partant à Asnières qu'on redonne quoi que ce soit à la société », se défend Legrain. Aujourd'hui multimillionnaire, l'ex-communiste précise qu'il est resté « fidèle à lui-même ». Mauvaise conscience ou affirmation sincère? En 1968, Legrain avait 15 ans. Né dans un milieu bourgeois, il se frotte aux idées révolutionnaires en suivant les cours de philo de son lycée parisien: « Man, Trotski, Lénine... Ces auteurs m'ont marqué à vie. »

C'est pourtant sa carrière qu'il aurait pu l'éloigner de ses engagements de jeunesse: diplômé des Mines et de l'École nationale de la statistique et de l'administration économique (Ensaec), le jeune ingénieur entre chez Rhône-Poulenc, puis chez Lafarge, devient directeur, entre au comité exécutif... sans jamais se sentir gêné par ce revirement. « À 26 ans, je jouissais d'une liberté folle », affirme-t-il. Rêvé au paternalisme social de Lafarge, qu'il qualifie en riant de « catho faux-cul », il se considère comme « statiste et pas gauchiste, savourant son petit effet. Je crois à l'État fort. On ne change rien sans règles coercitives. Prenez les réfugiés: si l'on ne force pas les gens à en accueillir tel à Neully, ça n'arrivera jamais. Pareil pour limiter les trajets en avion ou imposer le tri des poubelles. Il faut des règles! C'est ça pour moi être communiste: je ne crois pas à l'initiative individuelle. »

Son sens du collectif, Legrain l'a investi non sur les barrières mais dans l'entreprise industrielle et financière: devenu en 2000 patron de Materis, filiale de Lafarge dédiée aux matériaux de construction, il entreprend de sortir l'entreprise de sa maison mère en utilisant le procédé du levage buy-out (LBO), cet effet de levier qui permet à des managers associés à des fonds d'investissement de racheter une entreprise avec peu de capitaux, en recourant à l'emprunt. Il décide d'embarquer avec lui dans l'aventure les dirigeants mais aussi de nombreux salariés. « On faisait quelque chose de dingue », raconte-t-il enthousiaste. Il s'agit en effet de l'un des plus grands LBO de l'époque: Materis est acheté pour 890 millions d'euros.

Pan de rugby, Legrain évoque la mêlée pour illustrer la cohésion du groupe face aux actionnaires et défend son modèle qui consiste à faire participer les salariés à ces opérations pour qu'ils s'enrichissent eux aussi – sa manière de combattre le « système capitaliste ». « La haine des classes, on n'a qu'à la cesser! s'amuse-t-il. Il suffit d'expliquer aux salariés le risque associé à un LBO et les laisser libres d'investir. Beaucoup ne réalisent pas que d'autres ont gagné des millions ainsi. C'est ça, le pouvoir des élites: on ne fait pas circuler l'information. On se contente de proposer de l'investissement ou de la participation, alors qu'il faut répartir la plus-value. » Poignée par une conjoncture euphorique, Materis enchaîne trois LBO jusqu'à la crise de 2008, puis se trouve dépourvue face à ses créanciers et doit être cédée par morceaux. Aujourd'hui, le millionnaire ne regrette rien mais insiste sur la nécessité de « redonner une partie de ce qu'il a reçu ».

S'étant tourné vers la psychanalyse à la suite de drames personnels, il exerce désormais une activité de thérapeute – les patients décident du prix. Il tente aussi d'acquiescer un espace de 6000 m<sup>2</sup> auprès de la Mairie de Paris. Son but: héberger pour un loyer modéré les rédactions de la presse indépendante française (Mediapart, Society, Alternatives économiques, Politique ou Philosophie magazine). « Je rêve d'ex faire un lien de contre-pouvoir et que des médias de tous bords se joignent à l'aventure pour organiser des débats contradictoires », déclare cet homme de paradoxes. Le point commun entre ses activités de psy et de mécène? « J'aime aider les gens, et faire bien qu'ils en aient. » Qui n'en dirait pas autant? ■

Par Anne-Sophie Moreau et Judith Dupontail

### CARTE D'IDENTITÉ

ANNÉE DE NAISSANCE: 30 septembre 1932.

PARCOURS: ex-communiste devenu PDG, puis thérapeute.

NOTES: ex-associé managers mais aussi salariés dans l'aventure Materis, l'un des plus gros rachats à effet de levier des années 2000.

ACTUALITÉ: veut créer une Maison des médias indépendants, à Paris.

Philonomist.com

Vous pouvez retrouver la version longue de cet article sur Philonomist.com





L'IMAGE

## Les Poilus ont un visage

U

ne face spectrale nous adresse un regard comme sorti des limbes. Ce pourrait être le

portrait de l'un de nos aïeux, mort pendant la Guerre de 1914-1918. Il n'en est rien: celui que l'on présente comme « Le Visage Inconnu » n'a jamais existé. Les contours flous de ce portrait sont issus du recoupement de 30000 photos de soldats, de face ou de profil, scannées et recoupées pour

créer un hommage numérique aux oubliés de la Grande Guerre.

En 1920, un tirage au sort avait sélectionné le « Soldat inconnu » inhumé sous l'Arc de triomphe; si l'anonymat garantissait alors qu'aucune victime du conflit ne soit privée de reconnaissance, l'algorithme est aujourd'hui à l'origine de ce mémorial de notre temps. L'idée d'un « homme moyen », censé représenter l'humanité mais détaché des individus de chair et de sang, ne date pas d'aujourd'hui: elle était déjà sous la plume d'Adolphe Quetelet. Statisticien belge, inventeur de l'indice de masse corporelle (IMC), il publie en 1855 *Sur l'homme et le développement de sa faculté, ou Essai de physique sociale*. Calculant la taille, le poids, l'espérance de vie de cet homme virtuel, il s'y propose de déterminer scientifiquement « un être fictif pour

qui toutes les choses se passeraient conformément aux résultats moyens obtenus pour la société ». Étudiant notamment l'influence du climat ou de la profession sur la mortalité, Quetelet finissait fi des singularités en procédant par abstraction. À l'inverse, la numérisation de milliers de photos permet désormais d'incarner le « poilu moyen ». Devant le mystère et la mélancolie qui émanent des traits fusionnés de 30000 victimes, comment ne pas vouloir découvrir, à partir de cet unique visage, chacune de leur histoire?

Par  
Martin Dera,  
Michel  
Eichenhoff,  
Octave  
Larmagnac,  
Emmanuel  
Lecia et  
Raphaële  
Sorens

CE GILET JAUNE [...] EST DEVENU LE SYMBOLE D'UNE COLÈRE LÉGITIME, QUI SE TRADUIT PAR UN GESTE PACIFIQUE



Billet de l'association  
40 millions  
d'automobilistes

LE MOT

La colère



Peter Sloterdijk,  
Colère et Tempus

LA JUSTE COLÈRE EST UN SENTIMENT UTILE, CHARGÉ D'ÉCARTER LES OFFENSES ET LES EXIGENCES INSOLENTES ET INADMISSIBLES

LANOTON

## La phagothérapie

'injecter des virus afin de soigner certaines maladies infectieuses? Telle est l'idée de la phagothérapie (du grec *phagos* = gros mangeur), qui vient de

faire l'objet d'une première étude clinique commandée par l'Union européenne, *Phagoburn* ([phagoburn.eu](http://phagoburn.eu)), qui étudie l'effet de cocktails viraux sur les plaies infectées de patients brûlés.

Dès 1917, le biologiste français Félix d'Hérelle constate l'existence de virus dévoreurs de bactéries et envisage d'en faire un usage thérapeutique. Mais, après la découverte des antibiotiques en 1928, cette technique est peu

à peu abandonnée. Toutefois, du fait de la résistance croissante des bactéries pathogènes aux médicaments, cette pratique connaît un regain d'intérêt.

Aux molécules inertes, faudrait-il donc préférer la matière vivante pour se soigner? Friedrich Nietzsche voyait dans le corps « une collectivité d'âmes nombreuses », de « volatiles » organiques se livrant une guerre permanente afin d'accroître leur puissance. De ces rapports de force émerge un équilibre toujours instable selon le philosophe allemand. Peut-être pouvons-nous désormais envisager de mettre cette lutte intestinale du vivant au service de notre santé?







CE MOIS-CI.

Hausse du diesel et de l'essence, l'occasion (manquée) d'adopter une éthique téléologique?

Yémen, le conflit où les morts ne sont pas dignes d'être nommés.

Le philosophe brésilien Vladimir Safatle explique pourquoi l'élection de Jair Bolsonaro est une première.

France  
POLITIQUE

## Le faux dilemme du carburant

N'exagère-t-on pas exprès la difficulté des problèmes qu'on ne souhaite pas résoudre ? Telle est la question que pose, sous des dehors de bonne conscience écologique, la fermeté du gouvernement sur la hausse des prix du carburant.

E

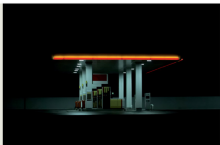
n apparence, c'est un casse-tête insoluble. Le 8 octobre, un nouveau rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) annonçait que la France connaît, d'ici 2100, sécheresses agricoles continues, inondations et pluies extrêmes, phénomènes qui prendraient des formes paroxystiques si le réchauffement de la planète n'était pas d'urgence endigué. Vingt jours plus tard, le Rapport Planète vivante du World Wide Fund for Nature (WWF) était publié en forme d'effrayant faire-part de décès: 60 % des animaux sauvages ont disparu au cours des quarante dernières

années. Et pour quoi l'opinion française se mobilise-t-elle ? Contre les hausses de 6,5 centimes du litre de diesel et de 2,9 centimes du litre d'essence au 1<sup>er</sup> janvier 2019. Au centre de toutes les colères, la fin de la prime donnée au diesel, carburant très polluant mais qui a été largement choisi par tous ceux qui ont un besoin quotidien de leur voiture, car il était moins cher. Entre bobos verts et gilets jaunes, qui a raison ? qui a tort ?

Dans la boîte à outils traditionnelle dont se servent nos politiciens, il n'y a que trois solutions pour réduire l'usage de l'automobile. Primo, il est permis de faire confiance à la mobilisation spontanée de l'opinion, donc aux citoyens, pour prendre leurs responsabilités et rouler moins, acheter des véhicules hybrides ou recourir au covoiturage – il s'agit donc de s'en remettre à la modération, à la tempérance, à ce qu'Aristote appelait l'éthique des vertus. Secundo, l'approche opposée consiste à imposer d'en haut des décisions et donc à interdire certains usages de l'automobile,

en fermant les centres-ville au trafic, en imposant la circulation alternée ou encore en déclarant le diesel non réglementaire – dans ce cas, l'État suivrait une éthique déontologique, fondée sur des grands principes, aveugle aux situations individuelles. Tertio, une solution plus libérale consiste à chercher un ajustement par le prix. C'est la stratégie qui a été retenue dans la lutte contre le tabagisme en France et qui est aujourd'hui mise en avant par le gouvernement de Macron pour justifier sa fermeté sur la hausse des prix de l'essence. Elle relève d'une éthique utilitariste, puisque la taxation du carburant fait baisser l'utilité relative, autrement dit le coût du transport automobile par rapport à celui des transports publics, du covoiturage ou de la bicyclette.

Chacune de ces approches a de sérieuses limites: la démission de Nicolas Hulot a sonné le glas de l'éthique des vertus (« Je ne comprends pas que vous assigniez globalement les uns et les autres à la gestion d'une tragédie bien annoncée dans



une forme d'indifférence », se désolait-il le 28 août sur France Inter); l'interdiction est une mesure bien trop autoritaire en démocratie; enfin, la hausse des prix fait payer à ceux qui ont un besoin quotidien de leur voiture, soit aux banlieusards, aux ouvriers et aux travailleurs agricoles le coût de la transition écologique, ce qui est d'une injustice criante.

Est-ce pour autant l'impasse? Ce qui glisse comme un léger doute dans ce tableau d'un blocage presque parfait, c'est la proposition du gouvernement Macron: accorder un « chèque énergie » aux travailleurs défavorisés ayant besoin de prendre la route pour conserver leur emploi. C'est-à-dire que ce gouvernement, qui prétend avoir décidé cette augmentation des taxes pour lutter contre le réchauffement climatique, va en fait veiller par un mécanisme redistributif à faire en sorte que la consommation de carburant ne baisse pas.

Il serait sans doute temps d'envisager une quatrième voie, celle de l'éthique téléologique (du grec *telos*, « but », « fin »), qui consiste à donner un sens à l'action présente en posant clairement le but que l'on veut atteindre: pourquoi ne pas prévoir une sorte de plan Marshall des véhicules électriques, afin de déployer des bornes de chargement sur le territoire et de subventionner de façon massive l'achat des voitures en question? Cela pourrait être une option écologique, à condition de chercher à sortir du tout-nucléaire dans un second temps. On répliquera peut-être que nous n'avons pas les moyens d'une ambition pareille. Sauf que rien n'empêche, du point de vue comptable, d'affecter à ce projet le revenu des taxes sur le carburant. Et des amendes routières. Avec un peu de bonne volonté.

Alexandre Lucroix

Crise humanitaire  
YEMEN

## La guerre honteuse

D'après l'ONU, le Yémen connaît aujourd'hui « la plus grave crise humanitaire au monde ». Or elle ne date pas d'hier... Ce silence radio pourrait s'expliquer par le concept de « déréalisation » forgé par Judith Butler, qui en vient à interroger qui sont les « bons », morts, et donc quelle est la bonne guerre.



**Conséquence du conflit qui ravage le Yémen depuis 2015**, les Nations unies estiment que 21 millions de personnes (sur

une population totale d'environ 28 millions) ont aujourd'hui un besoin urgent d'aide humanitaire, 7 millions seraient au bord de la famine, et plus de 1 million seraient malades du choléra. De son côté, l'Unicef estime qu'un enfant meurt toutes les dix minutes de maladie. Des chiffres alarmants, terrifiants. Pourtant, jusqu'à la publication par le

New York Times, fin octobre, d'un long reportage sur le conflit assorti de la photographie, en une, d'une fillette squelettique mourant de faim, on ne parlait pas du Yémen. Comment le comprendre?

Deux difficultés reviennent souvent dans la bouche des grands reporters et des politologues spécialistes de la région: les enjeux de la guerre au Yémen ne sont pas évidents à expliquer, et il est difficile de pénétrer dans le pays pour en rapporter des informations et des images. Laurent Bonnefoy, chercheur

**ODÉON**  
THÉÂTRE  
DE L'EUROPE

# L'École des femmes

création

de Molière

mise en scène

Stéphane Braunschweig



avec

Suzanne Aubert  
Laurent Caron  
Claude Darpaillat  
Georges Fauré  
Glenn Marauze  
Thierry Paret  
Ana Rodriguez  
Assane Timbo

9 nov  
29 déc  
2018

Odéon 6\*

01 44 85 40 40  
theatre-odeon.eu  
#L'EcoleDesFemmes



➔ au CNRS, fait notamment état, dans *Le Yémen. De l'Arabie heureuse à la guerre* (Payard, 2017), de la « technicité » du conflit qui oppose les rebelles houthisistes chémites du nord, soutenus à la marge par l'Iran, et le régime yéménite appuyé par une coalition sunnite emmenée par l'Arabie Saoudite et les Émirats arabes unis. Agnès Levallois, consultante spécialiste du Moyen-Orient, évoque, début novembre sur France 24 un véritable « tour noir de l'information », conséquence directe du blocus aérien et maritime imposé par l'Arabie Saoudite et ses alliés sur place, qui explique en très grande partie l'extrême précarité qui frappe les civils. La gêne face au fait que la France vend des armes à l'Arabie Saoudite constitue peut-être d'ailleurs une autre raison de notre ignorance semi-volontaire du conflit, ajoutent les chercheurs.

Avec le constat de cette absence d'images et de témoignages sur les Yéménites, on touche à ce que Judith Butler, dans *Vie précaire* (2005, trad. fr.

Amsterdam, 2005), appelle la « déréalisation » du sujet. Trouvant sa source dans la façon dont on en parle et, plus encore, dont on n'en parle pas, « dans les antécédents du discours lui-même », cette déréalisation de « l'Autre », de l'inconnu, de celui qui est en tout éloigné de nous, est ce qui fait que sa vie ne peut être appréhendée comme vivante. Que, par conséquent, l'Autre « n'est ni mort ni vivant mais interminablement spectral ». En un sens déjà mort, nous ne le voyons pas, mais il nous hante malgré tout. Butler développe ce motif en mettant en avant le décalage existant entre la solennité et la puissance du deuil dont ont bénéficié les victimes du 11-Septembre et l'occultation des morts afghans ou irakiens. « Quelle vie est jugée digne d'être vécue, quelle mort d'être pleurée ? », interroge-t-elle, demandant ailleurs, à propos des milliers de Palestiniens tués dans le même temps par l'armée israélienne : « Ont-ils des noms et des visages, des histoires personnelles, une famille, des passe-temps favoris, des rêves d'ordre qui les font vivre ? »

À ce titre, il est remarquable que l'une des raisons pour lesquelles nous nous sommes soudainement mis à parler du Yémen a été la vive émotion suscitée par l'assassinat début octobre du journaliste saoudien Jamal Khashoggi au consulat d'Arabie Saoudite à Istanbul. Lui avait bien un nom et un visage ; il travaillait pour un journal américain et intervenait régulièrement sur les plateaux de télévision anglo-saxons. La possibilité du deuil existe du fait d'une certaine configuration sociale qui a doté cette vie-ci de valeur. Or, souligne encore Butler, « sans la possibilité du deuil, il n'y a pas de vie ou, plutôt, il y a quelque chose qui vit, qui est autre chose qu'une vie ». L'assassinat de cet homme bien vivant a suscité une attention renouvelée pour les vicissitudes du régime saoudien, qui comprend les crimes de guerre du Yémen. Photographier et nommer la petite Anal Hussain, cela a été, en ce sens, commencer à rendre des vies spectrales vivantes et à instaurer une possibilité du deuil.

Samuel Lacroix

## Brésil POLITIQUE

# « Ce nouveau régime est post-traumatique »

L'élection d'un président d'extrême droite, nostalgique de la dictature, plonge le Brésil dans l'inconnu. Or les causes de ce vote, analyse le philosophe brésilien **Vladimir Safatle**, sont plus profondes que l'on ne croit.

## La victoire d'un candidat comme Jair Bolsonaro est-elle inédite dans le monde d'aujourd'hui ?

**Vladimir Safatle :** Complètement. Le Brésil devient le laboratoire mondial où s'articulent ultranationalisme et tendances autoritaires et fascistes. Cela peut rappeler l'ère Pinochet, au Chili, mais la différence est que Bolsonaro a été élu, contrairement au dictateur chilien. C'est complètement singulier dans l'histoire de l'Amérique, et cela crée une pression nouvelle que nous allons découvrir. Par ailleurs, dans le monde d'aujourd'hui, ce sont plutôt des régimes populistes antilibéraux qui triomphent. Comment cette formule inédite est-elle arrivée au pouvoir ? Pas par un processus ouvert et transparent, comme c'est le cas dans les démocraties libérales, mais par une campagne obscure, dont personne n'a

## Vladimir Safatle



Professeur de philosophie à l'Université de São Paulo, il signe de nombreux ouvrages en portugais et en français, dont *La Poétique du néo-fascisme et la dictature* (Vrin, 2016). Il est une chronique dans le quotidien *Folha de São Paulo*.

mesuré le déploiement. Elle s'est principalement faite sur la messagerie WhatsApp avec 50 millions de messages par jour envoyés par l'équipe de Bolsonaro. Beaucoup des vidéos qui y étaient postées étaient truquées, mélangeant, par exemple, des manifestations féministes avec des images de femmes nues profanant des objets sacrés. Je suis persuadé que ce type de méthodes, inauguré au Brésil, sera bientôt utilisé dans d'autres pays.

## Pourquoi le souvenir de la dictature militaire n'a-t-il pas été un frein à la montée de Bolsonaro ?

Au contraire de l'Argentine, de l'Uruguay ou du Chili, il n'y a pas eu de travail de mémoire au Brésil. Aucun tortionnaire n'a été mis en prison, personne n'a été jugé. C'est d'autant plus viral que le Brésil

avait connu une forme très spécifique de violence, fondée sur la disparition – des opposants, des tentatives de révolte. On a aussi fait disparaître la dictature, on a nié son existence. Des acteurs de la dictature se sont associés avec d'anciens combattants pour gouverner. On pensait que c'était une manière habile de surmonter le passé. La société brésilienne était ébranlée. Elle aurait dû se confronter à cette division, avoir le courage de penser à partir de la division, afin de créer une nouvelle dynamique. La reconnaissance du trauma historique peut être un élément central et majeur. La possibilité d'élaborer l'histoire et le passé définit l'horizon du futur et du présent. Cela n'a pas été le cas.

#### Quel est le moteur profond de ses électeurs ?

Trois groupes distincts ont voté pour lui. Le premier, d'à peu près 20%, était très conscient de son choix historique. Ce sont des gens qui sortent dans la rue pour réclamer une intervention militaire et qui justifient la dictature, arguant qu'elle était moins violente que la période actuelle – ce qui est complètement faux, car la violence d'État était invisible. Le deuxième groupe est composé d'antigayistes, qui

peuvent accepter n'importe quoi à condition de battre les « rouges ». Ils sont restés coincés dans une mentalité de guerre froide. On ne vit pas toujours dans le présent, dit Freud. Le troisième groupe est constitué de personnes qui voulaient une rupture par rapport à la politique précédente. Comme il n'y avait pas d'alternative à gauche, la droite a tout absorbé. En additionnant les voix de ces trois groupes, on obtient une majorité. N'oublions pas, enfin, que la tentative d'attentat contre Bolsonaro a joué un rôle fondamental. Désormais, tout lui est permis, car il considère que c'est lui la victime de la violence. Ce nouveau régime est post-traumatique. Il y a cinq ans, on promettait aux Brésiliens la place de première économie mondiale. Désormais, c'est un pays dont l'économie est en chute libre et dont l'ex-président est en prison. Dans une telle situation, il y a deux possibilités. Soit la souveraineté de l'État revient au peuple, qui devient alors l'agent de sa propre transformation. Soit le peuple donne la souveraineté à une figure de pouvoir central un peu magique, qui mêle le désenchantement et la rage. Le Brésil a fait le second choix.

Propos recueillis par Michel Etchazoff

## L'Observatoire

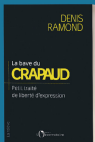
### QUELLES SONT LES LIMITES DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION ?

« Denis Ramond pose les termes du débat de manière très instruite, calme et subtile. »

L'Obs

« Avec une clarté et une pondération remarquables, Denis Ramond convoque l'histoire du droit autant que la morale, la logique et les débats d'actualité à la recherche des critères qui peuvent limiter, donc définir, cette valeur si intrinsèquement liée à la démocratie. »

Philosophie Magazine



LES NOUVELLES VOIX DE LA PHILOSOPHIE  
**LA RELÈVE**



# Thème astral

Par Sven Ortoli

Si les tablettes de l'astrologie babylonienne de l'Épinau Ann Eklif spéculent sur l'avenir du royaume datent du **II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.**, les premiers horoscopes individuels sont apparus, toujours à Babylone, en **410 av. J.-C.**

En 1994, « l'art de prédire l'avenir » est dépenalisé, sans que soit défini un cadre légal spécifique à cette pratique. Depuis 2003, les astrologues sont rangés par l'Insee dans les professions et catégories socioprofessionnelles (PCS) 23 - « consultants et cabinets » exerçant sans obligation de diplôme -, au sein de la sous-catégorie PCS 2370 : « astrologues, professionnels de la parapsychologie, guérisseurs ».

**6 % des Français** consultent leur horoscope quotidiennement, **11 %** chaque semaine, **20 %** une fois par mois, et **63 %** ne le consultent jamais selon un sondage de décembre 2017.

**29 % des Américains** et **30 % des Européens** croient en l'astrologie.

En 1979, **50 % des Américains** affirmaient que l'astrologie est une science. Ils étaient **34 %** en 2004 et **40 %** en 2006. Cette croyance est partagée par **8 % de la population chinoise**.

👉 **Une démonstration grandiose de la misérable subjectivité de l'homme qui lui fait tout rapporter à lui-même est offerte par l'astrologie qui met en rapport la trajectoire des grands corps célestes et le misérable moi** 👈

Arthur Schopenhauer / « Aphorismes sur la sagesse dans la vie », in *Pervaya et Parallèlement*

**28 % des célibataires français** interrogés en 2013 considèrent que l'alignement des planètes joue un rôle dans les rencontres amoureuses, tandis que **31 %** d'entre eux vérifient la compatibilité de leurs signes avant une rencontre.

**1 an** après son lancement en octobre 2017, Co-Star, une application pour téléphone mobile pilotée par un algorithme et qui s'alimente sur les données stellaires offertes par la Nasa, délivre un thème astral à plus de **1 million d'utilisateurs** et propose de confronter le résultat à celui de leurs contacts.

Le chiffre d'affaires de l'industrie de la divination s'élèverait à **2 milliards de dollars** par an.

En Inde, Ganeshapouk, troisième portail mondial d'astrologie, compte **10 millions d'utilisateurs mensuels** et emploie **700 personnes**, astrologues inclus. La plupart des requêtes portent sur un mariage à venir ou une histoire d'amour.

Depuis 2005, l'astrologie védique est enseignée dans une **cinquantaine d'universités et de collèges** en Inde.

L'agence Xinhua évalue à **5 %** le nombre de bébés supplémentaires en Chine populaire durant l'année du Dragon (2012), symbole de puissance et d'intelligence.

En Corée du Sud, l'année du Cheval, symbole de masculinité, est considérée comme néfaste pour les femmes, avec pour conséquences moins de bébés du sexe féminin (- **30 000** en 2003), soit par programmation, soit par avortement.

En 2006, une étude (parmi beaucoup d'autres) menée auprès d'un échantillon de **4 000 hommes** d'âge moyen, d'une part, et de **11 000 jeunes hommes et femmes**, d'autre part, concluait à l'existence d'un rapport quelconque entre signes du zodiaque, dates de naissance et traits de personnalité.

Sources : Francesco Ruggieri, *Babylonian Horoscopes* (American Philosophical Society, 1998) ; non traduits, Institut national de la statistique et des études économiques (Istat), Fondazione Jean Jaurès, ERI, Pew Research Center, National Science Board, Co-Star Astrology, Market Watch, Bloomberg, Quartz, Aritshu, BBC, Science Direct, Paper Times, Project MUSE.

## 6 PENSEURS POUR UN NOUVEAU PARTAGE

6/PIERRE-YVES GOMEZ

# DÉMOCRATISER L'ENTREPRISE

Le monde de l'entreprise est-il condamné à donner tout pouvoir aux détenteurs du capital ? Faux et contre-productif, affirme le philosophe et économiste Pierre-Yves Gomez, pour qui il est urgent de révoluer le travail. PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE NASSIF



**P**hilosophe, économiste et directeur de l'Institut français de gouvernement des entreprises, Pierre-Yves Gomez articule souci du monde de l'entreprise et philosophie politique. Son nouveau livre, *La Gouvernance d'entreprise*, décrit les pouvoirs à l'œuvre au sein des sociétés et la manière dont ils pourraient mieux composer ensemble.

### L'entreprise est-elle un espace politique ?

**PIERRE-YVES GOMEZ.** L'entreprise n'est pas une organisation à part, purement économique : elle est une organisation politique comme une autre. Parce que ses salariés consentent à un lien de subordination et parce que, avec l'affaiblissement des États, l'entreprise s'impose comme la « fabrique » de la société. On le voit avec les Gafam comme avec les décisions des grandes entreprises du secteur énergétique : la manière dont nous vivons, apprenons, travaillons est déterminée par les entreprises. Comprendre le système de gouvernance de ce lieu de pouvoir est donc essentiel.

### La gouvernance d'une entreprise ne se résume donc pas à la volonté des actionnaires propriétaires ?

Les détenteurs du capital, de parts sociales, ne « président » pas l'entreprise. Mais, par une convention juridique propre au système capitaliste, ils exercent le pouvoir souverain sur elle. La nuance est essentielle.

### Pourquoi ?

À l'instar d'un État, la réalité d'une entreprise est d'être gouvernée non pas par un mais par trois pouvoirs qui se limitent les uns les autres. Le pouvoir souverain est le pouvoir duquel émane tous les autres : il ne peut être remis en question sans remettre en question le système même. En démocratie, le peuple exerce un tel pouvoir et décide des grandes orientations de l'action publique. Dans l'entreprise capitaliste, ce pouvoir est détenu par les actionnaires. Mais les décisions opérationnelles sont prises par le pouvoir exécutif – au niveau de l'État, le

président et son gouvernement. En entreprise, il est exercé par le dirigeant et les hauts managers. Le troisième pouvoir assure la surveillance et fait le lien avec les deux autres. Ainsi, à l'image du Parlement vis-à-vis du peuple et du gouvernement, le conseil de surveillance, ou le conseil d'administration, s'assure que les décisions des dirigeants n'entrent pas en contradiction avec les attentes des actionnaires.

### Quel est l'enjeu de cette distinction ?

Elle enrichit notre regard sur les différents régimes de gouvernance possibles en examinant les rapports entre pouvoirs souverain, exécutif et de surveillance. Parmi les sept régimes que je dénombre, on trouve l'oligarchie actionnariale, la démocratie entrepreneuriale ou l'autocratie managériale. Le débat sur les forces et les limites de chacun de ces régimes est d'autant plus urgent que la transition numérique redéfinit le fonctionnement même de l'entreprise.

### En quoi le numérique rebat-il les cartes ?

La création de valeur n'est plus essentiellement attachée au capital. Aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, le capitaliste est celui qui investit lourdement dans des moyens de production industriels. C'est pour cela qu'il détient le pouvoir souverain. Mais désormais, le capital technique échappe en partie à l'entreprise : il est constitué par les outils personnels, ordinateurs portables et smartphones, de chaque collaborateur. La puissance du capital n'est donc plus aussi nette : elle se trouve concurrencée par celle des compétences humaines.

### Il s'agit donc de rééquilibrer capital et travail ?

Oui, et pas seulement pour une raison de justice sociale. C'est aussi une question d'efficacité. Les dirigeants ne connaissent plus la réalité du travail tel qu'il s'accomplit dans leur entreprise. C'est ainsi que se décident des stratégies qui ne tiennent pas compte des conditions particulières de production et, à l'inverse, que des placements de valeurs sont ignorés. Les modèles d'entreprise les plus intéressants sont ceux où le travail est véritablement représenté par la présence d'un DRH au comité de direction ou par celle de travailleurs dans les conseils d'administration.

### N'est-ce pas une menace pour la nécessaire agilité d'une entreprise ?

C'est une part du problème. Comment construire un système qui, d'un côté, puisse prendre des décisions rapides si un réel est en vue et, d'autre côté, réunir toutes les informations indispensables lorsqu'il s'agit de choisir le trajet d'un voyage ? Reste que rendre une organisation plus participative, en redonnant voix au travail, permettrait de réformer des gouvernances encore trop dominées par le capital financier.

### POUR ALLER PLUS LOIN



**À LIRE**  
*La Gouvernance d'entreprise* / Pierre-Yves Gomez / Que sais-je ? / PUF / 2018  
*Intelligence du travail* / Pierre-Yves Gomez / Desclée de Brouwer / 2016

# OFFRE SPÉCIALE FÊTES

Pour les fêtes de fin d'année, abonnez-vous  
ou offrez un abonnement à **Philosophie magazine**  
Chaque mois, un éclairage philosophique sur le monde



le mensuel (10 numéros/an)

**49 €**

pour 1 an  
10 numéros  
au lieu de 57 €



**En cadeau,**  
2 HORS-SÉRIES AU CHOIX  
DANS LA LISTE CI-DESSOUS  
(cadeau d'une valeur de 24 €)

Et/ou complétez votre collection de hors-séries  
en commandant 3 hors-séries pour 19 € au lieu de 36 €



HS 9  
Le Cosmos  
des philosophes



HS 12  
René Girard



HS 16  
Proust à la recherche  
de temps perdus



HS 17  
Albert Camus



HS 20  
Sempé



HS 21  
Les philosophes  
et le communisme



HS 23  
Montaigne



HS 25  
Le Coran



HS 26  
Nietzsche



HS 28  
Hannah Arendt



HS 29  
Spinoza



HS 32  
Les Lumières



HS 33  
Les Lumières



HS 34  
Marcher  
avec les philosophes



HS 35  
Gaston



HS 36  
Foucault



HS 37  
Le Mal



HS 38  
La Renaissance



à glisser sous le sapin





Chloé de Töle Nethen\*

# BIÈRE IPA

## DE L'AMERTUME À LA DOUCEUR?

Ce type de bière (à consommer avec modération) aurait accompagné les conquérants britanniques dans le monde entier depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Comment expliquer son succès actuel dans tous les bars branchés d'Occident ?



**M**on maître Georges Devereux avait l'habitude de citer le cas d'une femme américaine qu'il avait suivie pendant quelques années en psychanalyse pour son addiction alcoolique. Son comportement était différent selon ce qu'elle buvait : au champagne, elle devenait demi-mondaine ; au bourbon, elle se transformait en Calamity Jane ; et si elle avait pris sa coupe au gin, elle gossait comme une tenancière de bar anglais. Dans une substance active, ajoutait-il, il y a bien plus que des molécules. On y trouve des modèles sociaux, des divinités et un appel à la communion.

**Que contient la nouvelle bière qui fait fureur aujourd'hui dans les bars ?** Avant de s'imposer en Europe, et notamment en France, elle a d'abord conquis les États-Unis, puis le Canada. On l'appelle IPA, initiales de India Pale Ale (« bière blonde d'Inde »). Pour expliquer son nom, on raconte qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les Anglais, en quête d'une bière susceptible de ne pas être corrompue par les quatre ou cinq mois de traversée nécessaires pour atteindre les lieux les plus reculés de leur empire naissant, la chargeaient en houblon aux propriétés bactéricides.

Probablement apocryphe, ce récit a été le support de la véritable invention des IPA dans les années 1970 en Californie, des bières fortement houblonnées, beaucoup plus amères que les bières habituelles et laissant dans la bouche des goûts surprenants de caramel, de mangue, de banane ou d'agrumes... Ces bières émergeaient par centaines hors des circuits industriels, brassées par de petits artisans, parfois par les consommateurs eux-mêmes.

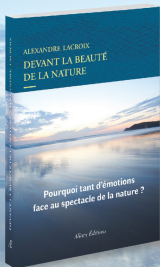
L'Amérique disait non à la banalité des pressées convenues et des bières de supermarché. Les nouvelles bières accompagnaient de nouvelles appartenances, de nouvelles « tribus ». Il y a donc des relents de contestation dans ces jolies bouteilles oblongues marquées des trois lettres, un arrière-goût de best generations.

**Mais c'est surtout le traitement de l'amertume qui les caractérise.** Du latin *amarus*, « pénétré », cette amertume produit spontanément la grimace du bébé. Parle-t-on seulement du goût ? On ne sait si l'amertume relève seulement des sens ou si elle est aussi un sentiment. Ces bières contiennent en vérité une double proposition : celle de la première rencontre, nécessairement de rejet de l'amertume, puis celle du goût sucré qui subsiste et s'installe dans l'effondrement de l'alcool. Vous surmonterez le choc de l'amertume, promettent-elles, et il restera dans votre bouche la douceur des fruits tropicaux. En ceci, elles viennent rejoindre la mode du Spritz, ce célèbre cocktail italien à base de Campari ou d'Aperol, ou le réveil des Sazer et autres vermouths.

**Bières des temps moroses qui laissent penser que le redressement surviendra de manière naturelle.** IPA consolatrices qui promettent qu'à l'amertume succèdera nécessairement la douceur ; rendant inutile la révolte contre les puissants. Elles se situent aux antipodes de l'indignation de la féroce Naomi accusant Dieu de lui avoir ôté son époux et ses deux fils : « Ne m'appelles-tu pas Naomi (nom qui signifie en hébreu « ma douceur »), appelle-moi Mara (« l'amère »), car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. » (extraît du livre de Ruth, 220). ♦

\* Ethnopsychiatre et écrivain / E vient de faire paraître L'Étrange selon Freud (Stock).

# POUR FAIRE LA RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE, PARTONS DE L'ÉMERVEILLEMENT, PAS DE LA CATASTROPHE.



« Un livre passionnant, fourmillant d'idées, de chemins de traverse. »

*Elle*

« Pour Alexandre Lacroix, tout est bon pour apprendre à regarder par-delà le gris des villes. »

*Le Canard enchaîné*

« L'émotion que suscite la contemplation de la nature est ce qui nous unit. »

*Le Soir*

*Devant la beauté de la nature,*  
le nouvel essai d'Alexandre Lacroix

Un voyage philosophique à travers les âges, les disciplines  
et les continents, pour éclairer le mystère de la beauté de la nature.

“  
Si tout d'un  
coup votre  
tâche vous  
semble  
absurde,  
personne  
ne vous  
entend crier




P. 42





BERNARD DEMENGE

Hans Lüssi

Prendre la tangente 



Situé en périphérie du Lac, le foyer de l'association Accompagnement Promotion Insertion (API) en Provence héberge une trentaine de réfugiés et de demandeurs d'asile.

Depuis près d'un an, une trentaine de demandeurs d'asile sont accueillis dans le bourg varois du Luc en Provence. Après une vive polémique lancée par le maire, membre du Rassemblement national, tout se passe sans heurts. Pourquoi un tel décalage entre les discours alarmistes et la réalité? Parce que, dans cette ville désertifiée, l'idéologie a remplacé la discussion publique.

Par Michel Etchassioff / Photos Philippe Costi

# C LES RÉFUGIÉS, LE MAIRE FRONTISTE ET LE BISTROT DU COIN

C'est une ville que l'on traverse, mais où l'on ne s'installe guère, disent ses habitants. La vénérable nationale 7, qui relie Paris à Menton, la fend en deux. Quant à l'auto-route, elle passe juste au-dessus. Ceux qui l'empruntent n'ont souvent même pas le temps de remarquer l'existence de ce bourg de 11 000 habitants, en bordure de la plaine des Maures. Pas touristique pour un sou, Le Luc en Provence. Et presque vide, ce matin. À la terrasse du Bistrot, en face de l'église, des vieux Maghrébins, appelés il y a plusieurs décennies pour travailler dans les mines de bauxite aujourd'hui fermées, semblent sommeiller. Leurs enfants et petits-enfants discutent doucement. Seul un enterrement apporte un peu d'animation. Même la ravette municipale ne circule pas ce jeudi. Musiciens maisons du centre, aux façades fatiguées, sont à vendre. Les boucheries, les charcuteries, les poissonneries, les magasins de sport, les seize restaurants, les quatre hôtels ont tous fermé. Sur cinq boulangeries-pâtisseries hier, il en reste deux. Et en ce qui concerne l'alimentation, il n'y a plus qu'un petit Casino et un magasin de déstockage. Pour trouver un peu d'animation, il faut sortir du centre et se rendre dans la zone commerciale de la route nationale ou à l'hypermarché Leclerc, dont les entrepôts emploient de nombreux Lucois. C'est à cet endroit, victime, comme tant d'autres, de la désertification des centres-villes, de la désindustrialisation, fléau d'une immigration maghrébine déjà ancienne, que se joue depuis plusieurs mois un drôle de drame, une drôle de guerre. Un conflit où, plus on a du mal à identifier les belligérants, à circonscrire un

« champ de bataille, à comprendre les enjeux des uns et des autres, à observer des rencontres et des discussions effectives, plus le discours idéologique, détaché de la réalité, orlé et emporté tout. Dans Les Origines du totalitarisme (1997), la philosophe Hannah Arendt définit l'idéologie comme « la logique d'une idée », n'obéissant qu'à son exposition rationnelle et cohérente, tout en restant totalement imperméable aux méandres de ce qui existe effectivement – un langage en vase clos, en quelque sorte. Il s'est effectivement un gouffre blanc entre discours idéologique et réalité vécue que l'on découvre ici.

## LA GRANDE PEUR DES « ENVAHISSEURS »

L'espace public du Lac devient de plus en plus virtuel. Une bonne partie des discussions se tient sur les réseaux sociaux. Le dernier marchand de fruits et légumes du centre, par exemple, ne parle plus au maire ni à sa femme – qui ne le saluent pas plus quand ils passent devant sa boutique. Mais ils polémiquent sur Facebook. Il faut savoir que Le Lac est dirigé par un maire, Pascal Verrelle, membre du Rassemblement national (RN) de Marine Le Pen. Il a même été récemment élu au Conseil national du parti. Depuis près d'un an, il a initié une polémique. À la fin de 2017, la préfecture l'a en effet prévenu qu'une trentaine de demandeurs d'asile et de réfugiés allaient être logés dans le bâtiment d'un quartier périphérique de la commune. Pascal Verrelle a alors fait circuler une pétition intitulée : « Non à l'installation de migrants au Lac en Provence ». Il l'a accompagnée de ce message sur Facebook (le 2 décembre 2017) : « Chers Amis Lacois, y écrit-il, le lieu pour "accueillir" ces clandestins venus de pays qui ne sont pas en guerre, mais qui veulent profiter des largesses de nos dirigeants, est l'endroit le plus mal choisi du Lac. Dans un quartier qui se rattache au peu plus chaque jour avec une très forte majorité de personnes issues de l'immigration. Ces jeunes gens en pleine santé et en possession de tous leurs moyens vont "partager" les locaux du foyer API [acteur régional de l'insertion par le logement] avec des vieux Ghribis (en arabe, "cheveux blancs") autres n'étant jamais plus soués et qui, j'en suis certain, vont se faire racketter par cette "armée d'occupation" que nous sommes forcés de recevoir. La pétition a recueilli à ce jour près de 1700 signatures. Et occupé les esprits pendant des mois.

Sur la page Facebook du maire, les photos de cérémonies de commémoration, de fêtes brésiliennes ou disco alternent avec les messages consacrés à « ces gens [qui] font peur et [qui] sont sources de conflits partout où ils sont impliqués ». C'est peu dire que ces propos sont hostiles : « Devons-nous attendre qu'ils nous un



Au centre du Lac, le marché se tient le vendredi, devant l'école, où fluttent les drapeaux français, portugais, espagnols, roumains.



## Les Talibans tuent presque tout le monde, et Daech tue tout le monde

MOHAMMED Z. AFGHAN

polier ou un gendarme pour frapper ces racailles dehors ? » (12 mai). « En plus d'envoyer des soldats et des terroristes en Europe, l'objectif est de conquérir l'Europe d'une autre manière, plus pacifique » (24 juin). « Le Rassemblement national s'oppose à la colonisation de nos villages » (12 septembre). La peur d'une menace sexuelle est récurrente dans ces messages, qui rapportent régulièrement des faits divers ayant eu lieu en Allemagne, pays repousseur, aux yeux du maire, quant à l'accueil des réfugiés : « Les migrants ne sont pas tous les gentils "réfugiés" que l'on veut nous faire croire. Ce sont pour beaucoup des jeunes prédateurs migrants venus du Moyen-Orient et de l'Afrique subsaharienne, attirés par les richesses et un mode de vie européen que certaines organisations leur ont fait miroiter. Une grande partie d'entre eux arrive seuls, et pour un certain nombre, ce sont déjà des criminels, comme certains migrants du camp de Grande-Synthe près de Dunkerque, qui avaient organisé le viol des femmes, leur prostitution, et le viol des enfants dans les boîtes de nuit, à tel point que la direction du camp en avait fait suspendre l'usage, pendant la nuit » (12 août). « Les femmes, nos femmes sont en danger avec ces individus d'un autre continent, ces gens pour qui la femme est moins que rien, une

chose, un esclave ! » (6 décembre 2017). Le maire s'en prend également à ceux de ses administrés qui protestent contre sa campagne anti-réfugiés : « Pour les Lacois, s'il y en a, qui regretteront d'avoir signé la pétition s'opposant à la venue de migrants, qu'ils aillent jusqu'au bout de leur logique et qu'ils en accueillent un ou deux, voire plus si affinités, chez eux ! » (22 août). On comprend pourquoi certains, ici, ne se parlent plus.

Si le ton est si virulent, c'est aussi parce que le maire a le sentiment d'avoir été piégé. En effet, plusieurs articles et reportages télé ont rapporté des propos de Pascal Verrelle reconnaissant, quelques mois après l'installation des demandeurs d'asile, que tout se passait bien : aucune agression, pas de dégradations, pas d'incivilités... Le maire se justifie sur les réseaux : « Ce qui est inadmissible, c'est que certains s'expriment parce que justement cela se passe bien ! Et puis quel ennui ! Il serait normal qu'ils soient, violents et haineux ! Non, c'est un juste retour des choses lorsqu'un pays nous accueille de la sorte, le moindre des choses c'est de se tenir correctement et d'être poli ! » (28 juin). La ligne du parti de Marine Le Pen est en effet de toujours dénoncer le danger d'un





## Les gens du Luc sont très gentils avec moi. À la médiathèque, ils me connaissent



**RAMATULLAH,**

AFGHAN QUI VIENT ENFANT  
ET QUI A OBTENU LE STATUT DE RÉFUGIÉ

déferlement de migrants qui viendraient bouleverser le mode de vie traditionnel français. Aucun édule local ne doit y contrecarrer. Désormais, Pascal Verrelle refuse de parler aux médias et d'indigner : « Faire croire à la population que je regrettais nos prises de position passées et que j'étais devenu un fervent défenseur de l'accueil des "migrants" sur notre territoire. Tout cela est faux et malhonnête. Ma position se résume en quelques points et est très claire : je considère que le terme de migrant est inapproprié, car il s'agit de clandestins ou d'immigrés illégaux. Comme le prévoit la loi, qui n'est pourtant pas appliquée, ces individus n'ont pas vocation à venir, et encore moins à demeurer, sur notre territoire national » (22 août). Malgré nos demandes répétées, Pascal Verrelle ne voudra donc pas nous rencontrer.

### LES HOMMES INVISIBLES

Quant aux « invisibles », aucune trace d'eux dans le centre-ville. C'est comme s'ils n'existaient pas. Pour les rencontrer, il faut en sortir, longer l'école René-Char et le complexe sportif Nelson-Mandela, et se rendre dans le quartier périphérique des Betrachtes, tout près du Lecerle et d'une clinique vétérinaire. Le foyer n'est pas très difficile à dénicher : c'est le seul immeuble qui n'ait pas été rafraîchi. Dans la cour sont assis des Chibani d'Afrique du Nord, anciens travailleurs immigrés dont certains parlent à peine français. Toujours aucune trace des migrants. En attendant de les rencontrer, on discute avec Marjolaine Magaro, jeune accompagnatrice sociale originaire de Toulon et responsable des lieux. Très calmement, elle résume le vocabulaire employé par la mairie du Luc : « Ce ne sont pas à proprement parler des migrants mais des demandeurs d'asile et des réfugiés. Les demandeurs ont en procédure de demande d'asile. Les réfugiés, eux, ont obtenu une protection de dix ans, renouvelable, ou une protection subsidiaire d'une année, renouvelable si la situation dans le pays n'évolue pas. Ils sont donc tous dans une situation tout à fait régulière. Ils vivent à plusieurs dans des petits appartements. Ce sont des hommes, car ce foyer n'est pas mixte. Comme le trajet est coûteux et souvent dangereux, ce sont souvent les hommes qui traversent la voie à leur fin. Ils les rejoignent lorsqu'ils auront obtenu leurs papiers. Ils sont originaires d'Afghanistan pour dix-huit d'entre eux, du Soudan, de Somalie, d'Irak, du Pakistan ou de Géorgie. »

Comment s'est déroulée leur installation, en janvier dernier ? Marjolaine raconte que la gendarmerie était déployée le jour de leur arrivée. Mais il n'y a eu aucun problème particulier, à part une froideur certaine de la part de la mairie : « J'ai sollicité la mairie afin qu'elle nous prête une salle pour assurer un cours, destiné aux demandeurs d'asile, sur les valeurs de la République. Si, par téléphone, cela semblait possible, j'ai finalement essayé un refus par e-mail laissant entendre que le cours était le public concerné. » Lorsque l'interrogatoire sur les réactions de la population locale, elle raconte que certains, au début, ont eu peur : « Une voisine m'a dit qu'une de ses amies avait acheté un Tisser quand les réfugiés sont arrivés. Une dame a écrit à la préfète en disant qu'elle s'inquiétait beaucoup car elle habitait à proximité. Quant à la voisine d'en face, qui se posait aussi pas mal de questions à cause des messages alarmistes de la mairie, elle est devenue bécote ! D'ailleurs, dès le début, beaucoup de personnes se sont proposées pour leur donner des cours de français ou apporter des plats, repas, des vêtements, des ustensiles de cuisine. Les déclarations du maire ont entraîné des réactions d'opposition. Je pense qu'elles ont participé à une mobilisation plus importante de la part des habitants. » Il

paraît normal à Marjolaine que le maire ait été forcé de reconnaître « qu'il n'y a [vrai] aucun problème avec eux. Le maire s'est exprimé de façon peu nuancée, en déclarant que les migrants avaient une "sensibilité problématique", laissant entendre qu'il pourrait y avoir des agressions sensibles ». Ce que craint Marjolaine, ce sont des invectives contre des demandeurs d'asile davantage que des attaques commises par eux : « Honnêtement, les jeunes demandeurs d'asile n'ont jamais été embêtés par la population du Luc. Il faut dire qu'ils ne vont pas défilant dans le centre-ville. Il n'y a pas grand-chose à y faire. Ils préfèrent prendre le bus et partir vers des amis à Toulon, ou même à Paris. Ils étaient pas mal. » On repense à cette formule : « Le Luc, on ne fait qu'y passer. » Marjolaine déplore une seule vraie réaction de rejet : « Dans la cour du HLM voisin, alors que des jeunes demandeurs d'asile jouaient au football avec les enfants du quartier, la responsable de la résidence est venue me voir pour me dire que des personnes s'étaient plaintes, que ce n'était plus possible. Le motif ? Certains jeunes ont joué aux cartes sur la pelouse ! Le bon accueil au Luc admet donc quelques exceptions. On entend un peu de bruit dans le couloir. Les demandeurs d'asile se montrent enfus. »

### UN PÉRIPE DE TOUS LES PÉRILS

Dans le hall, des jeunes gens se retrouvent et se tapent dans les mains avec des « aïe aïe aïe ». Nous faisons connaissance, même si beaucoup d'entre eux parlent à peine le français. Il y a plusieurs Afghans, dont un jeune homme en tunique traditionnelle (que Marjolaine lui conseille d'éviter de porter lorsqu'il est en ville), des Africains. Lorsqu'on leur demande ce qu'ils vont faire cet après-midi, ils répondent en chœur, en riant à moitié : « Rien ! » Marjolaine explique que l'attente est pénible pour ces jeunes qui dépendent de longues démarches administratives et qui sont souvent traumatisés par ce qu'ils ont vécu, la situation de guerre qu'ils ont quittée ou les agressions et les souffrances endurées pendant le voyage. Les Afghans se sont installés une télévision. Pour le reste, les réfugiés font comme tous les jeunes du monde : ils ont le nez collé à leur téléphone. Cet objet, parfois acheté avec le voyage qui les amène en Europe pour 4000-5000 euros, est indispensable. Après avoir senti de boussole grâce au GPS, il leur permet de rester en contact avec leur famille.

Un stagiaire emmène deux jeunes gens à la base de loisirs voisine de Vidaurat, autour d'un lac. Personne ne fait attention à eux. Momtaz Z., très réservé, tente de raconter l'instabilité en Afghanistan, qui met les habitants en danger : « Les Talibans tuent presque tout le monde, et Daech lui tue le monde ». Il se

sent mal en voiture, car il n'a jamais fait que du cheval. Quant à Abdallah I., soudanais arborant des lunettes noires et une veste de jogging écarlate, il tente aussi de communiquer, un peu en anglais, un peu en français. Il raconte qu'à Khartoum, les voitures ne font pas attention aux piétons, contrairement à la France. Il explique également que c'est ici qu'il apprend à écrire. Au Soudan, il ne savait pas écrire son nom. C'est en France, dit-il, qu'il a appris à l'écrire, en arabe et en français. Il en est fier et veut rester ici. Après un petit tour, dans l'indifférence générale et mutuelle, on passe chercher trois cagots de légumes défraîchis offerts par un primeur, avant de revenir trainer au foyer. C'est jour de prière, et ils sont presque tous musulmans. Une salle de prière a été installée au rez-de-chaussée. Certains demandeurs d'asile, en tenue de prière, vont aussi avec des musulmans du Luc, descendants d'immigrés, à la mosquée locale.

Il n'est pas toujours évident de comprendre leur histoire. Marjolaine écoute, souvent grâce à des interprètes, les récits que les demandeurs d'asile feront à l'Office français de protection des réfugiés et apatrides (Ofpra) pour obtenir la protection de la France. Les situations sont diverses : « Certains ont vu leur famille mourir. D'autres ont été torturés et on gardait des séquelles physiques et psychologiques. D'autres ont été victimes de viol, notamment s'ils sont passés par la Libye. Certains ont fui un contexte de guerre, des zones régulièrement frappées par des attentats. Mais il y a toujours un déclinement par rapport au pays, à la famille. En Afghanistan, même s'ils n'ont pas été personnellement très par des menaces, il y a de vrais risques. » Leur avenir en France, Marjolaine ne le leur cache pas, n'est pas évident : « Ils ont envie de faire plein de choses, de travailler. Pensez au peu de les inciter à viser sur l'avenir et non sur l'immédiat, par exemple à faire une formation. »

Dans la cour du foyer, Ramatullah, la trentenaire, vient de recevoir la protection de la France. Cet Afghan vivait en Iran, à Zahedan, dans l'est du pays, une région où sévissent des groupes terroristes, sans droits, sans possibilité d'étudier. Il a décidé de partir vers l'Europe et est arrivé en France en 2016. Ses parents sont restés en Iran, mais ses deux frères vivent désormais en Allemagne. « Je suis venu par la Turquie, la Grèce, l'Italie, la France. J'ai voyagé sans un centime. C'était très difficile », raconte-t-il dans un français studieux. Son quotidien est strictement réglé : « Je ne lève ni pour travailler ou aller, puis je vais en bibliothèque, à pied ou en vélo, pour étudier sur les manuels de français, et l'après-midi j'apprends le français avec les bénévoles. Les gens du Luc sont très gentils avec moi. À la médiathèque, ils ne connaissent. Malheureusement



## Une voisine, inquiète à cause des messages de la mairie, est devenue bénévole ! À croire que les déclarations du maire ont donné envie d'aider

MARJOLAINE MAGUERNO, RESPONSABLE DU FOYER API

que j'ai le statut de réfugié, je veux rester en France. Je préférerais habiter à Toulon ou à Nice, parce que je connais des gens là-bas, des Français. » Il semble rêver d'une vie bien tranquille. Il n'a en tout cas pas grand-chose à voir avec le barbare décrit par le maire du Luc. Et il est l'un des seuls qui s'inscrivent régulièrement dans le centre-ville.

### LA GUERRE DES CIVILISATIONS N'A PAS EU LIEU

Vendredi, c'est le grand jour du Luc, celui du marché. Il paraît qu'il y a quelques années, il était difficile de s'y frayer un chemin. Les allées sont aujourd'hui très chahutées. Un couple de personnes âgées déplore que le marché ait considérablement rétréci. Avec son regard bleu à la Clint Eastwood, le vieux monsieur considère que le Luc est devenu une ville de « cassos » – comprendre de cas sociaux. Sa femme et lui aiment bien le maire Rassemblement national et se réjouissent qu'il empêche les cafés d'être rachetés pour être remplacés par des kebabs. Ils reconnaissent cependant que les fameux migrants ne leur posent aucun problème. Ils les reçoivent bien car « ils sont tout noirs », et l'un d'eux porte une tunique afghane, mais « à la limite ils sont plus discrets que les

jeunes Arabes qui se gaffent, pas de problèmes ». Lorsque on demande à Loulou, le marchand de fruits et légumes, ce qu'il pense des migrants, il répond : « Rien, je ne les ai jamais vus. Ils sont parqués en dehors de la ville, dans le bâtiment le plus pourri du quartier. Le problème du Luc, ce n'est pas eux, mais les jeunes Maghrébins qui traînent ici jour et nuit. Ce n'est pas traitement de la délinquance mais de l'insécurité. Les gens ne se plaignent pas : ils ferment leur guilde. Et le maire, comme ses prédécesseurs, ne fait rien. Quand on dit Front national, cela me fait juste rire. Qu'il fasse passer une patrouille le soir au lieu de distribuer des pétitions ! »

Responsables de l'association Ensemble pour Le Luc, de gauche et opposés au maire, Roger Depierre et Annie Crépin considèrent que le rejet des réfugiés de la part de la mairie n'est qu'un prétexte pour dissimuler l'inaction de l'édile, qui laisse dépérir la ville, vieillir le centre, sans réagir. Roger raconte que, lorsqu'il a emmené des demandeurs d'asile dans sa voiture faire une excursion, il a été arrêté par les gendarmes qui ont contrôlé tout le monde en le suspectant de faire du trafic de migrants. Mais, selon lui, de nombreux signataires de la pétition anti-migrants, constatant qu'aucune « submersion » n'était

# ★ MUSÉE DU QUAI BRANLY JACQUES CHIRAC

à l'œuvre, ont changé d'avis et ont regretté leur soutien à l'initiative de Péla. Annie et lui déplorent toutefois un peu le manque de réaction de la population face aux provocations xénophobes de Pascal Verrelle. La souriante Véronique, par exemple, croise elle aussi au marché, agente immobilière, refuse toute discussion autour des demandeurs d'asile: « C'est ne me pose aucun problème. Ça se passe très bien. Ce sont des gens comme moi, il n'y a aucune différence. Sais-tu qu'ils n'ont pas eu de chance par rapport à nous. C'est tout. C'est très bien d'accueillir ces personnes qui ne sont pas nées du bon côté de la barrière, tout simplement. Pour moi, c'est un non-événement. » Cette attitude bienveillante demeure néanmoins complètement apolitique.

La balade sur le marché se termine par quelques verres de rosé au Café de Paris, lieu dédié à la gloire de la Légion étrangère et de son héros Pierre Sergent (1926-1992), écrivain vétéran de guerre, dirigeant de l'OAS et ex-membre du Front national. Le patron refuse de répondre à nos questions: c'est dans ce bistrot que l'on pouvait trouver la pétition anti-migrants. On s'assoit à la table de Joël Rive, conseiller municipal et guitariste, ami du chanteur Christophe, qu'il a accompagné en tournée en Israël. Il a déchiré sa carte du Front national après le débat entre Marine Le Pen et Emmanuel Macron, et se dit totalement opposé à toute forme de racisme. S'il a adhéré, c'est parce qu'il faudrait « qu'on renserme un peu les boeufs ». Quant aux migrants, ils ne les a pas rencontrés mais s'insurge mollement: « Aujourd'hui, on leur file 40 euros par jour, on les reçoit comme des rois. Moi, je n'ai jamais, mais c'est bon, envoyez des bureaux pour qu'ils ne restent pas ici! Nos enfants et nos petits-enfants vont être débordés par des mecs qui arrivent de partout. » Quand on lui rappelle qu'il ne sont que trente au Luc, il répond: « Trente, ça va. Ce qui m'intrigue, c'est ce qu'ils font de leurs journées. Ils veulent travailler? Cela fera donc de la main-d'œuvre encore moins cher. » Tout en justifiant la réaction du maire, il concède finalement: « Les migrants n'ont posé pour l'instant aucun problème. Aucune incertitude. C'est compliqué. Les Français, on n'est pas spécialement contre un être précis. On est juste contre une invasion. »

L'invasion n'a pas eu lieu. Les demandeurs d'asile, s'ils obtiennent leur titre de séjour, partiront ailleurs. Ils ne viendront pas repousser le centre vide du Luc. Personne, sans doute, ne se rendra compte de leur départ. Mais l'idéologie, le développement autonome, hors sol, abstrait, d'un discours, continuera de croître et prendra de plus en plus la place du réel. Et le Luc restera une ville que l'on quitte. ■



★  
Le musée qui vous parle...

## UNIVERSITÉ POPULAIRE 2018-2019

4 CYCLES DE SEPTEMBRE 2018 À JUIN 2019

GRANDS TÉMOINS

LES GRANDES RÉVOLTES

L'HISTOIRE DES CATASTROPHES

L'INVENTION DU FUTUR

L'UNIVERSITÉ POPULAIRE DU QUAI BRANLY -

JACQUES CHIRAC EST CONÇUE ET ANIMÉE

PAR CATHERINE CLÉMENT, PHILOSOPHE ET ROMANCIÈRE

Théâtre Claude Lévi-Strauss, accès libre dans la limite des places disponibles. #UNUPOP

[www.quaibrany.fr](http://www.quaibrany.fr)

Le Monde PSYCHOLOGIES



Illustration inspirée d'un album, photo Thierry Ollivier, Michel Lenoir, © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac / Université populaire, photo Thierry Ollivier, Michel Lenoir, © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac / Université populaire, photo Thierry Ollivier, Michel Lenoir, © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac / Université populaire, photo Thierry Ollivier, Michel Lenoir, © Musée du Quai Branly - Jacques Chirac / Université populaire

Ce chef de tribu du sud du Brésil, ex-étudiant en philosophie, a choisi une arme originale pour résister au mouvement d'assimilation et d'expropriation des peuples indigènes: il mêle ses deux langues, le guarani et le portugais, pour réécrire l'histoire de son peuple, aux antipodes des clichés sur le bon sauvage. Par Margot Hemmerich et Charles Perrigault

D

ifficile de lui donner un âge. Cinq enfants et une vie de lutte n'ont pas eu de prise sur le visage du chef de Krututu, village de la tribu des Guaraní-Kaiowá. Difficile aussi de saisir tout de suite l'envergure de celui qui nous

reçoit chez lui. Assis contre une cabane en bois couverte de dessins, le regard droit, sa pipe de fumo de corda au bord des lèvres, Olívio Jekupé est un homme préoccupé. Pour nous, les quelques lignes et la vue d'étranges araignées suffisent à nous sentir l'âme d'aventuriers. Pour gagner la réserve de Parabeiros à l'extrémité sud de São Paulo, il faut suivre un chemin de terre contournée de rizières de poudre. Laisser ensuite la voiture pour emprunter un sentier érodé par les pluies et s'enfoncer sous la canopée, guidés par une fillette. Le bout du monde. Pour nous, Olívio, lui, voit la ville qui se rapproche. Quand nous croyons éprouver l'isolement, il perçoit l'intrusion, rapide, des blancs qui s'installent aux abords des villages indiens. Symbole d'une marche forcée sur leur territoire, l'église évangélique qui vient d'être construite à quelques centaines de mètres d'ici.

« Nous protégeons la forêt, c'est notre vie, professe-t-il. Cela fait vingt ans que je vis ici, et vingt ans que je pourrais nous asseoir droit que le pays reconnaît nos terres ancestrales. » Depuis 1988, la Constitution brésilienne reconnaît les « terres indiennes », mais les fermiers continuent d'affluer. « Il suffit que l'on découvre du pétrole ou un gisement de diamants pour que l'on nous déplace. Du ciel, on s'aperçoit plus que des cultures de soja, de cannes à sucre et des élevages bovin. C'est terrifiant. » Ici, l'état doit reconnaître un territoire indigène de 16000 hectares du nom de Temondé Poré, « avenir meilleur ». Mais la décision n'a pas été homologuée, et les Amérindiens peuplent les six hameaux de la région demeurant en survis.

Olívio n'est pas un héros en croisade contre les lobbys agro-industriels et leurs cultures intensives. C'est un joueur d'échecs. Un stratège. Il est connu comme l'un des représentants de la littérature guarani. Un écrivain au sein d'un peuple où la culture

#### DATES CLÉS

- 1968  
Naît le 20 septembre à Novo Itambé, dans l'État de Paraná
- 1988  
Étudie à l'Université pontificale catholique de Paraná, à Curitiba
- 2000  
Publie son premier livre, *O Saco verdejante* (« Le sac vert », éd. Eduec, non traduit)
- 2004  
Crée et préside l'association Guaraní Nhe'ê Poré, qui lutte pour la préservation de son village
- 2009  
Publie sa seule œuvre de non-fiction, *Libertação escrita pelos povos indígenas* (« Libération écrite par des peuples autochtones », éd. Sescrê, non traduit)
- 2011  
Fait paraître l'un de ses livres les plus célèbres, *Tekoa. Conhecendo nossa história indígena* (« Tekoa. Connaître notre histoire autochtone », éd. Global, non traduit)

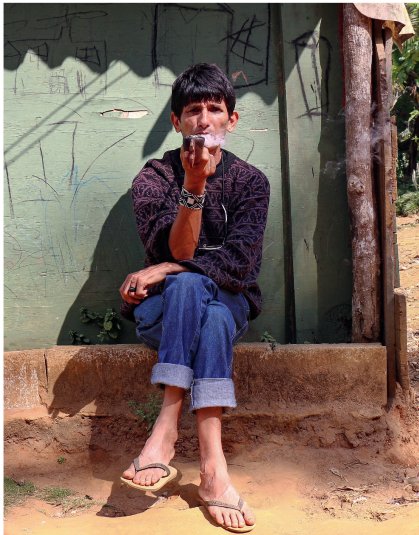
OLÍVIO  
JEKUPÉ

se transmet oralement depuis des siècles. Un renoncement? Non, un coup de maître dont la finalité est de contourner l'ordre social en utilisant ses propres codes, sa culture, sa langue. Jekupé, soit le « métis », est un voyageur des deux mondes naviguant aux marges, entre la bordure de la ville et les forêts menacées. Fils de camionneur, il grandit en transit avant d'intégrer, grâce à sa grand-mère maternelle, une tribu kaingang, à São Sebastião da Amoreira, dans l'État du Paraná. Il a 15 ans quand Angelo Kretz, l'un des chefs de cette même ethnie et défenseur des droits des peuples autochtones, se tue dans un accident de voiture, selon la version officielle. Les Amérindiens du Paraná, eux, croient à l'assassinat ethnocide. « Il y avait beaucoup de secrets de ce genre dans les années 1980. C'était à l'insensé me vie. » Kretz avait choisi la politique en devenant en 1976 le premier conseiller municipal indien du pays sous la dictature. Jekupé choisira la figure de l'intellectuel. « Adolescent, je lisais beaucoup. Des livres d'histoire, d'anthropologie, puis j'en suis tombé sur une anthologie de la philosophie. Cela a suffi pour que je me décide à poursuivre mes études. » En 1988, il est l'un des premiers indiens à intégrer l'Université, en philosophie. D'abord à la faculté catholique de Curitiba, puis à São Paulo où il rencontre sa femme.

#### DU NOBLE SAUVAGE AU SUJET HISTORIQUE

Artisan pour survivre, puis professeur à l'invitation de ses amis, il s'installe à Krututu pour se consacrer à l'écriture. « Culturellement, nous avons toujours été des écrivains. Ce n'est pas la voix des anthropologues, des historiens, des avocats, l'indianité a toujours été présente par des blasons et via l'écrit. Arme mais donc très aussi à écrire des livres d'histoire sur l'émigration des Portugais, des textes critiques sur les jésuites, les évangélistes, les catholiques. Et comme les matières d'édition n'en valaient pas, j'ai publié des livres pour enfants. » Pour le leader guarani, il s'agit de corriger l'histoire en faisant valoir un autre point de vue. « À São Paulo, vous voyez des statues glorifiant des bandeirantes [“décolonneurs” en portugais], des aventuriers du XVIII<sup>e</sup> siècle en quête de ressources minières comme Borba Gato. On les qualifie aussi parfois de “chasseurs d'esclaves”. Ces conquérants ont massacré des Indiens. C'est sur cela que repose la figure du héros national? » Plus fondamentalement,

DÉCOLONISER LES MOTS



Olívio Jekupé compte en finir avec la figure romantique du noble sauvage. Comme si la pensée amérindienne, considérée comme naïve par le cénacle des intellectuels sérieux, ne pouvait être dans le meilleur des cas qu'une variante exotique de la philosophie du Vieux Continent. Comme si l'antinomie était une version linguistique du rationalisme d'un Leibniz ou d'un Spinoza. « Notre culture orale est considérée par une tradition intellectuelle occidentale élitiste comme relevant du récit poétique et mythologique. Mais quand on lit la métaphysique occidentale, c'est la même chose, seul le langage change. René Descartes nous invite le monde dans un paradis mathématique, quand, de notre côté, nous avons recouru à d'autres modes de penser », poursuit Olívio, qui invite à se demander ce que les mondes « extra-modernes » pourraient impliquer pour la philosophie occidentale. « On utilise le mot "indigène" pour parler des Indiens en général, Arawak, Patzi, Yanomami, Karamahuri ou Mandarika sont tous des groupes "indigènes", mais ils possèdent leurs propres cosmologies, rites et langues. Autant de mondes... »

## DELEUZE ET GUARANI

**Son monde, Olívio Jekupé n'a cessé de l'écrire.** Il rédige son premier livre en 1984 mais doit attendre 2000 pour faire publier *O Sad* (révolutions), dans lequel il raconte une vieille légende indienne qui met en scène la vie d'un village traditionnel. D'autres ouvrages – *Laranda*, le récit qui parle ou Tréna. Connaître un village amérindien – feront de lui un ambassadeur de la littérature guarani. Les textes de Jekupé échappent cependant aux normes de la littérature brésilienne. L'auteur distille des expressions en guarani, mêle les langues, le passé et le présent, jongle avec l'oralité, insère dans la rationalité de ses récits des personnages dont on ne sait s'il s'agit de créatures chimériques ou de projections des fantasmes des protagonistes. Il personifie des dieux et offre à des vautours les pouvoirs d'un chaman. Pour renverser le rapport de domination culturelle, parler dans la langue de l'autre ne suffit pas. La réappropriation passe par une colonisation de l'écriture de cet autre. Une lutte émancipatrice au sein du système linguistique. Cette dissidence au cœur du langage ressemble à ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari ont appelé une « littérature mineure » (Kafka. Pour une littérature mineure, 1975), « déterritorialisée », qui trouve son origine dans une situation impossible. Celle de ne pas pouvoir faire autrement que d'écrire en portugais pour se faire comprendre – au prix d'une « distance irréductible avec la territorialité primitive » – et celle ne pas pouvoir écrire en portugais, l'idiome de l'opresseur. Deleuze et Guattari décrivaient, eux, la situation des Juifs de Prague comme Kafka vis-à-vis de l'allemand sous les Habsbourg. Ainsi, quand la conscience émancipatrice ne peut s'exprimer dans le monde social, la littérature aide à fournir de nouvelles formes d'association collective pour permettre à un peuple d'exister dans un monde dominant. Loin des luttes idéologiques, seul l'écrivain peut « forger les moyens d'une autre conscience et d'une autre sensibilité. Connaître le

Notre culture orale est considérée comme relevant du récit poétique et mythologique. Mais quand on lit la métaphysique occidentale, c'est la même chose, seul le langage change



LE REGARD DE  
MAXIME  
BOYER

Ce spécialiste de Spinoza (*Le Dieu Spinoza*, Flammarion, 2007) est aussi professeur à l'université pontificale catholique du Rio de Janeiro. Il s'occupe des processus d'interaction entre indigènes et autres groupes ce qu'il appelle « l'indique interactionnel », dont le premier volume d'études sera publié chez Flammarion en janvier 2009.

## « Les peuples indigènes construisent un devenir qui échappe en partie aux dominants »

**N'en déplaise à Christophe Colomb, il n'y a pas d'Indiens en Amérique.** Pourtant, cinq siècles après les premiers contacts, notre manière de porter des peuples indigènes continue souvent d'effacer leurs noms mais aussi leur hétérogénéité culturelle et la diversité de leurs positions face au défi contemporain. Or les options des communautés sont multiples. Certains, comme David Kopenawa du peuple yanomami, plaident pour un désengagement lointain des contacts avec les Blancs – et qui suppose des conditions géographiques qui se trouvent surtout en Amazonie. Mais la volonté d'être souverains dans leurs territoires, dans leurs modes de vie et dans leurs échanges n'implique pas toujours, parmi les autochtones, ce désir de repli. Le choix de déterminer l'avenir et le type de "modernité" que la collectivité souhaite développer relève d'une pratique politique complexe. En effet, ces groupes sont souvent organisés sous hiérarchie verticale, donc sans l'interlocuteur unique que réclament les pouvoirs centralisés. Est-ce que cela complice leur avenir politique ? Pas toujours. Les Kuruk du Congo forment une société d'autochtones diplômés, capables de porter la parole indigène devant les institutions internationales (ONU ou Unesco). En définitive, il n'est pas acceptable de réduire les communautés non étatiques à des peuples vaincus passivement dominés... elles sont aujourd'hui des collectivités responsables d'un devenir qui échappe en partie aux dominants. »





Chronique  
d'Bobette Sorente \*

# DANS L'ESPACE (CLIENT), PERSONNE NE VOUS ENTEND CLIQUER

Finis, classeurs et dossiers dans lesquels archiver ses factures. Désormais, vous disposez d'un espace numérique... qui peut se muer en océan de solitude. Aussi absurde qu'hostile ?

**R**etrouvez votre facture dans votre espace client, est-il écrit dans le message qui s'affiche sur mon téléphone. Avec un lien en dessous que je peux activer pour accéder à l'historique de mes consommations et à mes factures détaillées. Un instant, je me rappelle mon père qui rangeait les factures de téléphone et d'électricité de la maison dans un gros classeur gris. Les classeurs et les dossiers, qu'ils soient empilés sur le bureau d'un fonctionnaire dans un roman de Kafka ou sur celui d'un détective dans un film noir, ont longtemps symbolisé l'aspect effrayant de la bureaucratie. Aujourd'hui, il semblerait que ce temps soit révolu. Fluides et connectés, nous avançons d'un pas léger. La preuve, il suffit de cliquer. Et encore, cliquer – ce geste si minime qu'il en devient mécanique –, c'est si vous tenez à lire la facture. Si vous voulez juste la classer, il n'y a rien à faire. Elle arrive déjà classée dans votre espace client. Classée dans l'espace, pour ainsi dire.

La première propriété de l'espace client, c'est donc celle-ci : ranger les choses à votre place. À ce stade, on pourrait dire que l'espace tient sa promesse, la promesse d'un endroit où vous êtes accueilli et où les choses se passent bien : l'espace client fait quelque chose pour vous. C'est un espace « pour » le client.

Sauf que l'espace a besoin d'être nourri. L'espace a faim. Et il se nourrit de données. Vous donnez vos données, et l'espace vous donne de l'espace. Sans rentrer dans le débat sur la confidentialité et les données supplémentaires que vous pourriez donner sans le savoir à des espaces parallèles, notons que la préposition manque à changer. L'espace « pour » le client était en fait une sorte de vestibule. Il cachait un second espace



« par » le client, un espace qui n'est pas fait « pour » lui mais « par » lui. (Pour qui ? C'est une autre histoire.) Ce second espace, c'est, par exemple, celui des communautés d'utilisateurs, ces clients comme vous et moi qui s'aident à résoudre leurs problèmes éventuels dans un forum dédié. Malgré le côté convivial de ce genre de discussions, on a quand même l'impression que de drastiques réductions d'effectifs se sont déroulées dans un espace parallèle. Dix employés de moins au service clients, sauf un recasé à l'animation de la communauté clients, elle-même dédiée au travail fourni gratuitement par les utilisateurs. Il s'en passe des choses intéressantes dans l'espace.

**Et voilà que vous avez un problème.**

Vous appelez le service clients qui vous dit ce que vous savez déjà. La réponse se trouve dans votre espace client. Il suffit de consulter la rubrique « questions fréquemment posées ».

Pas de chance, votre problème n'est pas fréquent. Vous décidez d'écrire un e-mail pour expliquer ce qui vous arrive, mais le nombre de mots est limité. Si limité que votre e-mail n'a aucun sens. Et là vous mesurez que vous êtes seul dans l'espace. Seul avec votre colère et votre impossibilité de dire les choses. L'espace client est une cellule dont vous assurez vous-même la gestion et la maintenance. Vous y êtes absolument seul. Et si tout d'un coup votre tâche vous semble absurde, personne ne vous entend crier.

Ainsi l'espace, notion métaphysique par excellence, perd son sens sous nos yeux et devient ce qu'on pourrait appeler une catégorie bureaucratique. Et la bureaucratie en question ne se manifeste plus par des classeurs et des dossiers, elle est incorporée à notre vie, comme une attention obligatoire à des choses dérisoires qui en dévièrent peu à peu le sens. ■

\* Romanisatrice et essayiste | Chroniqueuse sur France Inter dans l'émission Par Angèle | Dernier ouvrage paru : La Paillie (JC Lattès, 2012, 160 p., 10 €).





PAUL TROUILLAS

# DU SANG SUR LES IDÉES

Manifeste de la philosophie expérimentale

**Une idée non vérifiée par l'expérience  
est illusoire et dangereuse**

*Déjà un classique*

# ET VOUS, COMMENT LA FAITES-VOUS LA FÊTE?

PARCOURS  
DE CE DOSSIER

P. 46

Toutes les cultures humaines, tous les groupes sociaux ont leurs fêtes!

À travers le monde et les époques, ces moments d'exaltation prennent mille et un visages. Il est pourtant possible de dégager cinq ingrédients présents dans toute bringuée réussie.

Commençons donc ce dossier en essayant de dégager les « structures élémentaires de la festività ».

P. 50

Et vous, préférez-vous l'improvisation ou les soirées organisées, la bonne franquette ou les mondanités? Voici un test pour mieux connaître le fêtard qui sommeille en vous.

P. 54

Artiste burlesque, raver impénitent, musicienne entraînante, aventurière des partys ou créatrice des nouveaux salons où l'on cause: parce qu'ils ont fait de la fête un mode de vie, nos cinq témoins livrent une belle matière à penser au philosophe noctambule Michaël Fessel.

P. 60

Ailleurs, c'est-à-dire hors de l'espace occidental, les fêtes ont d'autres enjeux sociaux et métaphysiques: ainsi l'anthropologue Steven Feld nous fait découvrir le gésalo des Bosavi, sa consœur Mary Picone, la fête des hommes nus au Japon, et Clara Biermann, la sortie des tambours en Uruguay.



# Les structures élémentaires de la festivité



Tchin, champagne, que la fête commence ! Vous imaginez que c'est une occupation frivole ? Non, c'est le moment où jamais de vous libérer de vos contraintes et d'explorer de nouveaux horizons philosophiques. Sans oublier de rire !

Par Alexandre Lacroix

*'exubérance est beauté », écrit le poète britannique William Blake dans le Mariage du ciel et de l'enfer (1790). Une formule digne d'illuminer nos fêtes. Que l'on songe, en effet, aux Saturnales des Romains ou au carnaval de Rio, aux pique-niques sous les cerisiers en fleurs du Japon ou à la Pesach du judaïsme, à la Saint-Patrick des Irlandais ou aux fiers des villages espagnols, au corroboree des Aborigènes d'Australie ou au bain des reliques royales des*



© Getty Images / Reuters / Tom Jack

Sakalava de Madagascar, aux réceptions mondaines du faubourg Saint-Germain chères à Marcel Proust ou aux soirées échangistes décrites par Michel Houellebecq, aux bals masette ou aux techno parties, la fête se présente à nous comme un univers: elle se rencontre en tous temps, en tous lieux, traverse cultures et milieux, chauffe les dominants comme les dominés. Elle est un fait anthropologique incontournable. Chaque groupe humain a ses célébrations, ses moments d'exubérance et de folle dépense. Avec cette originalité qu'une fête réussie se doit d'être une sorte de mariage du paradis et de l'enfer, de prodiguer des visions lumineuses du bonheur et des aperçus de ténèbres, d'offrir des cimes mais aussi des vertiges.

Devant tant d'universalité, il est tentant d'essayer de dégager les structures éternelles de la festivité. Pour qu'il y ait fête, des figures incontournables sont-elles requises? Y a-t-il des ingrédients communs à toutes ces réjouissances collectives, au-delà de leurs différences apparentes? En y regardant de plus près, la fête semble se caractériser par l'articulation de cinq éléments structuraux.

## ÉLÉMENT N°1 LA TEMPORALITÉ-TROU

Certaines fêtes sont improvisées, et ce sont souvent les plus gaies, d'autres ont leur date précise – comme Noël, le jour de l'an, la fête nationale ou votre anniversaire. Mais dans les deux cas, les fêtes creusent un trou dans le calendrier. Le temps conventionnel que mesurent nos montres est à la fois linéaire, continu et homogène. Faire la fête, c'est découvrir dans une case de l'agenda qu'on croyait banale l'accès à un souterrain, et y descendre. Une expérience que condense le magnifique titre d'un roman du Britannique Allan Sillitoe, *Samedi soir, dimanche matin* (1958). Dans cette virgule tient une expédition!

Ainsi, le temps de la fête est brisé, discontinu, hétérogène par rapport au reste de l'existence. Pour faire la fête, il faut cesser de se soucier de l'avenir, ne surtout pas penser au lendemain. Mais aussi faire table rase du passé – impossible d'apporter ses regrets ou ses désirs de vengeance. Le ressentiment tacite, le passé accumulé abouissent parfois les réveillons de famille – et les gâchets. Car la fête nous demande de nous donner entièrement à

elle, de nous offrir à son présent qui ne s'écoule pas, qui est stable. Si vous passez, par régarde, la tête hors du temps-trou de la fête, si vous reprenez conscience du temps social, vous êtes fichu, vous voilà jeté hors de la nef des fous. Quand vous levez les yeux vers la pendule du bar, et que vous vous dites «zut, déjà trois heures et quart de matin», la fête est finie pour vous.

L'historien des religions roumain Mircea Eliade a bien souligné, dans *Le Sacré et le Profane* (1956), des propriétés spécifiques au temps de la fête: «On pourrait dire de lui qu'il ne "coule" pas, qu'il ne constitue pas une "durée" irréversible. C'est un Temps ontologique par excellence, "parmiénel": toujours égal à lui-même, il ne change et ne s'ajoute. À chaque fête périodique on retrouve le même Temps sacré, le même qui s'était manifesté dans la fête de l'année précédente ou dans la fête d'il y a un siècle: c'est le temps éternel et sanctifié par les dieux lors de leurs gestas, qui sont justement réactualisés par la fête.»

Aux yeux d'Eliade, le temps social – régulier, prévisible – est profane. Mais le temps de la fête – irrégulier, imprévisible – appartient à la dimension du sacré. Il s'agit du temps originel dont parlent les mythes, que la fête réactive. Avant même l'arrivée des dieux, selon la Théogonie d'Hésiode, il y avait le chaos. C'est ce chaos primitif que la fête nous permet de revisiter. C'est pourquoi elle est hors de l'histoire, elle nous transporte pour ainsi dire avant le temps humain. C'est aussi pourquoi les véritables fêtes sont à la fois espacées sur le calendrier (elles conservent ainsi leur caractère exceptionnel) et toujours possibles: elles puisent à une source qui ne saurait tarir.

## ÉLÉMENT N°2 L'IVRESSE COMME MÉDIUM

Il est pas mal de manières de s'enivrer: par des substances en vente libre – vin, bière, alcools forts, tabac – ou illégales – cocaïne, shérif, ecstasy et drogues dites récréatives. La transe est parfois déclenchée par la danse et le chant. Ou encore, l'ivresse peut être seulement sexuelle. N'importe, faire la fête nécessite de se trouver dans un état de conscience modifié. L'espèce de clarté froide et pragmatique sous laquelle nous considérons d'ordinaire les choses, à jeun, cède progressivement la place à des altérations plus ou moins spectaculaires du principe de réalité. Les pensées passent du coq à l'âne et sont diffractées par le jeu libre des sensations, des émotions, des passions. Cependant, l'ivresse n'est pas le but de la fête, elle en serait plutôt le médium, le moyen ou encore le catalyseur.

Dans son ouvrage culte *Les Portes de la perception* (1954), l'intellectuel britannique



# D ET VOUS, COMMENT FAITES-VOUS LA FÊTE ?

► Aldous Huxley, grand explorateur des paradis artificiels, pointe une fonction importante des psychotropes : ils nous font sortir de notre univers fabriqué-maison. Un concept plaisant, qu'il définit ainsi : « Mentalement et physiquement, l'homme est l'habitant, pendant la majeure partie de sa vie, d'un univers parement humain et, en quelque sorte, "fabriqué-maison", creusé par lui-même dans le cosmos immense et non humain qui l'entoure, et sans lequel ni cet univers, ni lui-même ne pourraient exister. À l'intérieur de cette coconne privée, nous édifions pour nous-mêmes un petit monde à nous. » En fait, cet univers fabriqué-maison – celui de la civilisation technicienne, de nos habitations soigneusement meublées, de nos habitudes comportementales et de nos routines de pensée – obéit peu ou prou à la même logique que le temps social. Il est conventionnel. Il est probablement indispensable à notre bien-être. Mais il s'agit aussi d'une simplification, d'une réduction plus ou moins délibérée du champ de l'expérience. Être sobre, c'est rester dans cet univers domestique dûment balisé. S'enivrer, c'est ouvrir la porte et regarder hors de la maison.

## ÉLÉMENT N°3 LA COMMUNICATION AVEC UN AUTRE MONDE

Et justement, dehors, que voit-on ? D'autres mondes ! C'est particulièrement évident dans le cas des fêtes religieuses, qui ont en général pour caractéristique de réactualiser un moment important de la vie d'un dieu : les Saturnales célébraient un temps antérieur à la fondation de Rome, où Saturne séjourna dans le Latium et gouverna une communauté qui connut un âge d'or, tandis que l'Ascension et l'Assomption rappellent les jours où Jésus puis Marie s'élevèrent dans les cieux. C'est ce que soulignait justement Mircea Eliade : dans le temps de la fête se rejouent les gestes divins, lesquels sont réitérés dans la vie collective, sans jamais s'épuiser. Jésus revient ainsi tous les 25 décembre.

Dans un autre ordre d'idées, certaines fêtes moins religieuses que païennes nous font quitter l'univers fabriqué-maison pour renouer le contact avec les forces cosmiques ou les énergies vitales présentes dans la nature. C'est en ce sens que Friedrich Nietzsche, dans son œuvre de jeunesse ardente *La Naissance de la tragédie* (1872, lire le cahier central), interprète les grandes célébrations diomysiques de l'Antiquité, accompagnées de libations : « Sous l'influence du surrêalisme diomysique, c'est-à-dire du vin, écrit-il, ce n'est pas simplement le lien d'homme à homme qui se renoue : c'est aussi la nature qui, après lui être devenue étrangère, hostile, ou lui avoir été assujettie, fête à nouveau sa

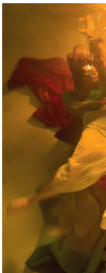
réconciliation avec son fils perdu, l'homme. » De nos jours, les fêtes des vendanges ou encore les batailles de fleurs sont des vestiges de ces retrouvailles païennes avec la terre nourricière.

Mais d'autres fêtes visent à nous mettre en contact avec le monde des morts... La fête de Noël ne tombe pas n'importe quand. Elle est proche du solstice d'hiver, de la nuit la plus longue de l'année. Avec l'invasion des ténèbres, une menace plane sur les vivants : non seulement la lumière pourrait très bien ne jamais revenir, mais les morts risquent de nous tourmenter. Dans un article paru dans *Le Temps moderne* en 1952, « Le Père Noël supplicié », l'anthropologue Claude Lévi-Strauss a proposé une lecture décapante de la mode occidentale, si populaire, consistant à offrir des cadeaux aux enfants le matin de Noël. Il s'agirait en fait d'offrandes. Et les enfants occuperaient, dans ce rite, la place des morts. Nos descendants ne sont-ils pas les récipiendaires des âmes de nos ancêtres ? Cette fonction de Noël est encore plus claire, souligne Lévi-Strauss, dans les pays anglo-saxons,

car le cycle y est complet : au moment de l'équinoxe d'automne, avec la fête d'Halloween, les enfants grimés en morts-vivants viennent réclamer leur dû aux adultes, et cette période inquiétante de l'année marquée par l'allongement des nuits prend fin à Noël ; à ce moment-là, les morts sont comblés de présents, dans le but de les convaincre de disparaître jusqu'à l'année suivante et de laisser le printemps, donc la vie, revenir sur le monde.

## ÉLÉMENT N°4 LA REDISTRIBUTION POLITIQUE

Sur les plans social et politique, les fêtes ont traditionnellement pour fonction de rendre supportable la relation entre les dominants et les dominés, en fabriquant symboliquement (comme dans ces carnivals où l'on brûle l'effigie d'un roi de paille), ou en la tournant en dérision (comme dans les charivaris du Moyen Âge où l'on faisait du tintouin autour d'un mariage jugé scandaleux et menaçant l'institution familiale), voire en l'inversant (dans les Saturnales





d'humains mettent en commun leurs efforts pour réaliser leurs désirs mutuels – soit pour bien manger, trépasser, danser, converser –, tous les arts de la vie, y compris le plaisir érotique ; soit pour créer une œuvre commune, ou rechercher la béatitude noble – bref, une « union des égoïstes » (comme l'a définie Stirner) sous la forme la plus simple – ou encore, selon les termes de Kropotkine, la pulsion biologique de base pour l'« entraide mutuelle » (Max Stirner (1806-1856) et Pierre Kropotkine (1842-1921) sont deux théoriciens de l'anarchisme).

## ÉLÉMENT N°5 LE(S) ROI(S) DE LA FÊTE

Toutefois, un dernier élément vient peut-être contrarier cette utopie de la fête comme laboratoire égalitaire : même dans le temps décalé des réjouissances, certains prennent l'ascendant. Ce sont les rois de la fête : le prêtre qui conduit la messe, le shaman lors du rite initiatique, le DJ dans la boîte de nuit, souvent secondés par des officiants, enfants de chœur ou danseurs entraînés, occupent une place éminente dans la cérémonie et sont les garants de sa réussite.

Vous êtes invité à une soirée chez des amis, ça lambine un peu autour du buffet, les conversations traînent, mais voilà que deux personnes se mettent à danser et modifient l'atmosphère, aidant les autres à se décoincer. Ils sont indispensables, car sans eux le basculement ne se produirait peut-être pas. Vous avez reconnu un roi et une reine de la fête. Cependant, leur souveraineté est inclusive et non pas surplombante, transgressive et non pas normative. Ils aident les autres à entrer dans la transe, à ne plus se soucier des codes sociaux habituels. Ces souverainetés sont souvent spontanées, et d'autant plus mystérieuses – comme si certains manifestaient un don caché. C'est un peu comme lorsqu'on arrive à la plage le 1<sup>er</sup> juillet : on est surpris d'y trouver des baigneurs déjà baignés, au corps parfaitement sculpté par la nage, le beach-volley et le kitesurf, comme si l'année n'avait pas existé pour eux et qu'ils n'avaient pas quitté le bord de mer depuis l'été précédent, continuant à s'amuser, à lézarder et à pratiquer les sports nautiques. À propos des rois de la fête, on a la même impression qu'ils ne vivent vraiment qu'en soirée, et l'on se demande bien ce qu'ils bricolent le reste de la semaine. Leur existence atteste simplement que, quelles que soient les règles du jeu, si décalées, qu'on mette en place, apparaissent comme par magie des joueurs plus habiles que le commun des mortels. Car telle est la plasticité créative de notre humanité, si admirable qu'on ne saurait manquer de lui porter un toast. ▢

romaines, maîtres et esclaves interchangeaient leur rôle toute une semaine).

S'il est très difficile de réussir une fête d'entreprise, si les réveillons entre cadres sont tellement lugubres – même à la troisième coupe de champagne, personne n'ose une blague un peu sentie –, c'est que personne ne parvient à y faire abstraction des rapports hiérarchiques et de l'organigramme de la société. On ne se lâche pas. On s'épie réciproquement. Rien de plus morose, au fond, qu'une frousse-fête, dans laquelle on doit sembler de s'amuser alors que l'on doit continuer de tenir sa place – c'est purement et simplement un marché de dupes, car le temps de la fête promet l'égalité.

Dans un essai daté de 1991 (trad. fr. L'Œuvre, 1997) qui devint rapidement la bible du mouvement des squats d'artistes mais aussi des rare parties, TAZ, Zone autonome temporaire, le penseur anarchiste américain Hakim Bey analyse l'échec de tous les mouvements révolutionnaires, qui ne renversent un pouvoir que pour en établir un autre, parfois plus féroce. Malgré ce constat désillusionné, Bey revient à

la première fièvre du processus révolutionnaire, qu'il considère comme essentiellement festif : « Le soulèvement est comme une « expérience maximale », en opposition avec le standard de la conscience ou de l'expérience « ordinaire ». Les soulèvements, comme les festivals, ne pourraient être qualifiés, sans quoi ils ne seraient pas « non ordinaires ». Mais de tels moments durent forme et sens à la totalité d'une vie. »

Dans la mesure où, note Bey, la carte du monde s'est fermée en 1899 (année à partir de laquelle il n'existe plus une seule terre sur le planisphère n'appartenant à aucun État-nation) et où le maillage des pouvoirs ne peut que se renforcer par l'effet de la technologie, il est devenu très peu probable de réussir à créer un ailleurs, une utopie pirate, une cité idéale où égalité et liberté soient effectives. Faut-il renoncer à ces idéaux révolutionnaires ? Non, car il reste possible de former des zones d'autonomie temporaire, de concocter des expériences d'anarchie éphémère. Les fêtes en font partie. « L'essence de la fête, c'est le face-à-face : un groupe

**D**essaler  
**ET VOUS, COMMENT FAITES-VOUS LA FÊTE ?**

# Quel fêtard êtes-vous ?

Qui devenez-vous quand vous faites la fête ? En guise d'apéritif, commencez par ce test.  
*par Michel Michonisset*





# ÉTAPE 1

## RÉPONDEZ À CES VINGT QUESTIONS

### 1 Votre anniversaire approche.

**Vous sentez que votre ami(e) mijote quelque chose derrière votre dos...**

☑ Génial! Vous citez incidemment les noms de quelques personnes que vous souhaiteriez voir invitées et faites comprendre qu'il cadeau vous alimenter.

☑ Vous détestez les anniversaires surprise. Ce sont toujours les mêmes qui débarquent, et vous, vous devez faire croire que vous ne vous doutez de rien!

★ Vous espérez que, malgré le côté convenu de la chose, il y aura tout de même un peu d'imprévu.

### 2 Le bar est merveilleusement fourni. Sur quelles boissons allez-vous jeter votre dévolu?

★ Un (ou deux) mojito(s).

☑ Un verre de bon vin que vous dégustez lentement en discutant avec vos meilleurs amis.

☑ Une vodka, une absinthe, puis un rhum arrangé ou psycho.

### 3 Le nouvel an, pour vous, c'est...

☑ Le rendez-vous idéal de ceux qui vont perdre le contrôle.

★ Ça dépend de l'ambiance. Ça peut être génial ou complètement raté.

☑ Une obligation carrément pénible: tout le monde se met sur son 31 et doit se faire la bise au même moment.

### 4 C'est la fête d'anniversaire de votre enfant.

★ Vous donnez aux bambins des idées de jeu et les guidez discrètement avant de les accompagner au parc.

☑ Vous les emmenez faire un paintball puis leur offrez un goûter géant à Planet Hollywood.

☑ Vous les laissez jouer et s'échapper jusqu'à épuisement en les observant du coin de l'œil. Un autre moment agréable est le pot avec les parents à la fin.

### 5 Il elle vous regarde depuis le début de la soirée... sans oser faire le premier pas.

☑ Vous êtes venu(e) accompagné(e).

Mais vous ne pouvez vous empêcher d'avancer vers lui/elle. Pour voir. Pour rire.

☑ Vous attendez tranquillement qu'il/elle prenne encore quelques verres. Alors vous passerez à l'action, danserez un peu, aviez de l'ennemi ou vous voudriez. ★ Vous discutez avec lui/elle pour voir si cela vaut la peine de poursuivre ce petit jeu.

### 6 Vous sortez en boîte...

☑ Très régulièrement, pour décompresser et oublier les soucis de la semaine.

☑ Rarement. Uniquement si vos amis vous y entraînent et si vous sentez qu'il va se passer quelque chose.

★ En fin de soirée, pour finir de vous déchaîner, pourquoi pas?

### 7 On vous propose de vous rendre au carnaval de Rio...

☑ Hourra! Vous avez plusieurs mois pour choisir votre costume, programmer vos soirées salsa, défilés et autres défilés.

★ Vous ne vous dandinerez peut-être pas sur des chars, mais vous en profiterez pour faire du tourisme et sentir l'ambiance.

☑ Vous irez prendre des verres dans les bars populaires pendant que vos amis couverts de plumes seront coincés dans le défilé officiel.

### 8 L'atmosphère commence à devenir bizarre. Plusieurs couples ne se gênent plus du tout. Vraiment plus du tout!

★ Pas votre truc... Vous vous habillez et filez à l'anglaise.

☑ Vous vous jetez dans le tas.

Vive le collectif!

☑ Vous n'êtes pas venu(e) pour ça, mais vous attendez de voir ce qui se passe, histoire de comprendre si ça vous fait envie ou non.

### 9 Les choix musicaux du DJ ne vous plaisent pas...

☑ Vous prenez les platines d'assaut et réussissez à imposer vos morceaux préférés.

★ Vous allez négocier avec l'individu qui se prend pour un DJ.

☑ Vous partez organiser une contre-fête dans la cuisine.

### 10 La fête idéale?

★ Un mariage, une grande soirée, où l'on alterne la danse et les discussions.

☑ Le cocktail, la fête d'anniversaire, barbecue ou vernissage, où l'on reçoit des vieux amis oubliés, où l'on rencontre de nouvelles têtes.

☑ La rive party, la boîte, une foule en fusion qui s'aligne et oublie tout.

### 11 Vous préparez une soirée à la maison. Ce qui compte le plus pour vous, c'est...

☑ La liste des invités, histoire de bien doser entre les intimes, les proches, les copains, les nouveaux...

☑ La liste des invités, histoire de bien doser entre les intimes, les proches, les copains, les nouveaux...

☑ La liste des invités, histoire de bien doser entre les intimes, les proches, les copains, les nouveaux...

☑ La liste des invités, histoire de bien doser entre les intimes, les proches, les copains, les nouveaux...

★ Le buffet, et particulièrement les alcools. Il faut qu'il y en ait pour tous les goûts.

☑ L'atmosphère. Mais ça, ça ne se décide pas à l'avance.

### 12 Le moment où la fête bat vraiment son plein, pour vous, c'est...

★ Vers 2 heures, quand tout le monde s'arrasse ensemble.

☑ Vers 4 heures, quand vous êtes complètement à l'ouest.

☑ Vers 5 heures, quand vous partez en vadrouille dans une autre fête avec des inconnus.

### 13 Le 24 décembre, vous faites quoi?

☑ Vous êtes ravi(e) de retrouver votre famille dispersée de par le monde.

★ Vous avez le sens du devoir et partez retrouver votre beau-frère raciste et votre nièce végane. Pour vous consoler, vous savez que vous allez vous gaver de dinde aux marrons.

☑ Vous avez un peu trop fait la fête la veille, mais vous y allez en espérant qu'il va se passer quelque chose: une confession, une crise de rire, une engueulade. » Exigez ou Glé, qu'importe! Au fond de l'incarna pour trouver du nouveau! »

### 14 Tiens, en vous invite à un rallye, au très select Cercle de l'Union Intelligente...

☑ C'est un peu snob mais c'est aussi une bonne occasion de faire des rencontres, et pas uniquement avec des jeunes gens bien nés. D'ailleurs, vous passerez la soirée à discuter avec l'employé(e) du vestiaire.

★ Vous y allez avec un plaisir un peu perverse: vous adorez le moment où les enfants de bonne famille se lâchent...

☑ Vous aimez la provocation: vous vous rasez les cheveux, vous faites dessiner un flux tattooage sur le visage et avalez quelques pilules excitantes pour ne pas rater votre rentrée.

### 15 C'est le bal du 14 juillet au village...

★ Vous y faites un tour, histoire de dire bonjour à vos voisins.

☑ Les harlements du faux Johnny vous empêcheront de discuter. Vous préférez regarder le feu d'artifice de chez vous.

☑ Vous adorez ce genre de rituel républicain: élection de la mise locale, seniors qui dansent et bière à gogo. Vous êtes ravi(e).

# D

## ET VOUS, COMMENT FAITES-VOUS LA FÊTE ?

➔ **13** Vous vous réveillez. Votre tête va exploser. Vite, un verre d'eau. Mais qui est cette créature dodue, de 20 ans de plus que vous, qui ronfle à côté de vous ?

★ **14** Vous vous enfuyez dans la salle de bains en espérant qu'elle parte vite.

● **15** Thème, ce n'est pas là la même que la semaine dernière – ni que la semaine prochaine. Bref, une nouvelle expérience !

● **16** Ce n'était pas prévu. Mais vous allez faire connaissance autour d'un café...

17 Vous découvrez qu'à cette soirée que vous espérez très festive, les parents de vos amis sont présents.

● **18** Cela vous énerve. Ce n'était pas vraiment ce que vous étiez venu(e) chercher ici.

● **19** Pas d'e priari. Vous allez pouvoir discuter avec eux. Ils sont peut-être sympathiques. Vous invitez même la/la plus âgé(e) à danser.

★ **20** Vous allez poliment discuter avec eux en regardant votre montre. Ils vont bientôt aller se coucher, de toute manière.

19 Vous dansez...

● **21** Si possible à deux, si vous vous sentez inspiré(e).

● **22** Seul(e), et sans vous interrompre.

★ **23** Quand tout le monde danse.

19 Vous sortez de boîte vers 6 heures.

Que faites-vous ?

★ **24** Vous allez prendre une soupe à l'oignon avec un(e) ami(e) avant de rentrer.

● **25** Vous avez tout donné. Vous attrapez un taxi pour rentrer chez vous. Vous n'oubliez pas que vous travaillez le surlendemain.

● **26** Vous rentrez dans un bar en espérant y trouver des compagnons pour continuer la soirée.

26 Vous recevez un carton pour un bal costumé.

● **27** Pour vous, les masques véritables et les pernaques sifflées sont le summum du ringard. Vous y allez déguisé(e)... en vous-même.

★ **28** Vous vous contentez de mettre un joli masque, que vous enlèverez assez vite.

● **29** Vous allez commander un costume qui vous permettra de faire mille folies.

## ETAPE 2

### COMPTEZ VOS POINTS

Du cocktail de Monsieur l'Ambassadeur à la rave party, en passant par la soirée entre amis, Noël et le nouvel an, le bal des pompiers et la sortie en boîte, les fêtes varient à l'infini. Pour autant, il n'y a pas dix mille manières de la faire. On rencontre d'ailleurs toujours les mêmes types de fêtes : ceux qui préfèrent discuter que danser, ceux qui s'enivrent plus ou moins vite, ceux qui partent en dernier, ceux qui s'endorment sur place... Finalement, on peut les classer à l'aide de deux critères.

— **Le premier critère est anthropologique.** Il concerne le plus ou moins haut degré de planification. Pour certains, la fête est une cérémonie qui se déroule à date fixe ou qui se prévoit à l'avance. Elle est une scansion essentielle à la vie sociale, un moment qui permet de changer de saison, de recommencer un cycle, de refonder l'identité collective. Le plus grand bonheur est de l'attendre, de la désirer, de la préparer. Mais pour d'autres, la plus belle des fêtes est celle que l'on n'attend pas, celle qui fait irruption dans la vie et en bouleverse les règles. Avènement du désordre, voire du chaos, elle fait partir les individus sociaux que nous sommes vers quelque chose d'inconnu. Elle fait voler en éclats les convenances et les codes.

— **Le second critère est plus existentiel.** Il touche à la nature de ce que l'on découvre lorsqu'on fait la fête : s'immerge-t-on dans une sphère plus profonde, plus joyeuse, plus belle, plus authentique en somme, que la vie sociale consociée, hypocrite, ensuyée, mécanique ? Alors la fête constitue la vraie vie et s'oppose aux normes nécessaires de notre existence civilisée. Elle est un sas vers le monde libre et sauvage dans lequel nous devrions toujours nous mouvoir. On peut y faire de vraies rencontres. Ou bien, au contraire, l'univers que nous atterrissions quand nous plongeons dans le délire de la fête est d'abord artificiel. Par la fête, nous oublions la vraie vie, celle où l'on travaille, où l'on se fixe, où l'on s'appelle X ou Y, afin de nous plonger avec délices dans l'illusion, le masque, l'ivresse. La fête est éphémère. Et elle nous aide à supporter la vie.

**Le sel de l'histoire,** c'est qu'on peut préférer les fêtes improvisées parce qu'on y retrouve la vraie vie, ou parce qu'on y oublie tout. Inversement, on peut adorer les sauteries à dates fixes, car elles vous permettent de ressentir pleinement des émotions liées à la conversation ou, plus généralement, au rapport à autrui, ou parce qu'elles vous expédient dans une sphère artificielle.

### VOUS POUVEZ DONC MAINTENANT CALCULER :

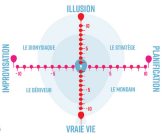
**vos coefficients d'organisation > ligne horizontale**

Lorsque vous avez donné la réponse ● à une réponse impaire, comptez 1 point ; la réponse ★, comptez 0 ; et la réponse ●, comptez -1. Votre coefficient d'organisation correspond à la somme des points obtenus en considérant vos réponses aux questions 1, 3, 5, 7, 9, 11, 13, 15, 17 et 19.

**Votre coefficient d'hallucination > ligne verticale**

Lorsque vous avez donné la réponse ● à une réponse paire, comptez 1 point ; la réponse ★, comptez 0 ; et la réponse ●, comptez -1. Votre coefficient d'hallucination correspond à la somme des points obtenus en considérant vos réponses aux questions 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 18, 20.

**VOUS Y ÊTES ? MAINTENANT VOUS POUVEZ SITUER VOTRE POSITION DANS LE REPERE SUIVANT.**



## ÉTAPE 3

### À QUEL PROFIL VOUS RATTACHEZ-VOUS ?

#### LE DIONYSIAQUE

**V**ous aimez quand ça part en vrille. Dans la fête, vous ne cherchez ni l'intérêt ni la vérité, mais l'ivresse et le délire. Ces moments vous permettent de vous élever au-dessus de la vie quotidienne, de vos obligations, de votre position dans la société. Vous savez pertinemment que ce que vous traversez n'est qu'artifice. Mais vous avez besoin de cette illusion, car, comme l'écrit Louis-Ferdinand Céline, il faut avoir suffisamment « de musique en soi pour faire durer la rîe ». Vous suivez complètement Friedrich Nietzsche lorsqu'il oppose ce qu'il appelle l'apollinien – et qui s'inscrit dans le domaine de l'harmonie, de la sérénité – au dionysiaque – chaotique, irrationnel, effrayant. La fête est évidemment le domaine du dieu du vin. Si vous y vivez des expériences inédites et belles, c'est parce que vous perdez le sens des réalités et le contrôle de vous-même. Dans le *Critique de la raison*, Nietzsche affirme ainsi : « Pour qu'il y ait de l'art, pour qu'il y ait un acte et un regard esthétiques, une condition physiologique est indispensable : l'ivresse. » D'accord, mais, pour la grande de bois, vous êtes prévenu.



#### LE STRATÈGE

**V**ous avez souvent besoin de déconnecter, de vous sentir très loin de votre quotidien, du bureau, des collègues, même de la famille. Mais vous aimez le faire avec méthode, par exemple tous les samedis soirs ou pendant les vacances. Alors vous oubliez tout et vous déchaînez dans la bulle de la fête. Ibis est votre paradis, et vous ne méprisez pas les paradis artificiels. Finalement, votre approche de la fête est utilitariste. Vous en avez besoin pour mieux redémarrer et pour supporter votre vie quotidienne. Comme votre modèle, le philosophe britannique John Stuart Mill, vous considérez que la fête peut entrer dans un calcul des plaisirs. Puisque le but de toute société est d'apporter un bonheur maximal aux individus, la décompression du samedi soir apparaît comme un remède à la fois personnel et collectif. En vous livrant à vos plaisirs favoris, vous ne faites de mal à personne. Au contraire, en vous mêlant à vos semblables, eux aussi en quête de sensation, vous éprouvez une communion des ego. Veillez cependant à rester spontané(e) : acceptez aussi les invitations imprévues !

#### LE DÉRIVEUR

**C**e que vous aimez, dans les fêtes, c'est lorsqu'il se passe quelque chose d'imprévu. C'est là que se révèle la beauté de la vie, que l'on fait les rencontres décisives, que se nouent les grandes amitiés. C'est pour cela que vous vous rendez sans a priori au mariage d'une nièce ou à la bar-mitsva du fils d'un collègue. Vous avez une chance de vous retrouver à refaire le monde ou de danser toute la nuit avec des inconnus. Vous êtes un dériveur ou une dériveuse. Vous aimez retrouver des émotions pures et brutes à travers le chaos qui vous dérive du monde social. Vous êtes un adepte du situationniste Guy Debord, qui a théorisé et pratiqué la dérive psychogéographique. Il la résume ainsi : « Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive rencontrent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux termes et aux lois qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. » Vous redécouvrez avec Debord la poésie du réel. Le monde devient un terrain de jeu. Mais gardez à l'esprit qu'il est parfois difficile de revenir à la vie normale.

#### LE MONDAIN

**P**our vous, la fête appartient pleinement à la vie. Elle est riche, plurielle, la mieux organisée possible, harmonieuse. Vous aimez la programmer, car vous discernes de la beauté dans les rituels. Vous savez que vous y retrouverez à la fois la répétition et la variation. Ces moments rendent possible la rencontre et enracinent les liens. Comme le narrateur d'A la recherche du temps perdu de Marcel Proust, vous les attendez avec impatience, les vivez avec intensité, vous les remémorez dans leurs moindres détails. Mondain, vous l'êtes au bon sens du terme, celui de « l'homme de cour » décrit par le penseur espagnol Baltasar Gracián au XVII<sup>e</sup> siècle. Vous appréciez tout ce qu'il y a de plus brillant dans l'existence, sans négliger l'utile. Or c'est durant une fête que les conversations sont les plus libres et les plus agréables. C'est dans cette atmosphère que vous vous ferez aimer de tous : « Pour être aimé, il faut être, il faut être bienfaisant, il faut donner de bonnes paroles, et encore de meilleurs effets », affirme Gracián. Attention, toutefois, à trop vouloir instrumentaliser les fêtes dans votre intérêt. Vous y prendriez moins de plaisir.

M

Michaël Pressel donne ses rendez-vous plutôt l'après-midi, autour d'un café bien serré. Car le philosophe est un noctambule. Fétard enseignant à Polytechnique, amateur des clubs berlinois spécialiste de Kant, il est l'auteur d'un lumineux essai sur le choix de l'obscurité: *La Nuit. Vivre sans désoir* (Autrement, 2017). Pour cet auteur, conseiller de la rédaction de la revue *Egrès* et amateur de sujets philosophiques en friche, comme la mise en scène de notre intimité (*La Primitif de l'Intime*, Seuil, 2008) ou notre aptitude à consoler (*Le Temps de la consolation*, Seuil, 2015), la fête ménage la possibilité d'un clair-obscur. Elle inaugure un « temps sans calcul ni comparaison » où « faire varier librement les impératifs du jour ». Il a lui-même éprouvé dans l'obscurité du Berghain, le célèbre club de la capitale allemande, une forme de dévouement de la vérité, d'alétheia en grec. « Voir selon l'alétheia, écrit-il, c'est percevoir ce qu'il y a de jour dans la nuit, de beauté dans la disgrâce, de faiblesse dans la force, de féminité dans le masculin, d'ivresse dans la sagesse, de guerre dans la paix. » De ces altérations sensorielles qui modifient l'appréhension des autres et de soi, le philosophe sonde aussi les dimensions politiques: l'expérience de l'illégalité, le renversement des hiérarchies, l'abolition du temps productif et la mise en échec des logiques professionnelles. D'après lui, la nuit est une décision philosophique plutôt qu'une réalité physique, un choix qui autorise la libération des comportements et des corps mais aussi des pensées et des imaginaires. Alors que nous réunissions cinq témoignages de femmes et d'hommes faisant la fête à leur façon, seuls ou à plusieurs, au café, dans les cabarets ou les festivals, nous lui avons demandé d'éclairer « ce que la nuit fait au jour ». Ensemble, nous avons exploré comment le consentement à l'obscur et le choix de la fête façonnent nos vies, sans de ce privilège: « L'homme est un être capable d'éclipse. »

# Oiseaux de nuit

Avec un accordéon, des drogues de synthèse ou un beau réseau d'amis, nos cinq témoins ont inscrit la fête au centre de leur existence. Sous le regard complice du philosophe Michaël Pressel, ils nous expliquent pourquoi.

Propos recueillis par Cécile Engelbert, avec Raphaële Sureau / Photos William Boucardet

“ Tout est différent la nuit, dans cet espace à l'abri du jugement ”

CHARLEY WOODCOO

PIANISTE AU CABARET DE MADAME ARTHUR (PARIS)

“ Mon parcours a commencé avec la musique classique, au Conservatoire et en fac de musicologie. J'enseignais la musique mais il me manquait l'émotion de la scène, un rituel. Il y a une dizaine d'années, j'ai assisté à un festival de burlesque, une strip-tease très ancien et théâtralisé. Il s'en dégageait une liberté communicative. Je m'en suis inspiré et j'ai alors posé les premières de mon personnage, Charly Woodoo. Un jour, on me contacta: le cabaret de Madame Arthur était en travaux, il allait être repris et on cherchait un pianiste. Quelques



DEBATA / PHOTO: "What's a Noise" / VICKI/WWW.66



## MICHAËL FESSEL

Enseignant la philosophie à l'École polytechnique, il est conseiller de la rédaction de la revue *Esprit*. Spécialiste de Kant, il a notamment écrit *Après la fin du monde. Critique de la raison apocryphe* (Seuil, 2014) et publié récemment *L'Amor de la liberté. De Rousseau à Hegel* (PUF, 2017).

LE COMMENTAIRE DE MICHAËL FESSEL

### FAIRE DE LA FÊTE UNE PERFORMANCE SERAIT CONTRADICTOIRE



Le témoignage de Charly Voodoo relève plutôt de la représentation théâtrale et artistique que de la fête ou sens propre. Il cherche à produire un effet sur un public. Dans les cabarets travestis des années 1930, cela consistait à revendiquer ce qui, en principe, était interdit, une sorte d'invention du stigmate. Là, le pouvoir changeait enfin de camp, tant que la police ne débarquait pas pour rappeler où se situe le "vrai" pouvoir. Cette zone grise, entre la célébration officielle, qui sanctifie la légalité en cours, et l'illégalité pure, est celle de toute fête. Il s'agit de mobiliser différemment les corps, les lumières et la musique pour en faire un lieu d'innovation perpétuelle. Pour autant, il ne s'agit pas de vouloir faire de la fête une "performance", ce qui serait contradictoire ! Philippe Muray montre avec son concept d'*Homo festus* combien les injonctions sociétales à la performance ont perverti le sens de la nuit festive. Il voit dans la fête généralisée, y compris là où elle n'a pas lieu d'être – et notamment en entreprise –, un trait de l'hétéronomie contemporaine et un signe de la décadence égalitaire de la démocratie. La fête s'est d'ailleurs peut-être assagie à mesure qu'elle a investi ouvertement tout le champ social, professionnel et politique. En revanche, contrairement à ce que pense Philippe Muray et comme le montre Charly Voodoo, qui s'attache à déjouer les genres et les attentes avec sa "créature", le risque réside dans une forme d'homogénéisation des temps et des lieux de la fête, non dans le fait qu'elle se soit emparée de nous tous. »

semaines plus tard, j'essayais les plâtres dans ce qui avait été le premier cabaret travesti et transsexuel de Paris, dans les années 1940. Ici, il faut que "ça joue". Alors je mêle les chansons légères, les concertos de Rachmaninov et l'improvisation, dans une ambiance extraordinaire. Quand je sors de la loge et que je descends sur scène, je ressens une émotion. Le public devient silencieux. J'ai le pouvoir de susciter une émotion. Les spectateurs sont parfois directement pris à partie par l'un d'entre nous. Je veille à ce qu'ils ne soient pas trop malmenés par des plaisanteries qu'on ne se permettrait pas le jour. Car tout est différent la nuit, dans cet espace à l'abri du jugement: la façon de voir les choses et de les ressentir, l'énergie qui s'en dégage. Mon personnage est d'ailleurs réservé à la fête, et je ne peux l'incarner, dans toute sa liberté, qu'en portant le masque. Cette créature où cohabitent le féminin et le masculin a continué de grandir avec le temps. J'aime avoir le sentiment que les gens me voient double alors que ces deux personnalités se rejoignent. Je ne me comporte ni ne parle pas vraiment différemment. Puis il existe malgré tout des codes, sans qu'il y ait une école du cabaret. Tout n'est pas permis. En dehors du cabaret, qui n'est pas vraiment un "travail", je ne sors plus tant. Mes derniers épisodes de nuit consistent à sortir dans un club électro, à prendre la musique en face. J'écoutais et j'observais le mouvement général. J'étais planté là, mais tout se déchaînait à l'intérieur. »

“ J’ai appris à m’écouter et à tester mes limites, hors de ma zone de confort ”

ARIELLE AVOUEL

• PARTICIPANTE AU FESTIVAL BURNING MAN (ÉTATS-UNIS)

“ Je suis habituée à faire la fête partout dans le monde. Dans un festival en Afrique du Sud, je me suis fait des amis qui m’ont permis d’obtenir un billet pour le Burning Man, aux États-Unis. Les entrées pour ce festival au milieu du désert du Nevada s’arrachent difficilement. Une fois sur place et passées les portes en pleine tempête de sable, j’ai rejoint mon camp. J’avais une valise entière de déguisements pour la semaine. L’isolement, la musique, la fatigue, le fait d’être entre inconnus, venus avec une même direction – et respectant une série de “principes” –, provoquent une transformation. Je tutoyais naturellement des gens de 50 ans et plus que je n’aurais jamais côtoyés à Paris. Classe sociale, âge, origine, style... j’ai pu faire abstraction de tout. Je n’avais plus ni téléphone – fuite de réseau – ni horaires. Nuit et jour, fête et repos : je me fais à mon seul rythme corporel. Je me référais aux paysages exceptionnels et au lever du soleil, un rendez-vous phare des “Burners”. J’ai aussi appris à m’écouter et à tester mes limites, hors de ma zone de confort, dans des conditions extrêmes. Je me suis essayée à des activités incongrues, comme un atelier de respiration psychédélique, qui met le corps en transe sans aucune substance. Le festival ne réunit pas seulement une communauté fermée de “hippies”, mais des gens divers, là pour la fête, mais aussi pour l’art, dans une démarche spirituelle, voire de deuil. Un temple est érigé au milieu de cette cité nomade, comme un lieu de recueillement éphémère amené à brûler en fin de semaine dans un immense bûcher, tout comme un grand personnage, le “Man”. Je n’avais pas de message personnel à y déposer. Pourtant, découvrir ceux des autres participants, des vœux ou des manifestations de bonheur, m’a beaucoup ému. Sur place, il n’est plus question d’argent, mais de don. Les rencontres y sont décomplexées et moins socialement structurées, sinon plus sincères. À la fin de la semaine, tout disparaît. »



LE COMMENTAIRE DE MICHAËL FESSEL

## LA FÊTE FINIT QUAND ON COMMENCE À CALCULER

“ La fête est un moment de rupture où il n’est pas nécessaire d’être en bande. Cette dissonance avec les impératifs du quotidien peut tout aussi bien se faire à deux. La fête est un “évinement” ou sens fort. Elle sort du régime des faits ou de la répétition au profit d’une rupture avec l’ordre des choses et avec nos attentes. Elle déjoue le temps profane, marqué essentiellement par le travail. De cette dimension de sacré, Arielle rend bien compte lorsqu’elle évoque le lever du soleil comme un rendez-vous important du Burning Man. Comme au carnaval, là-bas tout est brûlé et ne sert qu’une fois. Les participants rompent non pas avec la dépense mais avec le gain. Voilà un motif de la fête : faire que le calcul et la logique de la rentabilité ne soient plus les vecteurs de notre rapport au monde. Georges Bonaille dit de la fête qu’elle repose sur la “dépense improductive”, le sacrifice. Sans parler de mort, le contre-coup de l’ivresse et la fatigue font que la fête se paie toujours le lendemain. Elle n’est pas rentable. Les premières fêtes olympiques, les Saturnales, puis le carnaval dans le monde chrétien manifestent déjà l’oubli des obligations diurnes. La norme devient l’inversion de la norme et le renversement des hiérarchies. Un critère de la fête devrait être sa capacité à faire dérailler nos attentes et à provoquer la rencontre avec l’inconnu, lorsque les raisons économiques demeurent un critère de sélection et un obstacle. Même la possibilité de l’échec devrait en faire partie. La fête est finie quand on commence à calculer. »

LE COMMENTAIRE DE MICHAËL FOSSEL

## LE 'ROI DE LA FÊTE' EST EN EFFET UN 'TROUBLE-FÊTE'

**M**inelle évoque un tour de chant improvisé. L'improvisation participe en effet de la fête, dont on ne peut pas construire les paramètres à l'avance. Le modèle, selon moi, c'est la fête roussellaise décrite dans la Lettre sur les spectacles adressée à d'Alembert. Rousseau préfère la fête au théâtre, l'expression de l'émotion à la représentation, l'égalité à l'inégalité. Il évoque une fête improvisée sur une place de Genève, qui échappe à la division scène-salle. Dans la fête, n'importe qui devrait pouvoir intervenir à n'importe quel moment. Il n'y a pas à proprement parler de spectateur. Échapper à la représentation vaut aussi au sens littéral, à savoir : ne pas se faire une idée de ce que sera la fête avant que celle-ci n'advienne. S'en faire une idée, c'est se maintenir à distance d'elle. Ses procédures la rendent finalement plus démocratique que républicaine. C'est-à-dire qu'elle est un lieu où peut s'expérimenter l'égalité des corps mais sans dramaturgie contraignante. Minelle évoque la sortie de soi-même, quand la fête est "réussie". Effectivement, il faut que le fêtard puisse s'abandonner, qu'il se mette à chanter en l'occurrence, parce que, si tout le monde était spectateur de la fête, elle n'aurait tout simplement pas lieu. Inversement, la fête s'émousse lorsqu'elle tend vers le spectacle. Minelle invite chacun à participer pour ne pas occuper seule le centre, au risque sinon de perdre le caractère proprement excentrique de la fête. Le "roi de la fête" est en effet un "trouble-fête". »

## Les gens arrivent normaux et ils deviennent complètement fous

MINELLE

ACCORDÉONISTE CHANTEUSE  
AU VIEUX BELLEVILLE (PARIS)

**J'**ai commencé à jouer au Vieux Belleville, à Paris il y a vingt-sept ans, avec mon accordéon et mes vieilles chansons. Je n'ai pas vraiment de tour de chant établi à l'avance. Je pioche les chansons dans des cartables, selon le public. Étonnamment, je ne me lasse pas depuis le temps. Au contraire, je prends étonnamment de plus en plus de plaisir à jouer chaque week-end. J'ai chaque fois une appréhension car je me sens finalement responsable de la soirée. Je me demande si les chansons vont plaire, si les clients vont être heureux ou acrobatiques. Je suis venue un peu par hasard à l'accordéon après avoir acheté un instrument dans une brocante, à l'époque du renouveau du folk. Je me suis associée avec un chanteur lyrique, puis mon mari nous a rejoints et nous avons formé le Musical Musette. On se produisait à la demande, dans des costumes impossibles, pour la fête des vendanges ou du froitage, dans des bals en province... C'était n'importe quoi ! On a même été invités à jouer dans les pays baltes, dans des hôtels étoilés, des résidences universitaires, des champs au milieu de nulle part, face à des Estoniens au profil taillé à la serpe et qui ne riaient pas... Progressivement, on m'a sollicitée, moi seule, avec l'accordéon, et je me suis donc mise à chanter pour des soirées privées, des maisons de retraite, et donc au bistrot. Je joue des chansons dont tout le monde connaît les airs, qu'il soit chanteur ou pas. Elles réveillent des souvenirs collectifs. Les très âgés se mêlent aux très jeunes. Les enfants mettent le doigt dans l'accordéon. Des trentenaires viennent avec leurs bandes d'amis. Au début, je demandais à chacun d'où il vient, puis je présente tout le monde. Et, à la fin, je les invite tous à danser. J'ai un sentiment de bien-être quand je vois que tous les gens se parlent finalement. Ils arrivent plus ou moins normaux et, parfois, ils deviennent complètement fous. Qu'ils montent sur les tables n'est évidemment pas le seul critère de réussite de la fête, mais au moins qu'ils se transforment, qu'ils oublient leurs précautions et qu'ils sortent un peu d'eux-mêmes. »



“ Danser longtemps, se fatiguer, sentir son corps finit par susciter un sentiment d'extase ”

NATHANAËL WADELBO

★ PARTICIPANT AUX SOIRÉES DU BERGHAÏN (BERLIN) ET DU PÉRIPATE (PARIS)

« **J**e ne vais jamais en club. Je sors dans ce qu'on appelle un peu pompeusement les *warehouses*, des fêtes dans des hangars en barrique, qui reprennent plus ou moins les codes de la *free party*, dans des lieux qui ne sont pas habituellement affectés à ce genre d'événements. Je fréquente aussi le Berghaïn, à Berlin, depuis l'ouverture en 2004. Je vis maintenant à Paris, mais je continue d'y aller régulièrement, au moins tous les deux mois. Le chef des vidéos est une légende dans le monde de la techno internationale, réputé pour ses tatouages, son intransigeance et sa mine punitiviste. Il m'arrive de me faire refouler à l'entrée. J'y suis allé tellement et j'ai tellement de fois, ce n'est pas très important. En fait, j'ai l'impression de faire la même soirée depuis des années. Je ne ressens pas plus de lassitude qu'à aller voir Don Giovanni à l'opéra pour la centième fois. J'y vais généralement du dimanche matin au lundi midi, principalement pour écouter la musique. Je n'ai pas très envie de prendre des amphétamines en me levant, après m'être brossé les dents. Mais j'en prends pas mal l'après-midi qui suit et le soir. C'est que la nuit n'est pas forcément calendaire. Elle peut se passer le jour si nos comportements sont liés à des activités nocturnes – la danse, le sexe, les drogues. Je n'ai pas le sentiment que le Berghaïn à Berlin ou PériPate, sous le périphérique à Paris, soient des endroits où l'on puisse être « enfin » soi-même et faire ce que l'on veut, sinon n'importe quoi. J'adopte plutôt un comportement et des codes qui me mettent dans une certaine disposition, qui relèvent d'une discipline de soi pour trouver le plaisir. Les basses sont très fortes et je danse souvent nu sans qu'il n'y ait rien de sexuel. J'aime sentir l'effet du son sur la peau. Danser longtemps, se fatiguer, sentir son corps finit par susciter comme un sentiment d'extase. »

LE COMMENTAIRE DE MICHAËL FESSEL

## ROMPRE AVEC LA LOGIQUE DU JOUR

“ L'un des invariants de la fête, c'est sa dimension extensible, le fait qu'elle puisse se prolonger au-delà du lever du soleil. Si l'on entend par nuit une période du temps cosmique, la nuit n'en fait donc pas forcément partie. En revanche, si l'on appelle nuit le fait de rompre avec la logique du jour, une logique essentiellement productiviste et professionnelle, si l'on appelle nuit la liberté d'insolérer la lumière, de ménager une obscurité qui autorise des pensées et des comportements transgressifs, alors la fête entretient un rapport étroit avec elle. Au Berghaïn, le physionomiste est répété. Mais il ne discerne pas les noctambules en fonction des critères esthétiques ou économiques classiques, des raisons diurnes. Ses raisons sont plus obscures. Nathanaël dit consommer des drogues qui participent de l'altération des sensations et des perceptions. La fête suppose en effet des artifices qui ont pour but de vaincre la rigidité sociale du temps. À Berlin, plus qu'ailleurs, la configuration géographique de la ville rend possible ces « tunnels » festifs de plusieurs jours. À Paris, moins. Les autorités regardent avec plus de suspicion cet arbitraire toujours sur le point de dégenerer, quand la fête excède les provisions que nous plaçons en elle. Nathanaël mentionne les soirées parallèles en banlieue ou sous le périphérique, un genre de rassemblement à la marge. Elles sont souvent interrompues par la police, parce qu'elles reconstituent, toutes proportions gardées, une frange d'anarchie dans un système réglé par la loi. »





# Se retrouver au lieu de se plaindre de routines lassantes

MAÏTE BASSET

INSTIGATRICE DU MINGLE PROJECT  
(PARIS)

Notre premier Mingle Project a eu lieu en janvier. Avec une amie, nous avions l'idée d'élargir nos cercles de connaissances en nous retrouvant de façon régulière dans un café. Nous sommes à un moment de notre vie où, après avoir vécu longtemps au même endroit, en faisant les mêmes soirées, nous rencontrons peu de nouvelles personnes, alors que c'est ce qui reste de plus galvanisant. Il n'y a rien de plus banal en soi que de se retrouver dans un café pour boire des verres. Mais nous n'avions pas un tempérament à aller facilement aborder au hasard de parfaits inconnus dans un bar. Le principe des Mingle est donc d'inviter nos amis à nous rejoindre avec un ou des amis à eux, que nous ne connaissons pas. Ce lien commun crée une connivence. Idéalement, ces après sont amenés à se poursuivre jusqu'à la fermeture du bar, voire à se transformer en soirée. Autrement, j'écartais les soirées en quête de découvertes. J'ai aussi vécu dans une colocation à six, sur deux étages. L'étage supérieur de notre duplex était dédié aux parties communes et donc aux réunions. Nous avions largement la place d'accueillir du monde et de faire des fêtes qui réunissaient déjà des inconnus, venus d'un peu partout. Aujourd'hui, je sais que ce qui me nourrit dans la fête, avant la dame ou l'ivresse, c'est la rencontre de l'autre. Après, tout le monde ne joue pas le jeu. Entre le désir et la réalité, nous nous sommes rendu compte à l'usage que nos amis ne viennent pas toujours accompagnés. Route que, à chaque fois, des rencontres inconnues se produisent, des amis d'amis se trouvent avoir été au lycée ensemble ou avoir une histoire en commun. Lors de la toute première invitation, j'essayais de promouvoir notre idée en disant que ce serait l'occasion de parler peut-être avec un spécialiste de l'Antiquité perse, un peintre impressionniste ou un adepte de detox américaine... Les gens étaient enthousiastes à l'idée de se retrouver au lieu de se plaindre de routines lassantes de salariés urbains. Puis, évidemment, l'alcool facilitait le rapprochement. »



LE COMMENTAIRE DE MICHAËL FESSLE

## LES GENS SONT BEAUX LA NUIT

Marie préfère la réunion dans des cafés. Ce n'est peut-être pas uniquement parce que les appartements sont trop petits à Paris mais aussi pour les questions de voisinage et pour éviter l'éventuelle intervention de la police quand la fête dégénère. Puis la logique du lieu s'impose. La nuit et les promesses qu'elle offre l'alcool offrent nos perceptions. On ne rencontre pas la même personne selon qu'elle se trouve au travail, dans la rue ou dans un bar. Le fait de se retrouver dans un endroit a priori festif manifeste en soi un désir, celui d'abolir temporairement les codes habituels de la rencontre impossible. Il prend sa forme radicale au Berghain, mais ce désir peut aussi s'exprimer dans les soirées de quartier ou le régime d'interprétation des autres est déjà modifié. On cesse de les voir pour une raison précise. Il n'y a pas de véritable prétexte à la rencontre. Plus encore quand le rideau du bar tombe et les codes avec. Il devient possible de fumer à l'imbitable et l'heure ne compte plus. Baiser le rideau serait comme faire sécession. Je cite souvent cette phrase extraite du film de Jean Eustache, *La Maman et le Putain* (1973) : "Vous savez comme les gens sont beaux la nuit." Elle voudrait dire, comme Marie le sous-entend, que la beauté peut devenir une dimension de notre regard beaucoup plus qu'une dimension de la chose regardée. Beau signifie alors "laisser être". Les conditions de la perception nocturne rendent le regard plus tolérant. Si le désir de fête consiste à retrouver cette indulgence du regard, alors il y a de bonne chance qu'elle ait lieu. »

# D'autres fêtes que les miennes

Festivals, rituels religieux, manifestations populaires... Aux quatre coins de la planète, les hommes chantent et dansent pour célébrer les morts, les divinités, leurs origines. Plongée dans l'imaginaire du Japon, de la Nouvelle-Guinée et de l'Uruguay.

## JAPON

« Lors du 'festival de l'homme nu', les hommes dépensent leur énergie pour éloigner le mal »

**L**es fêtes au Japon sont très nombreuses. L'une des raisons de cette vivacité tient à l'immense quantité de divinités présentes dans l'imaginaire japonais. Ces divinités, ces esprits, seraient plusieurs millions. Dans la tradition dite *animiste* du shinto, on célèbre le fleuve, le tonnerre, la lune, le soleil, certaines montagnes, des dragons qui sortent de l'eau, des entités qui prennent des formes naturelles et les ancêtres, bien sûr. La fête de Gion à Kyoto, bien connue des touristes, réunit ainsi des centaines de milliers de personnes. Des chars défilent, ornés de tissus brodés, des musiciens jouent des aïes anciens et, le long de leur route, des maisons traditionnelles exposent des trésors de famille aux passants. Au départ, ce n'est pas une manifestation très positive. Il s'agit d'offrir à la divinité en colère sa capacité de nuisance. Le plus souvent, dans ces fêtes appelées *matsuri*,

les divertissements sont des procédures de conciliation avec les *kami*, des façons de les amuser pour qu'ils soient bienveillants, qu'ils assurent les récoltes ou la santé de la famille. Tout ceci est temporaire et doit donc être répété chaque année. L'idée de répétition est un motif essentiel de la religiosité japonaise.

Aujourd'hui, la sacralité des fêtes s'est souvent atténuée. Aller au temple est devenu plus culturel que religieux, une coutume plus qu'un acte de foi. De nouvelles manifestations apparaissent d'ailleurs régulièrement. Par exemple, le festival *Yosakoi*, littéralement « viens la nuit », est né dans les années 1950 et il essaima dans le monde. Il reprend les costumes et les rites paysans, dans de grandes danses collectives au son du tambour, dans un esprit commémoratoire. On fait du neuf avec du vieux.



## MARY PICONE

Maître de conférences à l'école des hautes études en sciences sociales, elle est spécialiste de l'ethnologie asiatique et de la spiritualité dans la religion japonaise.

Autre exemple : à l'époque d'Edo (1600-1868), les pompiers enfilait des sortes de kimonos coupés et ils s'exhibaient dans des exercices difficiles pour témoigner de leur virilité. Des fêtes reprennent ce principe d'ostentation, de mise à l'épreuve. Le *hadaka matsuri*, le « festival de l'homme nu », est désormais pour beaucoup un divertissement. Il se déroule en hiver. Plusieurs milliers d'hommes à moitié nus, vêtus d'un simple pagne, se réunissent autour d'un temple bouddhiste. À minuit, lorsque la nuit est tombée, des prêtres lancent des talismans dans la foule. Les hommes se battent alors pour les récupérer et mettre la chance de leur côté pour un an. Ils se chamaillent poussés par l'alcool et peuvent se faire mal pour conserver leur trophée et le planter symboliquement dans une boîte remplie de riz. Il y a des blessés. La violence fait partie de la fête. Elle occasionne des dépenses effectives et improductives d'énergie, même si cette dépense reste codifiée et a un but : éloigner le mal. Autrefois, les participants pouvaient essayer de toucher un homme désigné pour être le *Shin-Ōtsuki*, une sorte de bouc émissaire choisi pour absorber tous les maux, traversant la foule avant d'en être chassé. Aujourd'hui, cette figure existe encore, mais il s'agit plutôt d'un homme, reconnaissant sa capacité supposée à absorber les péchés et à diffuser au contraire la félicité. La nudité et le fait de s'exposer d'un participant de risques de purification qui écartaient la mauvaise fortune. »

Propos recueillis par **Géraldine Enjalbert**

PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

Le *gisalo* des Bosavi célèbre les relations entre les mondes matériel, spirituel et celui des oiseaux”

STEVEN FIELD

Ethnologue, il a publié le très beau livre *Sound and Sentiment* (1982, rééd. 2002, Duke University Press, non traduit), sur les Borsari de Nouvelle-Guinée. Il a enregistré leurs chants et leur consacré un film, *Voices of the Rainforest*. Pour en savoir plus : [www.sixfields.net](http://www.sixfields.net)

**D**urant ces quarante dernières années, j'ai souvent séjourné chez les Bosavi, un peuple qui vit dans la forêt tropicale des hauts plateaux de Nouvelle-Guinée. L'un des temps forts de la vie sociale des Bosavi est la cérémonie du gisalo. Comme nos fêtes, elle a pour enjeu central les relations, mais le parallèle s'arrête là, car le gisalo est l'occasion de célébrer les relations entre le monde matériel, spirituel et celui des oiseaux.

Dans ces cérémonies se retrouvent deux groupes, l'un qui offre l'hospitalité, l'autre qui est invité. Il s'agit donc d'abord de rendre hommage aux relations concrètes entre les deux communautés, qui sont par ailleurs renforcées par des mariages et de nombreuses formes d'échange. Lors du gala, un hommage est aussi rendu aux morts récents des deux communautés; il y a un

partage de l'affliction du deuil. La cérémonie elle-même est précédée par un après-midi consacré au maquillage et à la préparation des costumes.

Quand la nuit tombe, le *giséio* à proprement parler peut commencer. La cérémonie a lieu dans une maison ronde très grande où se tiennent deux cents personnes. Au centre du cercle, les danseurs font leur apparition. Ils sont déguisés en oiseaux et en chute d'eau. Ils effectuent des mouvements d'oiseaux et imitent des chars d'oiseaux; les banderoles attachées aux costumes évoquent le bruissement de l'eau. C'est très symbolique; ces danses reconstituent le monde de la forêt. L'un après l'autre, lors d'une célébration qui dure toute la nuit, chacun des danseurs va se mettre à charmer, en des points particuliers de la pièce. Les toizes de ces charmes forment des cartes

s'agit d'une véritable topographie poétique. C'est comme si je racontais, étape par étape, un voyage à partir de Santa Fe, où je suis en ce moment, jusqu'à Paris, où vous êtes, en mentionnant d'abord mon trajet en avion de Santa Fe à San Francisco, puis de San Francisco à Amsterdam, puis d'Amsterdam à Paris. Mais les étapes décrites par les chants peuvent être bien plus nombreuses. Les Bosavi font référence non à des villes mais à des lieux de la forêt. C'est très précis, car dans les mille chansons que j'ai enregistrées depuis que j'ai commencé ce travail ethnographique, j'ai relevé sept mille noms de lieux. Je vous ai par ailleurs donné expressément l'image de l'avion, parce que les voyages racontés par ces chansons sont dus au ciel, comme par un oeil d'oiseau. Les Bosavi sont parfois qualifiés d'hommes-oiseaux. Dans leur langue, le terme pour désigner les chants d'oiseaux est *ene namo*, où *ene* signifie « ce qui s'est en allé » et *namo* désigne l'écho, le reflet, par exemple le reflet de mon visage dans l'eau. Un oiseau n'est pas seulement un animal concret mais aussi un reflet, une réverbération d'un mort. Chaque chant d'oiseau qu'on entend dans la forêt est l'écho d'une ancienne voix humaine. Dans la philosophie occidentale, on parle parfois d'ontologie relationnelle, lorsqu'on considère qu'une entité n'a aucune propriété en dehors de la relation qu'on entretient avec elle. Les Bosavi n'ont pas la Gilles Deleuze ni Gregory Bateson, mais, pour eux, les oiseaux établissent des relations entre les morts et les vivants. Devenir oiseau, c'est ce que vous accomplirez en mourant. Vous serez transformés. Mais votre voix va se réverbérer dans la forêt et sera entendue des vivants.

À la fin du *gisès*, les spectateurs pleurent. Ces larmes sont une sorte de contre-don, de reconnaissance par rapport à l'expérience vécue au cours de l'audition de ces chants mêlant mots, onomatopées, imitation des oiseaux et de leurs cris. Un contact éphémère et mystérieux s'établit ainsi entre les vivants et les morts. Comment expliquer ça ? Imaginez que nous nous rencontrons pour la première fois. Je prononce le nom de votre père. Vous trouvez cela étrange, inquiétant, mais vous ne savez pas exactement ce que cela signifie. C'est cette même inquiétante étrangeté qu'a le chant du *gisès* et qui amène l'émotion et les larmes.

Propos recueillis et traduits par **Alexandre Lacroix**



## URUGUAY

# “Le candombe réaffirme la place et l'histoire des Afrodescendants”

CLARA BIERMANN

Maître de conférences en ethnomusicologie à l'université Paris 8, elle est afro-uruguayenne et spécialiste du candombe afro-uruguayen.

Le candombe, un genre musical et chorégraphique afro-uruguayen, est articulé à une histoire territoriale et identitaire. Toute l'année, des groupes de joueurs de tambour sortent dans les rues de la capitale, Montevideo, en défilant par lignes de cinq percussionnistes, accompagnés par des centaines de participants marchant ou dansant à leurs côtés. Avant les années 1990, les tambours n'étaient employés qu'à l'occasion des fêtes nationales, de Noël et du Jour des Rois, une date à laquelle se déroulaient les processions des Africains réduits en esclavage pendant l'époque coloniale.

Avec la fin de la dictature, en 1985, la pratique s'est développée, et les Uruguayens de toutes origines se sont mis à jouer, à la faveur d'une appropriation nationale. De quelques-uns, les groupes de candombe sont passés à

une centaine, et leur composition sociale a changé. Aujourd'hui, il existe des groupes dans toute la ville, qui résonne le week-end du grondement des tambours. Les organisations politiques noires ont profité de cet engouement pour engager une lutte contre les discriminations raciales, en utilisant le candombe comme instrument politique. Elles se sont servies de cette pratique emblématique de la culture afro-uruguayenne pour mettre la société devant ses contradictions: "Vous adorez les tambours, mais la situation des Noirs n'a pas changé." Depuis, le candombe a été déclaré Patrimoine national en 2006 et ajouté à la liste du Patrimoine immatériel de l'humanité par l'Unesco en 2009.

Lors de ces soirées de tambours hebdomadaires, les groupes se préparent également à participer au grand défilé annuel, le *Desfile de Gigantes*, qui se déroule dans les quartiers

historiques noirs de la ville. Les groupes y défilent en costumes et représentent des personnages dont la trace remonte au XIX<sup>e</sup> siècle et qui sont constamment réinvestis de nouvelles significations. Au nombre de trois, ces personnages sont l'Escobero, qui danse en jonglant avec un bâton, le Granillero, vieil homme vêtu d'un costume et d'un haut-de-forme, s'appuyant sur une canne et portant une valise remplie d'herbes médicinales, et la Mama Vieja, une femme corpulente et âgée, agitant un éventail. Ces deux derniers représentent des corps de travailleurs mais aussi des corps traversés d'une grande force et de sensualité. Ces personnages, que j'ai appelés des "archétypes prismatiques", autorisent une multiplicité d'interprétations. Ils cristallisent différents moments de l'histoire des Afrodescendants en Uruguay. Car la musique et la danse ne sont pas des langages au sens strict, elles offrent des significations plus denses que celles du discours.

Par exemple, les joueurs de tambour, lorsqu'ils passent devant les ruines des maisons des quartiers historiques noirs, qui ont été partiellement détruites à la fin des années 1970, jouent plus intensément. Avec cet hommage, ils réactivent la mémoire des Afro-Uruguayens, une mémoire singulière dans l'espace national, qui passe par le corps, la musique et la performance. »

Propos recueillis par G. B.

## 4 IDÉES À RETENIR

p. 46

Il y a un paradis au cœur de la fête. Elle nous reconcentre ou chaos primitif, troue le temps, suscite l'oubli de soi. Et pourtant comme le remarque Hakim Bey, ces « zones d'autonomie temporaire » donnent « forme et sens à la totalité de la vie ». Par quelle logique cet instant de vacuité ouvert sur le chaos peut-il concourir à donner une consistance à notre existence ?

p. 50

Tout filand est tôt ou tard confronté à cette question latente : quelle est la vraie vie, ou la vie digne d'être vécue ? La fête n'est-elle qu'une parenthèse, une sorte de rive éveillée ? Ou bien est-ce dans ce temps suspendu que les relations les plus authentiques se nouent ?

p. 54

Comme le remarque Michail Foussil, la fête n'est qu'un jeu de la logique de normalité. Que signifie alors l'atmosphère de fête permanente promise par le capitalisme contemporain ? Une contestation de l'impératif de performance via un jubilaire gaspillage ? Ou un moyen de rendre toutes choses, même nos fêtes, utiles et rentables ?

p. 60

À lire les sources ethnologiques, il apparaît que les fêtes d'ailleurs se confondent étroitement avec le rite : elles sont rigides religieusement et riches en énergie spirituelle. On peut alors s'interroger : cette réalité mystique des cérémonies antiques survit-elle, ne serait-ce que par éclats, dans nos fêtes contemporaines ? Et si oui, sous quelles formes ?

## CAHIER CENTRAL

POUR PROLONGER VOTRE LECTURE DU DOSSIER.  
RETROUVEZ DES EXTRAITS DE LA NAISSANCE DE LA TRAGÉDIE (1872), DE FRIEDRICH NIETZSCHE.

C'est un nouvel « évangile » que le jeune Friedrich Nietzsche – il n'a alors pas 30 ans – proclame à la face d'une Europe gagnée par l'industrialisme. Et il s'annonce simplement : au commencement était la fête. L'auteur de *La Naissance de la tragédie* échaie d'un regard neuf ce que nous savons des Grecs. Car, derrière les apparences dont témoigne l'art grec et qu'inspire le dieu Apollon, se cache l'action d'un dieu plus originaire, à la fois cruel et vital : Dionysos, dieu de l'ivresse, du vin et de la perte de soi. Avant la poésie et la sculpture qui fondent le « principe d'individualité », il y a l'orgie « dont nous parlent tous les hymnes des hommes et des peuples primitifs » et qui



perdre encore au Moyen Âge : la, les « étonnantes chorégraphies s'éveillent, et leur intensification fait que la subjectivité s'évanouit dans un complet oubli de soi ». Le dionysiaque est cet instant où celui qui danse et chante retourne à son origine cosmique, à cet « unique rituel » qui nous compose mais que nous oublions sitôt la lumière du jour revenue. La naissance de la tragédie ? C'est aussi, chez nous, lorsque, autour de minuit, la danse prend le pas sur la conversation et que la fête pivote subitement sur elle-même : une joie féroce gagne l'assemblée jusqu'à l'écroulement. La beauté est encore là, mais en un équilibre éphémère avec l'ivresse : cette dernière donne le « pressentiment de l'oubli restauré ».

## POUR ALLER PLUS LOIN



**Thomas Levy-Lauré / La Fête**  
(éd. de la Méridienne, 2017)  
Thomas Levy-Lauré dresse une peinture de notre vie moderne. Sa collection d'aquarelles rassemblées dans *La Fête* (et accompagnée d'une fiction d'Arnaud Bellanger) offre subtilement à voir les scènes de débâches ordinaires du côté de la bourgeoisie bohème. Avec un goût pour les cadrages inattendus, les attitudes en déséquilibre et les détails d'époque (gobelets en plastique et paire de baskets rigides), il capte, mi-ironique mi-généreux, la réjouissante vacuité de nos succès sociaux.



**Francis Scott Fitzgerald / Fringes**  
(Gothic / Hachette, 1985)  
Américain folle, Jay Gatsby d'aurait la haute société de Long Island en offrant des réceptions somptueuses, et sciemment décriées, où le vin français est servi « dans des coupes plus grandes que des rince-doigts ». Torchon de jazz ennuage l'assemblée, la sexualité se débâte et les voyous pulsent. C'est pourtant l'essence mélancolique qui intéresse Fitzgerald, puisque son héros tragique – et issu du peuple – se frotte bien de nos fêtes qui n'ont qu'un unique but : reconquérir son amour de jeunesse, Daisy.



**Blake Edwards / The Party** (1968)  
La comédie psychédélique du réalisateur Blake Edwards met en scène le défilé au cœur de toute fête accomplie. Soit Hruadi V. Babsi, acteur indien (Thibaut Peter Sellers) invité par erreur à la réception la plus sélect d'Hollywood. De gaffe en maladresse, l'impétrant va peu à peu mettre ses dents dessous l'assemblée, pour la délivrer de sa bête guilde. Jusqu'au grand final avec un éléphant dans la piscine et, partout, des bulles de savon. Magique.



**Roger Caillois / Fêtes de la nuit**  
(Gallimard, 1966)  
Rejoindre la création du monde afin de restaurer et de purifier la communauté : tel est le rôle qu'annonait la fête dans les sociétés antiques. C'est ce que montre ce sociologue proche de Bataille dans ce recueil consacré au sacré et à son évanouissement dans nos sociétés « complexes ». Il conclut par une hypothèse glapante, formulée en 1939 : ces temps de débâche et de transgression ayant été rendus impossibles par l'apparition de l'État moderne, c'est aujourd'hui la guerre qui assure la fonction « régénératrice » jadis dévolue à la fête.



L'obscurité  
du fond  
de la vallée  
est à la fois  
dépassée  
et conservée  
lorsque le  
regard s'élève  
vers les cimes  
des montagnes  
illuminées par  
le soleil



P. 71





SÈGE IL CRETTO GRANDE  
« LE CRETTO DI SERRA »  
(DE) « CRETTO DE GIBELLINA »  
MASSIMO SIRAGUSA  
●  
Agrate VU

Cheminier dans les idées 

# EMANUELE SEVERINO

## Seule la philosophie nous ouvre à l'éternité

Son nom ne vous dit probablement rien. Pourtant, en Italie, Emanuele Severino est considéré comme l'un des plus grands philosophes contemporains. Jugé hérétique par l'Église catholique, ce métaphysicien inspiré par Parménide et Heidegger prétend que rien ne meurt jamais et que la philosophie occidentale s'est fourvoyée dans la Folie. Cet entretien vous ouvrira-t-il les yeux ?

Propos recueillis et traduits par Chiara Pastorini /  
Photos Piero Martinelli

**A**gé de 79 ans, auteur de plus de quatre-vingts ouvrages, l'Italien Emanuele Severino est presque inconnu en France. Il est pourtant l'un des rares penseurs à avoir forgé un système métaphysique ambitieux autant que singulier. Il a développé, dans toute son œuvre, une idée simple : tout ce qui est, est éternel. Rien ne meurt ni ne se désintègre. Pas plus les roses que vos ancêtres, que les minutes heureuses ou malheureuses de votre vie. Il n'est pas possible d'être, sans être absolument. Mais chaque humain n'a qu'un champ de vision étroit et subjectif : c'est pourquoi certaines fleurs, certains visages, entrent dans notre expérience puis en sortent, sans cesser néanmoins de participer à l'éternité. Le devenir est une illusion. Voilà comment Severino, lui aussi un peu éternel – car il continue à publier au moins un livre par an et donne de nombreux entretiens dans la presse italienne –, voit le monde. Cette vision, il l'a eue très jeune en lisant Parménide, un penseur présocratique mort au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. D'ailleurs,

Severino pense que la vérité se trouvait bien formulée chez Parménide, et qu'elle a été perdue, trahie, déformée par ses successeurs, Platon et Aristote, si bien que l'Occident tout entier s'est fourvoyé dans une énorme erreur, ce qu'il appelle la Folie. Et c'est de notre Folie deux fois millénaire qu'il veut nous guérir !

Autre originalité de Severino, qui en fait décidément un penseur à part : il a réussi à s'attirer un procès en hérésie et des démêlés avec la Congrégation pour la doctrine de la foi (autrefois l'Inquisition) dans les années 1960 ! De 1954 à 1969, il enseignait en effet à l'Université catholique de Milan, où se pratiquait encore une approche spéculative, scolastique de la métaphysique. Mais, petit à petit, son éternité à lui est apparue incompatible avec celle de la cité de Dieu et la félicité éternelle des dogmes chrétiens. Par conséquent, Severino a été limogé. Même si ses ouvrages sont érudits, austères, incantatoires par leur manière de répéter sans cesse les mêmes concepts, Emanuele Severino est à tous égards une figure unique dans le paysage de la philosophie contemporaine – à découvrir dans les pages qui suivent.





## Pouvez-vous rappeler les principales étapes de votre formation ?

**EMANUELE SEVERINO :** Je suis né en 1929 dans une famille catholique – mais pas bigote –, à Brescia, et j'ai étudié dans une école jésuite jusqu'à la fin du lycée. À l'époque, les jésuites mettaient l'accent sur la formation en mathématiques et en physique, les autres disciplines étant un peu négligées. C'est donc sous l'influence de mon frère aîné, qui est mort à la guerre, que j'ai découvert la philosophie. Étudiant à l'école normale de Pise, il suivait les cours de Giovanni Gentile [philosophe idéaliste (1875-1944), hégitte de droite, auteur du Manifeste des intellectuels fascistes], ce à adhéré au fascisme comme Martin Heidegger au nazisme, mais qui, comme Heidegger, était un philosophe de haute stature. Quand mon frère rentra à la maison le week-end, il me répétait ces discours étranges. J'avais 11 ou 12 ans. Un autre facteur décisif pour ma formation a été la rencontre avec un prêtre thomiste (adepte de Thomas d'Aquin) extrêmement intelligent, qui me donnait des leçons particulières. J'ai ensuite étudié comme interne à l'Almo Collegio Borromeo de Pavie avant de soutenir ma thèse sur Heidegger et la métaphysique en 1950. L'année suivante, je me suis marié et j'ai reçu mon habilitation à enseigner à l'université. Cependant, depuis ces débuts, une seule question m'a préoccupé : j'ai consacré toute ma vie à examiner le problème de la relation entre l'homme et la vérité. La philosophie est née comme critique des mythes, avec l'ambition d'être, au contraire de ceux-ci, incontestable, nécessaire, stable. C'est en ce sens qu'Aristote la décrit comme « épistémè tes aletheias », expression grecque que l'on traduit traditionnellement par « science de la vérité » mais qui signifie proprement ce qui se tient (stems) au-dessus (epi) de ce qui n'est pas obscur, voilé (a-) est un privatif et letheia vient de lêthē, « oublié », a-lêtheia désigne ce qui ne reste pas caché) : en ce sens, philosophe est moins travailler à l'édification d'une théorie scientifique que se tenir en face de ce qui n'est pas caché, de ce qui est dans la lumière, devant nous. La science nous propose donc d'accumuler des connaissances sur les étoiles et leurs relations, mais la philosophie est un mouvement beaucoup plus fondamental, qui commence dès que l'homme tourne son visage vers le ciel étoilé et le cosmos.

### EMANUELE SEVERINO EN SIX DATES

- 1929  
Naît à Brescia, le 26 février
- 1950  
Soutient sa thèse de philosophie sur Heidegger et la métaphysique
- 1954  
Commence à enseigner la philosophie à l'université catholique de Sacro-Corà à Milan
- 1958  
La Congrégation pour la doctrine de la foi proclame officiellement l'incompatibilité de la doctrine de Severino avec le christianisme, il devient un philosophe « hérétique »
- 1959-1983  
Enseigne la logique, l'histoire de la philosophie moderne et contemporaine et la sociologie à l'université Ca' Foscari de Venise
- 2000  
Évoque le deuil de sa femme, décédée après presque soixante ans de vie commune, dans un essai autobiographique, *Il mio ricordo degli eteri* (« Ma mémoire de l'éternel », Rizzoli, 2001 ; non traduit)

Depuis votre premier livre, *La Struttura originaria* (« La Structure originaria », 1957, non traduit), vous avez développé une seule pensée, dont vous avez exploré toutes les conséquences : selon vous, tout ce qui est autour de nous – les pierres, les végétaux, les animaux, la musique de Beethoven, une cigarette, une histoire d'amour, nous-mêmes et les autres – est éternel. Tout est éternel ! Pourquoi cette conviction ?

Mais ce n'est pas ma théorie ni mon discours ! Franchement, s'il s'agissait seulement de la philosophie d'Emanuele Severino ou de n'importe quel d'autre, cela n'aurait aucun intérêt. Ce n'est pas ma personne qu'il convient d'écouter sur ce sujet, mais le logos, la manière dont les choses les plus simples ou les plus grandioses se montrent avec nécessité. Depuis ses débuts, la philosophie est tombée dans une errance extrême, dans ce que j'appelle la Folie, et les conséquences en sont partout évidentes aujourd'hui, à la fois

en métaphysique et sur les plans politique, économique ou même social. Cette errance extrême consiste à croire que les choses qui existent autour de nous ont été tirées du néant et qu'elles retourneront ensuite au néant. Depuis des millénaires, on tient pour certain qu'il existe un temps dans lequel les choses ne sont rien. Mais penser que les choses ne sont rien, ce n'est pas la même chose que penser que le rien est rien : c'est plutôt penser que le non-rien est rien, et c'est vivre selon une telle pensée, donc selon la Folie extrême qui identifie les choses avec le néant. Mon livre *La Struttura originaria* était une première tentative pour se démarquer de la Folie, pour s'éloigner de cette erreur, et dans tous mes écrits suivants, j'ai tâché de dénouer ce qui était impliqué par cette étape initiale.

L'un de vos principaux inspirateurs est antérieur à Platon et Aristote : il s'agit de Parménide [VF-V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.] Votre philosophie est parfois qualifiée de « néoparménisme ». Quelle inspiration avec vous trouvez dans le Poème de Parménide ?

Je précise que cette étiquette de néoparménisme a été donnée à mon travail par des commentateurs. Elle ne vient pas de moi et n'est pas complètement appropriée. Néanmoins, j'ai publié en 1964 un texte, « Retourner à Parménide », qui propose un voyage vers le sens original du Poème de Parménide, dont nous n'avons plus que des fragments. Je considère Parménide comme un génie mais aussi comme un Janus à deux faces : son regard est dirigé vers la Vérité, la Non-Folie, en même temps qu'il est fasciné par le spectacle de la Folie. Parménide a saisi pour la première fois la différence entre ce qui est, l'étant (to on, en grec), et ce qui n'est pas, le non-étant (to ou on), l'abolissement du néant. Dans son poème, il dit en substance : si l'on affirme que l'être nait puis meurt, on affirme que l'être n'est pas, c'est-à-dire que l'on identifie l'être et le néant. S'en tenir à l'affirmation que l'être est, c'est se placer sur le terrain de la certitude, de la vérité. Parménide est le premier à avoir vu ce si l'on affirme que l'être nait puis meurt, c'est-à-dire si l'on affirme qu'il y a de venir, on pense ce qui est absolument impossible. La pauvreté apparente de ce discours a induit en erreur. Les lecteurs de Parménide n'en ont pas vu toute la puissance, mais cela tient aussi à ce que lui-même était ambigu. Ainsi, dans la suite de son Poème, il représente tout un monde coloré, celui de la zone, de l'opinion, du devenir, et ce monde nous est présenté comme n'étant pas rien. C'est comme s'il



## La volonté a son fondement métaphysique dans la Folie, dans la conviction que les choses sortent du néant et qu'elles y retournent

avait commencé par dénoncer la Folie pour la célébrer lui-même ensuite!

**Vous voulez dire que Parménide n'est pas fidèle jusqu'au bout à son intuition fondamentale, selon laquelle tout ce qui est, est absolument, et donc est éternel?**

En effet, c'est cela qu'il faut comprendre: si chaque détermination du monde (arbre, étoile, sentiment, pensée) est un étant, le fait d'affirmer que ces étant ont été néant, et qu'ils seront à nouveau néant, revient à prétendre que, dans le passé et dans l'avenir, tel étant que nous avons sous les yeux n'est rien. Normalement, l'esprit humain devrait s'insurger contre une telle présentation des choses, qui viole la loi la plus élémentaire de

la logique, le principe de non-contradiction. Si je vous dis que, dans le futur, ce carré que vous avez sous les yeux sera un cercle, comment réagirez-vous? Vous me traiterez de fou et vous aurez raison. Mais si je vous dis que, dans le futur, un étant ne sera rien, n'est-ce pas tout aussi contradictoire? La Folie consiste à croire que les étant sortent du néant et y retournent.

**La Folie est pourtant conforme à l'expérience. Si j'approche une allumette d'une feuille de papier, elle brûle et tombe en cendres. Pouvez-vous malgré cela affirmer que la feuille de papier était éternelle?**

Reprenons cet exemple: un morceau de papier brûle et tombe en cendres. Il existe de

nombreux phénomènes apparentés à celui-ci. Une bombe atomique tombe sur Hiroshima, et le cœur de la ville n'est plus que ruines et cendres. La Folie dira: ils sont devenus rien. Mais arrive la question décisive: si une chose qui existait est devenue rien, continuera-t-elle d'être perçue comme avant son anéantissement? Le papier, la ville d'Hiroshima nous apparaissent-ils identiques, après leur destruction, à ce qu'ils étaient auparavant? La réponse est non, bien sûr. Mais nous comprenons mieux ce qui s'est produit: le papier, la ville ne se manifestent plus, ils ne sont plus perçus, ils sont sortis de notre expérience. En aucun cas, cette sortie de l'expérience n'atteste du sort de ce qui est sorti de l'expérience. C'est comme si vous demandiez à la voûte du ciel nocturne de vous

■ ■ ■ renseigner sur ce qu'est devenu le Soleil, après qu'il s'est couché le soir. À mon sens, tout est éternel, mais les objets font comme le Soleil, qui entre et sort de l'espace visible du ciel : les objets entrent et sortent du cercle de l'apparaître. Je soustiens, pour revenir au morceau de papier, que chaque phase de la combustion du papier est éternelle, et qu'elle est apparue dans l'expérience, puis qu'elle en a disparu, sans cesser d'être. En un mot, ce que nous appelons le devenir n'est rien d'autre que l'apparition et la disparition de l'éternel. Et dans son essence la plus profonde, chaque homme est l'apparence éternelle de la vérité.

**Vous avez souvent échangé avec des physiciens. Y a-t-il un lien entre cette métaphysique et la théorie de la relativité ?**

La thèse de l'éternité de tout et la théorie de la relativité ont en effet quelques points communs : toutes deux affirment que le passé et le futur ne sont pas moins réels que le présent. Mais, contrairement à la théorie de la relativité, la logique sous-jacente à mon discours n'est pas hypothétique, elle ne se fonde pas sur le savoir scientifique, qui reconnaît désormais le caractère statistique et probabiliste de ses propres théories.

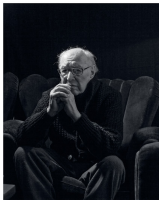
**Penser que tout est éternel, est-ce une manière de se consoler par rapport à la mort ?**

Du point de vue de la Non-Folie, la mort n'existe pas. Rien de ce qui est éternel ne saurait être annihilé. Mais nous cependant que notre expérience est muette, elle ne permet pas de se prononcer sur le sort de ce qui est sorti de l'expérience. Et ceci est à la fois vrai pour la mort des autres et pour ma propre mort. Pour la Folie, dans laquelle nous nous trouvons comme individus, la pensée que tout est éternel peut être une consolation – une consolation qui reste néanmoins équivoque. Rappelez-vous saint Augustin : chacun de nous préférerait aller en enfer pour l'éternité plutôt que de n'être rien. Ou encore, dans la pièce Agamemnon d'Eschyle, ce passage où un messager annonce la catastrophe qui a coûté la flotte grecque de retour de la guerre de Troie : il dit à la reine Clytemnestre : « Ils sont morts. L'angoisse de ne pas remonter à ce ciel pour eux... »

**Nul n'est donc assez philosophe pour se réconcilier avec la mort ?**

C'est là qu'intervient le rôle de ce que

La technique est devenue notre dernier Dieu, notre seigneur, voilà ce que reconnaît le transhumanisme



j'appelle la volonté. Individuellement, chacun de nous a une volonté, c'est-à-dire que chacun croit, en se trompant bien sûr, pouvoir faire en sorte que les choses deviennent autres qu'elles ne sont. Nous estimons tantôt avoir le pouvoir de faire sortir des choses de rien, et alors nous nous prenons pour des créateurs, et tantôt le pouvoir de les ramener à rien, et alors nous nous prétendons destructeurs. La volonté a son fondement métaphysique dans la Folie, c'est-à-dire dans la conviction que les choses sortent du néant et qu'elles y retournent. Devant une telle manifestation de la Folie, la philosophie en tant que Non-Folie est là pour nous rappeler que

toute volonté est violence. C'est la volonté qui pousse l'être humain à considérer que certaines choses sont bonnes, celles qui accroissent la puissance, et d'autres mauvaises, celles qui diminuent la puissance. Fondée sur une aberration métaphysique, sur la méconnaissance de la nature éternelle des choses, donc sur une sorte de cécité, la volonté n'est jamais rassasiée, jamais satisfaite ; elle ouvre un cycle de violence sans fin. Parfois, la volonté croit avoir obtenu ce qu'elle recherchait, mais elle est rapidement déçue et aspire à quelque chose de plus. Et ce processus dure autant que nous vivons. Du reste, depuis que l'homme existe en tant qu'individu sur Terre



– depuis l'apparition de la volonté dans l'histoire –, les massacres, les horreurs se sont multipliés, de façon implacable, indiquant que, tant que notre vie n'est pas achevée, il est impossible de se libérer de la volonté. Mais l'achèvement de la vie et de l'errance ne signifie pas leur anéantissement : elles sont plutôt dépassées et, dans ce mouvement de dépassement, totalement conservées.

**En 1969, vous avez été écarté de l'Université catholique de Milan, parce que vous étiez soupçonné d'hérésie. Comment fait-on pour être déclaré hérétique de nos jours ?**

Le christianisme est une forme particulière, même si elle est grandiose, de Folie. Dans un livre récent, *Il mio incontro con il Cristo* [= Mon accord avec l'Église], 2001; non traduit], je suis revenu sur la controverse qui m'a amené à devoir quitter mes fonctions de professeur à l'Université catholique de Milan. Il y a eu une discussion approfondie, sérieuse et pacifique, avec la Congrégation pour la doctrine de la foi (Ex-Saint-Office) à Rome, qui a amené à un divorce définitif, officialisé par les Actes apostoliques du Saint-Siège. Soit dit en passant, l'un des religieux de la commission, composée de personnalités de haut niveau culturel, avec laquelle j'ai débattu a été convaincu par le contenu de mes écrits et a abandonné l'habit à la suite du procès. À mon sens, le Dieu dont nous parle la Genèse est une instance qui porte la Folie jusqu'à son comble, ce qui se lit particulièrement dans le passage de la Création. Ce Dieu est décrit comme capable de faire sortir l'Univers du rien, l'Être du néant. Le Nouveau Testament va encore plus loin dans la Folie, puisqu'on y voit Dieu mourir en tant qu'homme et revenir à la vie : ainsi l'éternel passe par le néant et redevient éternel.

**Selon vous, la même Folie se niche à la fois au cœur du christianisme et de notre civilisation technique. Pourquoi ?**

Les humains de l'ère de la technique s'identifient au Dieu créateur ; ils croient tirer du néant des objets qui n'existaient pas auparavant, comme l'intelligence artificielle, la centrale nucléaire, le système informatique de télécommunications et tous les instruments qui rendent aujourd'hui possible la vie de l'homme. Au lieu d'être sortis de l'erreur de la volonté avec le déclin de la foi religieuse et les Lumières, nous voyons au contraire, dans la dynamique même de la modernité, que la volonté devient toujours

plus puissante et plus rationnelle. La Folie de la volonté gagne en puissance grâce à la technique, qui est un destin inévitable, à moins que, de l'intérieur de l'homme en tant que Non-Folie, la Folie de l'homme ne meure et ne soit dépassée – et en même temps conservée, ainsi que l'obscurité du fond de la vallée est à la fois dépassée et conservée lorsque le regard s'élève vers les cimes des montagnes illuminées par le soleil.

**Dans votre dernier livre, *Disputa sulla verità e la morte* [= Disputes sur la vérité et la mort], non traduit], paru cette année en Italie chez Rizzoli, vous faites référence au conflit entre la rationalité technique et la condition mortelle. Quel regard portez-vous sur le transhumanisme ?**

Nous, en tant qu'habitants de la Folie, partons à la recherche d'un remède contre le devenir autre et donc contre la forme extrême de devenir autre qu'est la mort, et nous croyons que le remède pourrait consister en une alliance avec ce que nous estimons être la Puissance suprême : Dieu hier, la technique aujourd'hui. Le transhumanisme est l'une des multiples formes que revêt le règne de la technique. L'histoire de la volonté est, à mon sens, l'histoire des remèdes que l'homme a conçus pour se sauver de l'anéantissement. Le capitalisme, le communisme et les autres idéologies dominantes de notre temps ont ceci de commun : ils emploient la technique comme moyen pour réaliser leurs buts. Cependant, nous sommes arrivés à un point extrêmement décisif de l'histoire, où il va y avoir un renversement : si, jusqu'à présent, c'étaient les forces idéologiques qui utilisaient la technique, bientôt ce sera la technique qui utilisera les forces idéologiques pour accroître indéfiniment sa puissance sur le monde. Le transhumanisme est, si vous voulez, une ultime idéologie, qui témoigne de ce basculement. En d'autres termes, nous sommes entrés dans une phase de l'histoire où les idéologies n'auront plus d'effectivité : la volonté de puissance est bien supérieure au projet de rendre le monde chrétien ou communiste ou islamique ou capitaliste... La technique est devenue notre dernier Dieu, notre seigneur, voilà ce que reconnaît le transhumanisme. Mais comme elle est née de la Folie, et que son projet est donc irréalisable, elle ne nous sauvera pas et ne nous offrira nullement l'immortalité promise – là où seule la philosophie en tant qu'ouverture à la Non-Folie peut nous conduire à la véritable dimension de l'éternité. ●

**LES OUVRAGES MAJEURS EN ITALIEN**  
L'œuvre d'Emanuele Severino compte plus de quatre-vingt livres ! Les principaux jalons de cet immense massif métaphysique sont :

#### ● **La Struttura originaria**

(= La Structure originelle) - La Scuola, 1958; nou éd. Adelphi, 1981

Avec ce premier livre, Severino pose les bases de sa métaphysique et de sa pensée de l'éternité. Tous les ouvrages suivants ont leur source dans ce texte publié à 29 ans.

#### ● **Essenza del nichilismo**

(= L'Essence du nihilisme) - Padova, 1972; nou éd. Adelphi, 1982

Ce recueil d'essais contient l'article « Renvoir à Parménide », lecture du Poème présocratique qui valut à Severino d'être qualifié de « néoparménidien ».

#### ● **Téchne. Le radici della violenza**

(= Téchne. Les racines de la violence) - Rizzoli, 1979; nou éd. Rizzoli, 2002

D'inspiration heideggerienne, ce livre présente une critique acerbé de la civilisation technique.

#### ● **La Gloria**

(= La Gloire) - Adelphi, 2000

À partir d'une lecture serrée de Descartes et de Husserl, Severino avance le concept d'« outrepassement » – l'élan par lequel nous pouvons dépasser un état de Folie qui reste néanmoins conservé dans ce dépassement.

#### ● **QUATRE TITRES EN FRANÇAIS**

Quatre livres d'Emanuele Severino ont été traduits, mais, étrangement, il ne s'agit pas de ses œuvres majeures. La réception de Severino en France dans l'empire de l'essai est peu méthodique à ce stade.

#### ● **La Loi et le Nomad**

(trad. M. Roca, Rivages, 1993)

Une réflexion sur les rapports entre esprit scientifique et domination du monde.

#### ● **Éternité et Violence**

(trad. par O. Meyer, Mimesis/In, 2010)

Sans doute le plus accessible des ouvrages de Severino disponibles en français.

#### ● **Le Néant et la Poésie. À la fin de l'ère de la technique : Leopardi**

(trad. D. Jodry, BVEintercommunications, 2002)

Une exégèse plus ardue du poète et philosophe.

#### ● **Le Fondement de la contradiction**

(Mimesis, 2011)

Méditation sur le principe de non-contradiction d'Aristote et son interprétation erronée dans la tradition occidentale.



LEIBNIZ  
VU PAR JÉRÔME FERRARI

# « Leibniz m'a fait comprendre que le mal est le problème le plus important »

Marqué par les conflits qui hantent nos mémoires, l'écrivain philosophe Jérôme Ferrari interroge dans ses romans la question du mal. Cette obsession est nourrie par la lecture de Leibniz qu'il considère comme le premier penseur à y avoir réfléchi.



## JÉRÔME FERRARI

Il est romancier et professeur de philosophie dans un lycée en Corse. Les thèmes du mal, de la corruption et de la décadence nourrissent ses romans qui comptent une dizaine de romans. Il a reçu le prix Goncourt en 2015 pour *Le Sermon sur la chute de Rome* (Actes Sud) et vient de faire paraître à son image (Actes Sud). À venir, une jeune photographie, y est confrontée à l'abandon des réfugiés entre nationalisme corse dans les années 1990, puis à la guerre de Yougoslavie.



“

a question du mal, de son existence et de sa justification est le problème à côté duquel tous les autres me semblent subalternes, et c'est Leibniz qui s'en est emparé avec le plus de force et de conviction. Cette sensibilité est le fruit d'un cheminement personnel : j'ai peu à peu pris conscience que le mal est présent non seulement dans ma vie mais dans l'histoire du monde et des hommes – cela semble prétentieux dit ainsi, mais c'est vrai. L'hypothèse que la terre, pour la majorité des hommes qui y ont

«**véci**, est un enfer, ne me paraît pas complètement fausse. La somme de souffrances subies par l'humanité est considérable. Ce n'est pas un hasard si j'ai situé une partie d'*Au sang* pendant la guerre de Yougoslavie. Pour le jeune Européen que j'étais au début des années 1990, cette guerre faisait émerger quelque chose qui semblait relégué dans les livres d'histoire ou les films d'action. Malheureusement, la guerre reste d'actualité, elle a encore lieu partout, tout le temps. On peut en avoir conscience, ou non. Je me souviens d'un photographe reporter interviewé dans le livre de Patrick Chauvel *Rapporteur de guerre* (XO Ed., 2003) qui évoquait le génocide rwandais en des termes quasi métaphysiques. S'approcher de trop près du mal absolu, c'était selon lui risquer de ne pas en sortir indemne. "Mal absolu" est un terme qu'un métaphysicien comme Leibniz aurait pu employer.

**J'ai d'abord considéré les États de la rhéologie comme un exercice de logique formelle un peu vain.** Puis j'ai changé d'avis, ou plutôt de sensibilité. J'ai fini par sentir, pour ainsi dire, ce qu'ils avaient de vivant. Il ne me paraît plus ni vain ni creux d'essayer de donner une assise rationnelle aussi solide que possible à nos croyances, non, peut-être, pour les confirmer absolument mais au moins pour nous assurer qu'elles sont légitimes et que nous avons le droit de les admettre comme croyances, même quand elles concernent des questions métaphysiques évidemment insolubles. Et si j'étais moi-même croyant, je ne pourrais pas continuer à l'être sans avoir résolu le problème de l'existence du mal. Leibniz n'aborde pas seulement la question du mal mais aussi celle du libre arbitre et de la prévisibilité des actions, et se demande comment conserver le libre arbitre en distinguant entre plusieurs ordres de nécessité. On y lit un magnifique foisonnement conceptuel qui, quand on termine une réflexion sur la liberté, reste d'actualité.

**On peut résumer le problème assez simplement avec trois propositions: Dieu est bon, Dieu est tout-puissant, le mal existe.** Si je crois au dogme chrétien, ou du moins monothéiste, il faut que ces trois propositions soient vraies en même temps. Or il apparaît qu'elles ne peuvent être vraies que deux à deux: Dieu est bon et le mal existe, alors il n'est pas tout-puissant parce qu'il ne peut pas l'empêcher; Dieu est tout-puissant et le mal existe, alors il n'est pas bon parce qu'il n'essaye pas de l'empêcher. On peut en conclure que si le mal existe, Dieu n'existe pas, ou en tout cas pas sous une forme susceptible de nous intéresser. Mais pour Leibniz, ce n'est pas une option. Si l'on veut préserver la bonté et la toute-puissance de

## GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ

DATES CLÉS



1646

Il naît à Leipzig dans une famille de la bourgeoisie protestante.

○

1666

Il soutient sa thèse de doctorat en droit à l'université de Leipzig. Des cas complexes en droit.

○

1679

Il entame une carrière de diplomate qui l'emmène à Paris et à Londres.

○

1678

Il devient bibliothécaire à Hanovre à la demande du duc Jean-Frédéric de Brunswick-Lunebourg. Il s'accommode de son rôle de courtisan.

○

1700

Il publie les *Essais de théodicée*.

○

1706

Il meurt dans un grand isolement, victime d'un accès de goutte. Seul son secrétaire assiste à l'enterrement.

Dieu, on n'a pas d'autre choix que de faire un sort à l'existence du mal. La solution idiote serait de prétendre que la vie est un long fleuve de délices, ce qui serait difficilement. Il faut admettre le mal. Mais chez Leibniz, cela ne se met pas en œuvre de manière simple. De ce problème découle une multitude de sous-problèmes tout plus redoutables les uns que les autres. Leibniz se rend compte que les réponses théologiques communément admises ne tiennent pas vraiment la route.

**Le mal qui nous intéresse est le mal moral causé par l'humain et dont souffrent d'autres humains.** Une réponse classique consiste à se réfugier dans le libre arbitre: Dieu crée l'homme libre, donc l'homme est seul responsable du mal. Mais on voit tout de suite que cette idée pose un énorme problème. Dieu est supposé omniscient, ce qui signifie qu'en créant l'homme libre, il sait par avance que sa créature est susceptible de faire un mauvais usage de sa liberté. Si je crée une machine en sachant qu'elle va causer un mal épouvantable, je ne peux pas rejeter ensuite la responsabilité de ce mal sur ma machine, puisque je savais à l'avance qu'elle serait source de malheur. C'est un problème que j'ai exploré dans *Le Principe*: lorsque le physicien Heisenberg jette les bases de ce qui permettra d'inventer la bombe atomique, il en va pour moi de la chute de la physique dans le péché. C'était pourtant un homme animé des meilleures intentions du monde! »

## LA NÉCESSITÉ LOGIQUE

« Leibniz met en œuvre de très fines distinctions conceptuelles pour expliquer qu'un acte prévisible n'en demeure pas moins libre, que la responsabilité de l'acte incombe à la créature, pas seulement au créateur. Il n'y a selon lui qu'une forme de nécessité: la nécessité logique. Un acte peut à la fois être absolument prévisible, et absolument libre, pour peu qu'il ait été possible, logiquement, que l'acte ne soit pas accompli. En mathématiques probabilistes, Leibniz montre avec brio qu'un acte absolument inévitable peut aussi être contingent. Leibniz fait une distinction entre une nécessité logique, soit les propriétés d'une figure, la nécessité d'une conclusion une fois les prémisses posées, et la contingence d'un acte comme celui de frapper quelqu'un. Si je suis sur le point de frapper quelqu'un et que tout dans mon caractère indique que, sans coup férir, je vais le frapper, il n'en demeure pas moins que le fait de ne pas frapper reste une possibilité.

**À chaque possibilité, à chaque acte possible correspond un monde possible.** Le Dieu de Leibniz est un super calculateur,



qui affecte chaque monde d'un coefficient de bien. Il va de soi que Dieu peut créer n'importe lequel de ces mondes, mais il crée évidemment le meilleur possible. Sa nature, sa bonté, le poussent au bien. Pour Leibniz, il est ridicule de penser qu'un être parfait pourrait créer quelque chose de moins bon que le meilleur monde possible, ce qui ne signifie pas qu'il est prisonnier de sa nature ou qu'il est déterminé logiquement par elle. La foi de Leibniz est avant tout une foi totale dans les pouvoirs de

la raison et du calcul logique. C'est sa grande modernité. Je ne pense pas que l'exercice puisse donner la foi, mais j'estime qu'il n'est jamais mauvais en soi d'avoir une raison correcte de croire en quelque chose.

**On peut toutefois considérer cette justification rationnelle du mal comme inacceptable, parce qu'elle revient au fond à relativiser quelque chose qui ne peut pas l'être. Et les degrés de relativisation chez Leibniz sont nombreux. Pour lui, le mal humain est**

un motif dans un tableau infini. Bien sûr, Dieu préfère les hommes à tout le reste, mais pas au point de délaissier la beauté et l'harmonie de sa création tout entière. Leibniz affirme que Dieu préfère un homme à un lion, mais qu'il n'est pas sûr qu'il préfère un homme à tous les lions. L'échafaud de tout un palais logique dans lequel l'homme est seulement une partie. Il y compare le mal à une dissonance dans une symphonie, à une ombre dans un tableau : ce sont certes des défauts, mais qui ajoutent à la

# L'EXTRAIT DE G. W. LEIBNIZ

●● Mais je fus retiré de cet abîme par la considération de ces possibles qui ne sont, ne seront et n'ont été, car si certains possibles n'existent jamais, alors les existants ne sont pas toujours nécessaires, autrement il serait impossible que d'autres existent à leur place; qui plus est, jamais aucun existant ne serait impossible; et en vérité l'on ne peut nier que toutes ces fables que l'on nomme romans ne soient possibles; bien qu'elles ne trouvent pas place dans cette série de l'univers que Dieu a choisie, sauf à imaginer que cette immensité d'espace et de temps contient ces contrées inventées par les poètes, qui nous font voir, errants de par le monde, les Artus, roi de Grande Bretagne, Amadis des Gaules et Théodoric de Vérone des contes germaniques. ●●

*Leibniz, De la liberté, de la contingence et de la série des causes, de la providence*

# LE COMMENTAIRE DE JÉRÔME FERRARI

**P**our un romancier, Leibniz est un philosophe particulièrement stimulant parce qu'il accorde au possible un statut passionnant.

Pour Spinoza, il y a seulement ce qui est et ce qui n'est pas, les idées de contingence et de possible renvoient simplement à l'ignorance des hommes. Pour Leibniz, le possible correspond à quelque chose de tangible. Pas quelque chose d'actuel, de réel, mais qui existe en tant que possible. Dire qu'on a en soi un petit monde possible est une très bonne définition d'un roman. Chez Leibniz, il est surtout question de cohérence. Le dieu de Leibniz est tout-puissant, sauf sur un point : il est soumis aux vérités éternelles, à la logique, il ne peut pas faire en sorte que le contradictoire soit vrai. Adam pour un romancier : en faisant des choix, on bloque tout un tas de possibles, on construit une logique du texte. Si l'on essaie de passer outre, on voit bien que ça ne colle pas. Ce n'est pas de l'ordre de la psychologie d'un personnage qui n'existe pas, il s'agit de pure cohérence. J'aime bien qu'en logique, cette cohérence s'appelle la consistance : c'est exactement l'expérience de l'écriture. Il y a quelque chose de magique dans ces histoires de possibles non achevés. Toute vie humaine est une suite de bifurcations qui transforment du possible en réel et délaissent d'autres possibles dans des sphères auxquelles on ne peut faire autrement que de penser de temps en temps. Écrire un roman, c'est aussi expérimenter des possibilités qui n'ont pas été les nôtres. >

beauté de l'ensemble et lui sont même nécessaires. Si l'on remplace dissonance et ombre par *Auschwitz*, cela devient toutefois problématique. Leïbniz n'a certes pas connu les camps de la mort, mais il a l'expérience de la guerre et a vécu dans un monde plus immédiatement et quotidiennement violent que le nôtre. Son raisonnement est donc une forme de relativisation qu'on peut ne pas accepter. L'édifice de Leïbniz est logiquement inattaquable, il est impossible d'y déceler une faute logique. On peut faire un pas de côté en remarquant que cette logique mène à une conclusion moralement difficilement acceptable. Mais d'un point de vue logique, il n'y a rien à dire à Leïbniz. Si l'on se donne un être infini, on se permet de faire taire n'importe quel interlocuteur fini. C'est une façon d'éviter d'être accusé de contradiction. »

## L'IMPUISANCE OU L'INDIFFÉRENCE

« La question du mal intéresse encore quelques philosophes, plutôt du côté de la philosophie analytique américaine, mais auprès du grand public, les manifestations du mal dans le monde semblent lasser. Cet état de fait me suggère beaucoup de questions, d'autant plus que je ne m'exclus pas de l'indifférence générale. Après tout, je donne des interviews depuis le VI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, je ne suis pas à Home en train d'essayer de sauver des vies. Dans un cours qu'il donne en 1945, "La culpabilité allemande", Karl Jaspers distingue quatre types de culpabilité. Le dernier est la culpabilité métaphysique, soit le fait d'être simplement vivant dans un monde où ont lieu des horreurs. C'est une culpabilité sans responsabilité immédiate, qu'on peut ressentir en se promenant en ville tout en croisant des personnes qui font la manche sur le trottoir. L'ampleur de la tâche en même temps que notre impuissance sont évidentes. Pourtant, il ne suffit pas de se dire: "Je n'y peux rien, donc ça ne me touche pas." Cette culpabilité métaphysique est impossible à réduire.

Quand j'ai rencontré le journaliste Jean Hatfield, je lui ai posé cette question à propos de la guerre en Yougoslavie: *"Le style de Sarajevó a duré quatre ans, et pourtant quatre ans, chaque fois qu'on allumait la télévision, des nouvelles du siège nous parvenaient. Je ne me souviens pas à cette époque avoir cessé la moindre pensée, je ne me rappelle même plus que cela avait duré quatre ans. Comment cela se fait-il?"* Sarajevó était un paradis pour photographes de guerre parce qu'il n'y avait aucun contrôle, le conflit a donc été très documenté, on ne peut pas dire: "On ne savait pas." Jean Hatfield m'a donné un élément de réponse: on ne saurait demander humanitairement aux gens de s'impliquer dans un conflit qu'ils

# Notre émotion est devenue déconnectée de toute conséquence sociale et politique

JÉRÔME FERRARI

n'ont aucun moyen de résoudre et face auquel ils sont d'une impuissance totale. Et c'est très juste. Si je suis Américain dans les années 1970, au moment de la guerre du Vietnam, je peux avoir l'impression qu'en manifestant, mon pays va cesser de faire la guerre. Si je publie un texte dans *L'Humanité* en 1958, je peux avoir une petite influence sur la guerre d'Algérie. Mais que faire quand cela concerne les Serbes, les Croates et les Bosniaques, plus récemment les Syriens ou les Yéménites? Cette impuissance ne peut être traitée, pour des raisons de défiance psychologique élémentaire, que par une forme de blâme ou d'indifférence. »

## LA RÉALITÉ BROUILLÉE PAR LES IMAGES

« La surinformation a par ailleurs des effets pervers. Je le vois avec mes élèves. Le flux d'images commence à brouiller les frontières entre réalité et fiction

d'une manière assez subtile. Ce n'est pas qu'ils ne savent pas différencier les deux, c'est plutôt comme si la réalité devenait une forme de fiction. Il y a quelques années, je montrais à une classe de terminale un documentaire de Patrick Rotman sur la guerre d'Algérie. On y voit des images de rations organisées après le massacre de Philippeville par le Front de libération nationale (FLN), des hommes y tuent d'autres hommes. Je les avais prévenus qu'ils allaient voir des images difficiles. Mais leur première réaction a été: "Ouah, bah, on a vu pire." Ils avaient en tête l'hémoglobine des films d'action. Un homme qui meurt vraiment, ce n'est pas très spectaculaire. Quelqu'un est là, puis on entend un coup de feu, le type tombe subitement par terre, et c'est tout. Pas de gerbe de sang, rien. Mes élèves pensaient que je leur avais annoncé quelque chose de gore. Mais comme ça ne l'était pas, ils n'étaient pas si impressionnés, ils n'ont pas saisi la réalité de ce qu'ils ont vu. Ils ont pourtant vu quelque chose de bien pire que n'importe quel film gore: le mal dans ce qu'il a de plus banal et de non spectaculaire, donc d'effroyable. Hannah Arendt avait touché juste avec son idée de banalité du mal, du monstre qui ressemble à monsieur tout-le-monde. Mais "banalité" n'est peut-être pas le bon terme. Le mal m'évoque plutôt quelque chose de sordide, de quotidien, gris et terne. Le mal pur n'a aucune élévation, aucune noblesse. Il est simplement bas et vil, il n'a paradoxalement rien à voir avec le flamboyant Lucifer.

**Vous vous souvenez de la photo du petit Alan Kurdi échoué sur une plage turque?** Elle était importante à bien des égards. N'importe qui peut y voir un petit gargon comme tous les autres, avec son petit short, son petit tee-shirt. Il y a une puissance de proximité, donc la potentialité d'une prise de conscience collective. Bien que publiée en une des journaux du monde entier, elle n'a servi à rien, elle n'a pas déclenché de prise de conscience de la part de l'opinion publique et des hommes politiques quant au sort des réfugiés. Ce qui se passe est pire que si les gens disaient nettement: "Je n'en ai rien à faire." Tout le monde pleure en voyant cette photo. Mais notre émotion, dont je ne mets pas du tout en cause la réalité, est devenue déconnectée de toute efficacité sociale et politique. Loin de moi de faire le procès de mes contemporains, je suis aussi concerné. Pour nous, le mal n'est plus un problème logique ni même un problème moral, nous l'avons tout simplement oublié. »

Propos recueillis  
par Victorine de Oliveira



DIVERGENCES

UNE QUESTION DU QUOTIDIEN,  
LES RÉPONSES  
DE QUATRE PHILOSOPHES

# Pourquoi grimpons-nous aux arbres ?

Il n'y a pas que les enfants et les pompiers sauveurs de chats qui montent aux arbres. Le succès des porcs d'« accrobranche » révèle notre goût pour l'aventure sylvestre. Mais pourquoi s'élever dans ces labyrinthes feuillus ? Du haut de leur perchoir, les philosophes répondent. Par Nicolas Tenaillon

## Pour s'y réfugier ou s'y embusquer

HOBBS (XVII<sup>e</sup> siècle)

« **L'homme est un loup pour l'homme** », écrit Hobbes. Mais les loups ne montent pas aux arbres. Grimper aux arbres est donc un bon moyen de trouver refuge contre les prédateurs et tout particulièrement contre nos semblables. À moins que les arbres ne permettent de tendre une embuscade aux promeneurs peu vigilants, comme le faisaient Robin des Bois et ses compagnons dans la forêt de Sherwood. C'est qu'à l'état de nature, état de « guerre de tous contre tous », explique l'auteur du *Leviathan*, tout le monde se méfie de tout le monde et abuse de son droit naturel de se défendre par peur d'être tué le premier. Les arbres, pour qui y grimpe, permettent de voir sans être vu et de survivre dans un monde jugé hostile.

## Pour s'éprouver et apprendre l'humilité

ROUSSEAU (XVIII<sup>e</sup> siècle)

« **La forêt n'est pas un lieu de combat mais d'exploration** », explique Rousseau. Pour lui, les hommes ne sont pas naturellement belliqueux : « Si l'on marchait d'un arbre, l'enfant partirait pour un autre », lit-on dans le *Second Discours*. Convaincu que la nature est la meilleure éducatrice de l'homme, il recommande dans son *Émile* de laisser les enfants grimper aux arbres. En effet, la branche inaccessible vaut tous les interdits, car le corps, en se heurtant à l'impossible, apprend bien mieux à obéir que ne le font les prescriptions des adultes. Au prix de quelques bosses, c'est en montant aux arbres que l'enfant mesure sa force et son agilité, mais aussi les limites de ses pouvoirs.

## Pour rêver en toute tranquillité

RACHÉLARD (XX<sup>e</sup> siècle)

« **Aucune métaphore dynamique ne se forme vers le bas** », écrit Rachelard dans *L'Air et les Songes*. L'imagination a besoin d'ascension. Grimper dans les arbres, c'est défier la gravité pour chercher un lieu propice à la rêverie. Mieux : c'est épouser sous les frondaisons la durée propre à la nature. Car « la vie végétale, si elle est en nous, nous donne la tranquillité du rythme lent, son grand rythme tranquille. L'arbre est l'être du grand rythme, le véritable être du rythme annuel ». Monter dans les arbres, s'allonger sur une branche et regarder le ciel au travers des feuillages est une véritable expérience existentielle.

## Par nostalgie de notre lointain passé

MORIN (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)

« **Le scénario de l'hommeisation**, proposé par Edgar Morin dans *Le Paradigme perdu*, montre qu'à la fin de l'ère tertiaire, les premiers hominides se sont séparés en deux groupes : d'un côté, ceux qui, habitués à vivre dans les arbres, ont continué à y loger ; de l'autre, ceux qui, attirés par la savane, y sont descendus et s'y sont adaptés en passant progressivement à la bipédie, mutation nécessaire pour survivre dans un milieu inapproprié. L'audace fut moins de monter dans les arbres que d'en descendre : « Le monteur des sautes suppose le souvenir des forêts. » Si nous grimpons dans les arbres, ne serait-ce pas par nostalgie de la très lointaine époque où les feuilles nous semblaient plus accueillantes que les herbes, et les fruits plus comestibles que la viande ?



# SPRINT

UN GRAND LIVRE RÉSUMÉ  
EN UNE PHRASE

## L'OUVRAGE

La République  
(IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)



## L'AUTEUR

PLATON



## RÉSUMÉ

*Si vous voulez vivre dans un État harmonieux et ordonné, échappant au despotisme, à la démagogie et aux passions changeantes de la foule, proposez le pouvoir à quelqu'un qui n'en veut pas mais qui s'est élevé au-dessus de la diversité du monde sensible et a contemplé l'essence du vrai et du bien – bref, adressez-vous à un philosophe.*

# INTRADUISIBLE

UN CONCEPT  
VENU D'AILLEURS



LANGUE D'ORIGINE : WOLOF

## Téranga

**D**ans cette langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, la Téranga désigne l'hospitalité. Mais le mot dit beaucoup plus. Issu de Tiral : la « terre » ou l'« arrivée », il rappelle que cette région du monde a toujours été un lieu de brassage des peuples et des cultures. La Téranga, plus qu'une valeur, est un état d'esprit : malgré les différences ethniques (Wolofs, Sérères, Toucouleurs, Diolas) et religieuses (islam, christianisme, animisme), au Sénégal, l'étranger, d'où qu'il vienne, doit se sentir chez lui. Enseignée très tôt aux enfants (par exemple, dans des contes où le lion donne à manger à la hyène), la Téranga ne se résume pas à l'accueil de l'autre, au fait de lui offrir nourriture et logis. Elle est aussi une manière d'être, un « laisser venir à soi ». C'est pourquoi l'on dit qu'il faut donner sa chance à la Téranga, la creuser, l'écouter. Piété d'un peuple qui emploie ce concept aussi bien dans son programme éducatif que pour désigner l'équipe nationale de football sénégalaise (les « Lions de la Téranga »), la Téranga fait de la chaleur humaine une raison d'être.

Par N. T.

# HIVER

2019

en espagnol traduit en français

## THE SCARLET LETTER

Angelica Liddell 10 - 16 janvier

## INSOUTENABLES LONGUES ÉTREINTES

Ivan Vorkov - Galin Stoev 18 janvier - 10 février

en japonais traduit en français

## KAFKA SUR LE RIVAGE

Haruki Murakami - Yukio Ninagawa 15 - 23 février

LA COLLINE  
THÉÂTRE NATIONAL

www.colline.fr  
15, rue Richelieu, Paris 2<sup>e</sup>  
mairie - Carrière

10 THÉÂTRE - TRANSLATION - 100% - 100% - 100%

*« gagne »  
Reçoit un salaire, perçoit une gratification symbolique,  
reçoit une signification.*

## Que gagne-t-on à travailler?

*« Travailler »  
Avoir un emploi, faire faire un effort à son corps  
ou à son esprit pour un certain résultat, transformer  
le naturel.*

## Dafrichage

### PREMIÈRES INTUITIONS

Dans le sens le plus courant, on associe au travail l'exercice d'un métier en échange d'un certain salaire. La plupart des gens travaillent pour subvenir à leurs besoins ou être indépendants financièrement de leurs parents ou de leur conjoint, dans le cas des femmes qui ont été longtemps maintenues à la maison!

**Mais qu'est-ce qui fait que le travail est valorisé?** C'est qu'il est d'abord un effort qui consiste à faire passer une chose ou une compétence d'un état initial à un état final. Ainsi, de nombreuses activités humaines, même non salariales, sont considérées comme des travaux : faire le ménage, s'exercer au piano, faire ses devoirs...

**Mais il n'est pas certain que le métier que j'exerce et mes travaux annexes me fassent gagner la même chose.** En effet, mon travail peut être un gain-pain ennuyeux qui me sert à avoir un certain confort de vie et une reconnaissance sociale, mais qui ne me fait rien gagner en lui-même.

### EXEMPLES QUI VIENNENT À L'ESPRIT

**Au début du film Les Temps modernes (1936)**, Chaplin incarne un ouvrier sur une chaîne d'assemblage. Alors que la machine tente de lui imposer un rythme de robot, il enchaîne les bévues et refuse de se réduire simplement à une série de gestes mécaniques sans intérêt.

**Dans le livre biblique de la Genèse**, Adam se voit condamné par Dieu à travailler pour gagner ses moyens de subsistance à la sueur de son front, là où il ne ressentait aucun besoin lorsqu'il était dans le Jardin d'Eden : « C'est à force de peiner que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie... »

**D'après Martin, l'un des compagnons du Candide de Voltaire**, il faut « [travailler] sans raisonner, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable ». Le travail serait une solution pragmatique à la condition périlleuse de l'homme sur terre, qui, si on la considère philosophiquement, nous plonge dans le désarroi.

### RÉFÉRENCES UTILES

**Hannah Arendt, Condition de l'homme moderne (1958)**. La philosophe distingue le travail, qui dépend de la sphère de la nécessité et est inscrite dans l'Antiquité par les esclaves, de l'action dans l'espace public, lieu propre à la liberté humaine.

**G.W.F. Hegel, Phénoménologie de l'esprit (1807)**. L'esclave, travaillant à transformer le monde, se transforme lui-même et revendique son autonomie dans le monde naturel qu'il façonne. Le maître, lui, devient étranger à son monde, qu'il ne reconnaît plus puisqu'il n'y a pas réalisé concrètement sa liberté.

**Friedrich Nietzsche, Aurore (1881) et Le Gai Savoir (1882)**. « Le travail constitue la meilleure des polices », soutient le philosophe, car, en nous bridant, il entrave le développement de désirs, de rêves et du goût de l'indépendance. Entendu comme pur labeur, le travail profite à la société car elle y gagne la sécurité. La récompense du travail est un « bon acquis » qui « assure des satisfactions faciles et régulières ».

# Un bon plan

C'est quoi le problème ?

Il nous en coûte toujours de travailler, que ce soit pour aller au bureau le matin ou pour réviser pour la centième fois ses gammes au piano. Si l'on pouvait sauter l'étape laborieuse pour arriver directement au résultat (dans le cas du piano, jouer une Fantaisie de Chopin), nul doute qu'on le ferait. Pourtant, quelque chose manquerait à notre plaisir. C'est que le travail est peut-être doté d'une certaine valeur en lui-même, même si étymologiquement il rappelle un instrument de torture (du latin *tripalium*). Le serf commun associe au travail une récompense extérieure, financière ou non (« tout travail mérite salaire »). Mais si l'on définit le travail plus généralement comme processus de transformation d'un état initial à un état final, c'est bien la différence entre ces deux états qui crée une certaine valeur, cette fois-ci intrinsèque au travail lui-même. Mais d'où vient la valeur qui est créée lorsqu'on travaille (que l'on travaille une matière première ou des gammes de piano) ? Est-ce une valeur purement monétaire ou en tout cas mesurable en terme de reconnaissance économique et sociale, ou bien y a-t-il une valeur existentielle au travail humain ?

## 1 En travaillant pour être récompensés, nous sommes moins gagnants que nous ne l'imaginons.

L'effort que demande le travail peut être vu comme une forme de malédiction liée à notre condition. Dans la nature, nous sommes les seuls animaux à devoir cuire la viande, donc à la transformer, pour la manger. Dans la société, nous gagnons les moyens de notre propre survie, mais au prix d'une routine laborieuse.

Pour Arendt, l'alternance de tâches répétitives et de repos que nous appelons « vie » est une forme de retour à la sphère de la nécessité qui caractérise la vie animale. Pour qu'il y ait perte ou gain, encore faudrait-il que le travail ait un début et une fin. Or tout ce qui est produit par le travail (un salaire, un moyen de subsistance) est consommé et aussitôt doit être remplacé, dans un processus cyclique continu. Cela est d'autant plus vrai du travailleur moderne, comme l'analyse Marx. Il considère son activité comme une dépossession de lui-même (une « aliénation ») par celui qui achète sa force de travail.

### TRANSITION

Le travail serait un mal nécessaire à la satisfaction de besoins extérieurs à lui-même – rembourser un prêt, cotiser pour la retraite. Ainsi, même le loisir est aliéné, car il est réduit à un temps de récupération des forces en vue du travail.

## 2 En travaillant, nous gagnons notre humanité.

L'homme libre de l'Antiquité, qui se consacre à l'étude, à la discussion ou à l'exercice physique, n'est au fond pas pleinement libre, car sa liberté n'a pas de contenu concret, elle ne sait pas – ce qu'elle vaut – face aux forces naturelles. Seul le travail permet à la conscience et à la liberté de s'extérioriser dans le monde par la médiation du temps et de la technique – la répétition, l'effort, l'habileté. Ainsi, pour Hegel, c'est par le travail que l'homme se réalise en tant qu'homme et s'arrache à l'existence immédiate de l'animal. Il va même plus loin en montrant que si, en apparence, l'esclave a une moindre dignité que l'homme libre parce qu'il a préféré la survie à la liberté, il est cependant capable de transformer le monde par

son travail et devient ainsi en quelque sorte le maître de son maître. Le maître a beau être libre, il se contente de consommer et de jouir du travail de l'esclave, et s'en rend ainsi dépendant ; ce dernier, au contraire, donne un contenu concret à sa liberté, qu'il conquiert sur les forces inertes de la nature.

### TRANSITION

Mais, pour autant, le travail doit-il être visé comme une fin en soi, une vertu individuelle se suffisant à elle-même ?

## 3 C'est la société tout entière qui y gagne sa signification.

Le travail ne doit pas être pris comme fin en soi par l'individu. Nietzsche constate que, malgré son rôle fondateur pour l'individu, l'effort en valeur morale supérieure peut être un moyen de policer les individus : en canalisant leurs forces nerveuses dans des tâches sans fin et des plaisirs faciles, on limite le développement de désirs propres, de raisonnements indépendants. Lorsque je travaille, il est donc nécessaire de garder en tête non seulement pour quoi je travaille (l'état final visé) mais également ce à quoi je travaille, c'est-à-dire comment mon activité s'insère et prend sens dans le monde humain. Le travail compris comme activité individuelle peut être considéré comme la façon dont une société humaine œuvre à un monde commun. Or nous ne travaillons jamais isolés mais par rapport à un horizon collectif. Tout travail œuvre à façonner un monde proprement humain dans lequel nous pouvons nous reconnaître.

### CONCLUSION

Le travail nous permet de gagner de l'argent et de la reconnaissance, mais cette seule récompense extérieure ne peut être érigée en but absolu, car elle ne correspond pas au gain réel de l'activité du travail pour l'individu. Ce gain, c'est celui d'un contenu concret à la liberté humaine, un champ de réalisation et de réflexion de notre conscience. Cependant, si par le travail nous gagnons notre humanité, il ne faut pas perdre de vue le sens de notre activité individuelle dans le monde humain auquel nous participons.

Par Apolline Guillot

# Livres

POUR TOUS • LECTEUR CURIEUX • LECTEUR MOTIVÉ • LECTEUR AVERTI

## Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui offrir?

Un livre pour les fêtes? Oui, mais lequel?  
Notre rédaction vous aide dans vos choix, à la recherche  
du « bon » cadeau pour la bonne personne.

### À la nièce qui se rêve en artiste

"Il faut porter encore en soi  
un chaos, pour pouvoir mettre  
au monde une étoile dansante"

FRIEDRICH NIETZSCHE  
Ainsi parlait Zarathoustra, 1883



### TROP BEAU POUR ÊTRE VRAI?



Le Pouvoir de l'art /  
Markus Gabriel / Préface  
B. Gervais / Trad. de l'anglais  
P.-M. Deschamps / Saint-Simon  
/ 104 p. / 14 €

Un urinoir, en soi,  
ce n'est pas de  
l'art, on en con-

viendra. En revanche, le célèbre urinoir de Duchamp a sa place dans les musées. Pour définir l'art, il faudrait donc prendre en considération le contexte dans lequel une œuvre est produite et exposée. C'est contre cette thèse que s'élève le philosophe allemand Markus Gabriel, chef de file du mouvement du Nouveau Réalisme. L'idée? La réalité n'est pas « une construction mentale humaine »; elle existe indépendamment de nous. Extension au domaine de l'art: à rebours du « constructivisme esthétique » – où c'est le regard des observateurs qui établit ce qui relève de l'art –, Gabriel estime que les œuvres sont « autonomes ». Purement singulières, elles ont et dictent leur propre loi. Didactique, l'ouvrage présente néanmoins des concepts assez vagues, comme celui de « champ de sens ». Puis il y a ce flottement: d'un côté, Gabriel considère que le beau existe en soi et que les œuvres ont une puissance intrinsèque qui nous dépasse; mais, de l'autre, il soutient que les mêmes œuvres doivent être « interprétées », pensées par ceux qui les contemplant. La question de la réception de l'art par les individus, une appréciation nécessairement subjective et construite, réajuste alors même que le philosophe voudrait la mettre de côté... On reste quelque peu dubitatif.

• M. D.

### ECO LOGIQUE



Sur les épousées des géants /  
Umberto Eco / Trad. de l'italien  
M. Bouchier / Grasset /  
444 p. / 29,50 €

D'emblée, on est plongé dans un tourbillon de culture. Sous nos yeux sont reproduits des tableaux de Piero Della Francesca, de Rodon, de Warhol; on passe d'une analyse de Proust à un éclaircissement de Thomas d'Aquin. Traversant les âges, Umberto Eco explique que les canons de la beauté ont varié; un beau visage a pu être pâle ou rosé. Mais il existe un invariant: est beau ce qui nous plaît sans que l'on ressente le besoin de posséder la chose qui nous émeut. Telle est la conclusion d'une conférence de 2005, l'une des douze que l'on trouve dans ce livre richement illustré. L'art est ici en bonne place: il est question de la représentation du sacré ou du statut des êtres de fiction; un héros de roman est ainsi un « personnage fictif » qui finit par avoir une vie en dehors du texte dont il est extrait (ce qu'il se passe quand nous comparons notre tante à Madame Bovary). Quant à la conférence qui donne son titre à l'ouvrage, elle se penche sur un aphorisme du Moyen Âge: « Nous sommes comédies nous-mêmes sur des jouets de géants. » Selon l'intellectuel italien, disparu en 2016, la modernité commence lorsque les artistes et les théoriciens entreprennent de créer du nouveau, tout en s'appuyant sur la tradition, l'héritage des pères – ou des pères. Et une fois de plus, nous voguons de la scolastique à Internet, en passant par Dante et John Wayne. Alors nous ne sommes peut-être pas des nains; mais, lisant ces pages, nous sommes bel et bien juchés sur les épaules d'un géant, qui a su faire de la pensée une aventure et une fête.

• Martin Dura



## L'AUTRE VISAGE DE L'AMÉRIQUE



**Dialogues with Solitudes / Dave Heath** / Textes : P. Zanon et M. Trossian / Ed. bilingue anglais-français / Steink / Le Bot / 96 p. / 40 €

**Q**u'ils soient entre amis, en couple, ou réunis par le hasard de la marche sur un trottoir bordé, les personnages immortalisés par le photographe américain Dave Heath (1931-2016) semblent irrémédiablement seuls. Le regard perdu dans le vague, sans jamais se croiser, leur gravité et leur mélancolie donnent un autre visage à l'Amérique riante et triomphante de l'après-guerre. Tout sourire, toute séduction sont absentes des photos de Heath. Tout juste s'es-saie-t-il parfois à un procédé de saturation des contrastes qui donne à son noir et blanc des allures quasi surréalistes. Quand Walter Benjamin voyait dans le flâneur des villes modernes un artiste en puissance dont le regard et la marche donnent son rythme à la vie urbaine, Dave Heath capte des individus plongés en eux-mêmes, imperméables à ce qui les entoure. Le cadrage souvent extrêmement serré élimine tout contexte pour se concentrer sur un abandon au mille visages – l'autre nom de la vie contemporaine? **Victorine de Oliveira**

## INCERTAINE CONDITION HUMAINE



**Tout Michel-Ange ou presque. Tome II. 1512-1564 / Hector Obalk** / Boreas/Art / Héros / 32 p. / 25 €

**L**orsque Michel-Ange achève le plafond de la Sixtine en 1512, il a 37 ans. Il vivra jusqu'à l'âge de 88 ans mais ne peindra presque plus. Après ses 40 ans, il n'achève guère de nouvelle sculpture non plus. Que s'est-il passé? Les commentateurs ont beaucoup insisté sur la mélancolie de ce génie de la Renaissance, mais le mérite de ce volume consacré à la seconde période de Michel-Ange, scénographiée en images et en textes par l'historien et critique Hector Obalk, est de nous montrer que le maître n'a cessé de poursuivre une recherche exigeante, même et surtout dans l'inachèvement. Ainsi, avec d'admirables sanguines, comme la Crucifixion du Christ et des deux larrons (1523) ou le Culte du serpent d'Israël (1530), Michel-Ange s'aventure au-delà de la figuration, faisant disparaître les visages des personnages, fondant pour ainsi dire les formes des corps en mouvement dans l'épaisseur du papier, noyant les contours dans l'ambiguïté et anticipant par là même sur Cézanne. À y regarder de très près, rien n'est plus saisissant que de voir passer, dans ces œuvres tardives, des « images d'humanité », qui nous donnent à ressentir le frôlement de notre condition. **Alexandre Lacroix**

## JEU DE CORRESPONDANCES



**Le Mourire du Commandeur. Livres 1 et 2 / Haruki Murakami** / Trad. du japonais et de l'anglais en T. Oono / Belfond / 436 p. et 472 p. / 23,90 € chacun

**H**aruki Murakami connaît bien ces zones franches de la réalité, où l'esprit n'est plus en mesure de décider ce qui est conforme à la raison. L'écrivain franchit à nouveau « la frontière entre le réel et l'irréel ». Il narre la trajectoire d'un peintre reclus dans une maison abandonnée, après un divorce. Une vie solitaire jusqu'à une découverte inattendue dans le grenier de la bâtisse et la commande impromptue d'un nouveau portrait, par un mystérieux commanditaire. L'artiste se mue alors en génie parvenant à saisir cet « instant où présence et absence se mêlent », tandis qu'une suite d'événements fantastiques se produit. Mais de toutes ces péripéties, quelle est vraiment la cause? Par son style, Murakami confronte trois types de compréhension du monde: la conséquence (logique), la corrélation (intuitive) et la correspondance (artistique). Et l'écrivain japonais, fêra de jazz et d'opéra, de jouer, avec nous, de cette dernière inclination existentielle, d'essence rimbaudienne. **Cécile Enjalbert**

Photo: musée d'Orsay / un livre d'histoires avec le chef d'orchestre Sergi Geras, de la musique (198 p., 20 €).

## L'ART DÉSALIÉNIÉ



**L'Art brut / Martine Lussordy (dir.)** / L'art et les grandes civilisations / Citadelles & Mazenod / 332 p. / 205 €

**L'**art peut-il se passer de règles, de technique et d'exposition? Voilà la promesse de l'art brut. Un riche volume s'intéresse à ces « fous » adultes par les surréalistes, qui s'aventurent en solitaires hors des « chemins battus de l'art catalogué ». En 1945, Jean Dubuffet nomme « brut » leur art par opposition à l'art « culturel ». Voyez les constructions du Facteur Cheval, les aquarelles de Henry Darger ou les dessins médiumniques d'Augustin Lesage. Absence-vous devant La Mort du vicar Boers et non chez peint par Guillaume Pujolle, à partir de produits pharmaceutiques empruntés à l'hôpital où il est enfermé pour schizophrénie, reproduit dans cette admirable monographie. Des essais d'historiens et de philosophes tentent de circonscrire ce qui réunit cette « collection d'exception ». Alors? Rien de définitif. Car, en donnant un nom à ces manifestations hétéroclites, Jean Dubuffet n'a eu d'autre ambition que de « chercher où est l'art brut », de le qualifier sans le borner, d'en donner une image sans jamais le plier à une définition. Ce livre y contribue, merveilleusement. **C. E.**

NOS CHOIX ● POUR TOUS ● LECTEUR CUREUX ● LECTEUR MOTIVÉ ● LECTEUR AVERTI



## Au frère qui a décidé de s'installer à la campagne

"Je préférerais m'asseoir sur un potiron et le posséder bien à moi que d'être à plusieurs sur un coussin de velours"

HENRY DAVID THOREAU  
Traduit de l'anglais

## PAS SI BÊTES



La Dernière Étincelle / Frans de Waal /  
Traduit de l'anglais C. Durheim de La Rochère /  
Les liens qui libèrent / 400 p. / 23,50 €

oin des villes, quand l'homme se fait rare, s'estompent aussi amour, haine et chagrin. Du moins en appa-

rence! Car partout où la vie est présente, des intrigues insoupçonnées se nouent, rappelle Frans de Waal. Vulgarisateur de talent, l'ethologue néerlandais s'attaque à l'idée selon laquelle les émotions seraient le propre de l'homme. C'est d'après lui une vanité typiquement... humaine que de vouloir à tout prix séparer nos vécus de ceux des animaux. Pour prendre l'exemple d'un animal réputé insensible, le rat éprouve effectivement de la joie quand on le chatouille (avis aux amateurs), et ce même si les cris qu'il émet alors sont des ultrasons inaudibles pour nos oreilles. Évitant l'écueil de l'anthropomorphisme, de Waal ne va pas jusqu'à prêter aux animaux des sentiments. Ceux-ci se distinguent des pures émotions, car ils sont des états intérieurs qui s'expriment via le langage articulé – le pardon d'une offense ne se résume pas à une expression faciale. Mais le savant ne dévie pas pour autant de sa ligne directrice, la critique de « l'anthropodéisme », cette position refusant l'expérience émotionnelle aux animaux qui en portent pourtant la marque corporelle. Un darwinisme rigoureux doit nous guérir d'un rationalisme asséchant, en nous faisant prendre conscience de l'utilité du patrilisme commun d'émotions que nous partageons avec les bêtes. Chez nous comme chez les animaux, la peur peut régner – ainsi la souris devant le chat –, mais l'empathie aussi peut s'imposer, comme chez les chimpanzés mûles où il arrive que les rivaux se réconcilient. De quoi nous rappeler que, dans la nature, la loi de la jungle n'a jamais été toute-puissante.

● Antoine Roggi

## SYMPHONIE DU NOUVEAU MONDE



L'Arbre-Monde / Richard Powers /  
Traduit de l'américain S. Chauvin /  
Le Cherche-Midi / 580 p. / 22 €

"... e there est une arborescence née des racines du hêtre [...]. Car c'est l'écorce du hêtre qui a accueilli les premières lettres du savoir"

de Richard Powers renoue-t-il avec les origines de la littérature en remettant l'arbre au cœur battant du monde. Il commence par les racines : neuf personnages dont le destin s'enlace avec celui d'un châtaignier, d'un chêne vert, d'un mûrier, d'un barlien... Ils sont devenus artiste, ingénieur, génie de l'information, psychologue, botaniste, etc. Ils sont vivants sur une Terre qui menace de s'asphyxier. Ils vont converger vers une même cause et un même tronc – le sauvetage du dernier séquoia de Californie –, s'élever de cimes en cimes vers les dieux introuvables et réensemencer le monde en graines. Richard Powers compose une véritable symphonie de ce Nouveau Monde qui est aussi très ancien, où l'agitation des branches sous l'orage et les odeurs de l'humus nous ramènent à « la relation occulte entre l'humain et le végétal » que célébrait Emerson. Physicien de formation, pointu en biotechnologies et en informatique, nourri autant d'Ovide que de Darwin, il s'inspire notamment du Comment pensent les forêts de l'anthropologue Eduardo Kohn (lire Philosophie magazine n°112). Faisant, L'Arbre-Monde possède la dimension d'un mythe fondateur moderne.

● Catherine Portevin

## CAVEAU CANEM



Karl le vieux chien /  
Mylo / Momo Éditions /  
144 p. / 20 €

"Je suis un être simple, dessiné en quelques traits." C'est ainsi, en toute lucidité, que se présente le protagoniste

de cette bande dessinée, câblé au bout du rouleau ayant perdu son maître dans un accident de voiture. Nous suivons ce cabot philosophe au gré de ses errances et de ses réflexions au cœur d'une nature luxuriante, dans laquelle il semble se fondre au fur et à mesure des pages. Faut-il sienne la sentence d'Épicure, « la mort n'est rien pour nous » ? Pas si sûr, car si l'acuité de ses sens semble s'émousser et s'il ne paraît plus rien désirer que trouver un lieu pour « dormir » et rêver pour l'éternité, le sillage d'une jeune chienne semble le réveiller, avant de le faire replonger dans le chagrin et les regrets. Si, pour lui, « la philosophie de Diogène » est le « lieu du renoncement », l'animal n'est pas cynique, comme en témoigne le cri du cœur aboyé à la face du monde qui conduit ce livre aussi beau qu'intelligent : « Je suis là ».

● Noël Feiry

## Au cousin épris d'action

"Je vois des opprimés partout [...] et je veux les délivrer de l'oppression"

JEAN-PAUL SARTRE

Cahiers pour une morale, 1947-1948



## IMPASSE IDENTITAIRE



La Gauche identitaire, L'Amérique en révolte / Mark Lilla / Trad. de l'anglais E. et Ph. Aronson / Les essais / Stock / 160 p. / 16 €

**A**ux États-Unis comme en France, la gauche est dans l'impasse. La flûte, analyse le politologue américain Mark Lilla, au tournant identitaire qui est lesiende puis trenteans. Quel? La gauche serait-elle devenue d'extrême droite? Non: si la gauche est identitaire, c'est qu'elle abandonne le modèle politique de la citoyenneté républicaine au profit d'une reconnaissance sociale des spécificités de chacun. Elle se cantonne à être présente dans les manifestations et les actions militantes des minorités ethniques et sexuelles. En découle à la fois une « hystérisme moral » et un émiettement des revendications. À l'heure des Trump et autres Bolsonaro, qui savent bien mieux exploiter les différences en brandissant la haine, il faut se souvenir que « tout ce qu'accomplit la politique militante peut être défilé par la politique (est) rationnelle ». Ne pas se disperser dans des luttes segmentées et locales, mais se concentrer sur le bien commun et remporter des élections doit donc, selon Lilla, redevenir la priorité des progressistes de gauche.

■ Samuel Lucero

## LE POIDS DES MOTS



Quand dire, c'est vraiment faire / Barbara Cassin / Ouvrières / Fayard / 260 p. / 19 €

**A**gir, c'est bien. Mais parler peut s'avérer aussi efficace. Car on a tort d'opposer aux actes concrets les paroles supposées vaines, inutiles et banales. Dans son classique *Quand dire, c'est faire*, le philosophe anglais John Austin (1911-1960) avait déjà mis en évidence l'existence de paroles performatives, qui ne décrivent pas des faits mais les accomplissent par leur simple énonciation. Dire « Je te promets », par exemple, c'est s'engager réellement; dire « La séance est ouverte », c'est effectivement la lancer. L'originalité du livre de Barbara Cassin consiste à relire, à l'aune de cette théorie du pouvoir des mots, des éléments apparemment aussi éloignés qu'une parole d'Homère, le rôle de la rhétorique selon Gorgias..., mais aussi le discours de la Commission de la vérité et de la réconciliation en Afrique du Sud, le « Yes we can » de Barack Obama et même les *filles noirs* qui, martelées, ont ouvert de réelles répercussions. De l'antique jusqu'à la politique, le performatif est partout. Penses-y au moment de souhaiter un « Joyeux Noël ».

■ Frédéric Monesi

# L'EUROPE

## ENCYCLOPÉDIE HISTORIQUE

630 ARTICLES

438 AUTEURS

30 CARTES

DES MILLIERS

DE RÉFÉRENCES

BIBLIOGRAPHIQUES

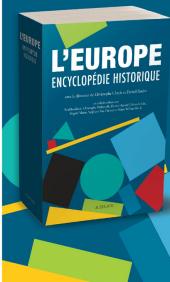
Un événement éditorial.

"Une prouesse digne des travaux d'Hercule."

Emmanuel Hecht, *Lire*

"Une ampleur inégalée. Un livre sans lequel il sera désormais difficile d'aborder sérieusement la question européenne."

Florent Georgesco, *Le Monde des Livres*



ACTES SUD

NOS CHOIX ● POUR TOUS ● LECTEUR CUREUX ● LECTEUR MOTIVÉ ● LECTEUR AVERTI

## Au grand-père qui aime raconter des histoires

"Il est plus beau de transmettre ce qu'on a contemplé que de contempler seulement"

THOMAS D'AQUIN

Somme Théologique, 1246-1273

## NOIRS SECRETS



● **Marinette incertaine** 2  
Emily Dickinson, Marina Tsvetaïeva,  
L'immense poète / Frédéric Pujol /  
Les éditions Noir sur Blanc / 520 p. / 25 €

**D**epuis quel lieu écrit-on de la poésie? S'agit-il d'un état psychologique ou d'un espace métaphysique? Telle est la question qu'explore Frédéric Pujol dans son *Marinette incertaine* 2, consacré aux poétesses Emily Dickinson (1819-1896) et Marina Tsvetaïeva (1892-1941). « Marina ne peut que s'échapper », reconnaît Pujol, quant à Emily Dickinson, « elle s'écrit elle-même plus ». Pourquoi Emily s'est-elle retirée dans sa propriété des Evergreens, dans le Massachusetts, alors qu'elle jouissait « d'écrits et de ma et d'écrits... la plupart des champs qu'on meurt »? Elle y passe le plus clair de son temps à écrire en réclusion volontaire. Après tant d'années d'efforts, comment se fait-il qu'elle ait demandé à sa sœur, au moment de mourir, de détruire ses 1780 poèmes (ordre non exécuté)? L'écriture était-elle à ce point pour elle un « jardin secret » qu'elle préférait le brûler plutôt que d'y recevoir quiconque? Après Emily, Marina : Pujol a voyagé sur ses traces à Moscou, à Kazan, à Kolchév à travers le « paysage horizontal » de la Russie. C'est comme si ces perspectives trop larges avaient pour effet une dureté de cœur insoufflée chez Marina. Elle abandonne ses deux filles dans un orphelinat. L'une des deux fillettes, sans l'appeler au secours en 1920 : « Venez! Je me sens vraiment horriblement seul! Il n'y a pas de croûte, ici, alors je me serais pendue depuis longtemps. » L'autre meurt et Marina commente : « Pauvre enfant! Quel joyeux brasseur de ne pas s'ennuyer! » Monstre? Enigme psychologique tout ça, Marina est résolument ailée. « Chaque vers est le fruit d'une collaboration avec les "forces supérieures", et c'est déjà beaucoup que de dire que le poète est un secrétaire. Avez-vous pensé à ce que le mot "secrétaire" a de superbe? Le secret. »

● A.L.

## MODESTES ÉPIPHANIES



● **Leurs enfants après eux** /  
Nicolas Mathieu /  
Actes Sud / 432 p. / 28,80 €

**A** Heilung, quelque part dans l'est de la France, les hauts

fourneaux qui ont nourri maïs et jadis sont désormais des carcasses rouillées que les gamins caquardent avec des billes d'acier. Sur ces territoires voués à l'oubli, *Leurs enfants après eux* est l'épopée d'une jeunesse perdue des années 1990, sur fond de vols de motos, de drague et de trafic de drogue : « Les familles poussaient comme ça, sur de grandes dalles de ciment, des sous-solaires de peines agglomérées qui, sous l'effet du parti, pouvaient ressembler d'un seul coup ce piteux banquet. » Alliant avec brio l'invention poétique et le parler quotidien, Nicolas Mathieu excelle à saisir l'instant où l'élan de l'adolescence s'engue dans le sentiment de l'insupportable. Grande, c'est comprendre que le monde est indéchiffrable. Dans cette vallée sans avenir, l'expérience est plus agitée, plus tragique. Mais avec ses épihanies modestes et ses courtes merveilles, ce livre, lauréat du prix Goncourt, en tire une morale et un art.

● Philippe Garnier

## AVIS DE RECHERCHE



● **Le Monarque des ombres** / Javier Cercas /  
Trad. de l'espagnol A. Guiolet  
et K. Lousson / Actes Sud / 520 p. / 22,50 €

« **La vérité n'intéresse personne** » : tel est l'avertissement que donne le cinéaste David Trueba à son ami Javier Cercas, auteur des *Soldats de Salambut*. Les deux hommes sont arrivés dans un petit village d'Estremadure, l'une des régions les plus pauvres d'Espagne. Trueba pour tourner un film, Cercas pour enquêter sur la vie de son grand-oncle maternel, Manuel Mena, 1938 lieutenant dans l'armée franquiste, tué le 19 août le 21 septembre 1938 lors de la bataille de l'Èbre. Cette brève existence est une énigme. Comment en reconstituer les valeurs et les émotions? Pourquoi ce jeune grand-oncle est-il sacrifié pour la cause franquiste? Pour le savoir, Cercas cherche d'abord à entraîner Manuel Mena de sa légende, dorée ou noire. Puis, au cours d'un patient réglage l'épique, il cherche à le retrouver vivant, dans la crise des années 1930, dans l'escalade des violences et le mécanisme fatal de la guerre. Chez Cercas, l'historien et l'écrivain coexistent. Le premier pour les arcanes de l'enquête, le second pour exprimer la part accidentelle et l'aveuglement d'un destin.

● Ph.G.

## TERRE ÉTRANGÈRE



**Heimat. Loin de mon pays /**  
**Nora Krug /** Trad. de l'américain  
É. Cassin / É. Gollmeier /  
208 p. / 12,50 €

**Il est difficile de traduire le mot allemand *Heimat* :** tout à la fois patrie, lieu de naissance, foyer, mais aussi terre d'adoption pourvu que l'on s'y sente chez soi, il a fait le bonheur des poètes romantiques, avant de prendre les couleurs du national-socialisme. Pour la dessinatrice Nora Krug, née dans les années 1970 à Karlsruhe et désormais installée à New York, il est aussi bien objet d'amour que de honte : c'est qu'elle appartient à cette génération qui n'a certes pas connu la guerre, mais dont les parents et grands-parents ont forcément dû prendre parti face au régime hitlérien. Parce qu'elle veut en avoir le cœur net, Nora Krug se lance dans une enquête familiale minutieuse, obsessionnelle. Son trait naïf et ses aquarelles légères contrastent avec la tension qui irrigue le récit. Collages, photos peintes, reproductions de carnets, planches de bande dessinée plus classiques... Nora Krug multiplie les trouvailles narratives et graphiques pour tenter de répondre à cette lancinante question : « Comment savoir qui on est, quand on ne comprend pas d'où on vient ? »

■ V. d. G.

## L'AVENTURE HUMAINE



**Une histoire des civilisations.**  
**Comment l'archéologie**  
**traverse nos connaissances /**  
**Jean-Paul Desroches, Dominique Garcia**  
**et Alain Schnepf (dir.) /**  
Inrap-La Découverte / 600 p. / 49 €

**Il fut un temps où l'archéologie fouillait les décombres pour préciser l'Histoire, ce grand récit dont les sources « classiques » sont l'Écrit et le terrain de jeu l'humanité, lesquels distinguent la civilisation des « sociétés » pré-historiques. Grâce à des nouvelles techniques et un champ d'étude élargi, incluant l'analyse des génomes, des pollens ou encore de l'évolution du climat, l'archéologie édifie enfin sa propre histoire de l'humanité. Est l'apparition de la cité et de l'écriture comme point de départ. La civilisation germe ici dans ce qui fait l'étymologie du mot « humanité », l'*homo*, c'est-à-dire dès les toutes premières traces que nous livre la terre, celles des premiers chasseurs-cueilleurs africains datant de sept millions d'années. Grâce au travail de soixante-dix spécialistes mondiaux, le but de l'ouvrage est aussi de libérer l'archéologie et le récit historique du carcan occidental. L'aventure humaine remonte à la surface sur tous les continents et devient océanienne, amérindienne, subsaharienne, orale, des premières sorties du berceau de l'hominiisation jusqu'à la mondialisation.**

■ Charles Perrigot



# À l'ado qui cherche à exister

"Le devenir  
est le processus du désir"

GILLES DELEUZE  
ET FELIX GUATTARI  
Mille Plateaux, 1980



## RESTEZ DÉCENTS !



Le dictionnaire de l'ego /  
Mathias Roux /  
Larousse / 200 p. / 18 €

Chacun l'auroit constaté : les rayons consacrés au développement personnel dans les librairies sont de plus en plus fournis. Or, pour le philosophe Mathias Roux, « il n'y avait pas une telle pléthore de produits sans le débouché psychologique d'esprits contemporains de plus en plus nombreux à venir en direction du narcissisme ». L'époque est à « l'hypertrophie du moi », tous les jours mis en scène sur Instagram ou Snapchat. L'ennui, c'est que ce narcissisme généralisé, bien loin d'accomplir le projet individualiste hérité du XVIII<sup>e</sup> siècle, représente un contrôle social accru des individus. Moutonniers et accros aux Like, nous nous rendons de plus en plus influençables, donc gouvernables, et de moins en moins politisés. Malgré quelques accès insolentement pamphlétaires, l'auteur sait s'appuyer sur la tradition philosophique, de Hume à Freud, pour montrer à quel point le moi n'est pas si solide. Et pour Roux, le salut réside dans la réhabilitation de la « réserve » ou de la « dérence ». Cultiver « la possibilité de se tenir », d'être « à l'écoute » et de se méfier de « tout ce bien qu'on nous veut » sont les premières modalités d'une prise de distance salvatrice par rapport au tout-à-l'ego.

■ S.L.

## À DOS DE CHOUETTE



Philosophia. Une histoire de la philosophie  
en BD / Nicolas Trépo (auteur) et Hélène  
Zeyer (dessin) / Ellipses / 256 p. / 19,50 €

Qui n'a fait cette expérience en ouvrant la première fois un livre de philosophie ? La philosophie est (sans doute ?) le flâneur qui nous aide à vivre, mais dès qu'on se penche sur les écrits des philosophes, que d'obscurités ! Pour tous les débutants qui se demandent par où commencer, cette bande dessinée rehaussée d'aquarelles, signée par le philosophe Nicolas Trépo, fidèle plume du magazine, et la dessinatrice Hélène Zeyer, est la première à offrir en français un survol de l'histoire de la philosophie occidentale et arabe depuis l'Antiquité. Nous sommes emmenés par l'espiègle chouette de Minerve, avec laquelle c'est une joie de traverser l'Athènes antique, la Cordoue musulmane et le Paris des Lumières. Misant sur ses belles-couleurs (une par époque pour mieux se repérer) et le didactisme des explications, l'ouvrage condense la vie et la doctrine des auteurs incontournables, en mettant en évidence les filiations intellectuelles. En attendant des lectures plus ardues, voici donc un savoureux parcours initiatique.

■ A.B.

## VIVRE VRAIMENT



Fonctionner ou exister ? /  
Miguel Benasayag /  
Mondadori - Le Premier /  
144 p. / 14 €

Nous aurions perdu « le sens du tragique », selon

Miguel Benasayag. Depuis longtemps, le philosophe s'interroge sur l'avènement d'un homme « modulaire », d'un individu dépouillé de toute unité existentielle. Ce manifeste brosse l'avenir d'une illusion : croise, comme les transhumanistes, que la liberté signifie l'absence de limites et que la mort n'est qu'une « défaillance technique » possible à surmonter. En disciple de Spinoza, Miguel Benasayag prône au contraire l'éternité du présent contre « les processus d'immortalité » et fait l'éloge de la fragilité contre la puissance technique. Puissant dans son passé de guérillero argentin et dans son expérience de psychanalyste, il défend une existence organique irréductible au simple fonctionnement de la machine. Il fraye une voie philosophique entre le conservatisme technophile et les illusions technophiles. Car être libre n'est pas, pour lui, lutter contre nos déterminations mais les connaître et composer avec. Et l'auteur de s'interroger, en moraliste : « Les humains peuvent-ils dépasser de temps à vouloir élever la vie. »

■ C.B.

## À TOUT VIAN



Boris Vian 100 chansons /  
Jacques Canetti Productions Éd. /  
Coffret 4 CD et 6 vinyls / 74,90 €

Si Les Existentialistes était un film, la bande originale oscillerait entre jazz be-bop et chansons de Boris Vian. Sartre, Beauvoir, Camus et Merleau-Ponty ont tous croisé l'écrivain, parolier et trompettiste dans les caves des clubs de Saint-Germain-des-Près. Avec près de 700 chansons (sans parler des romans, pièces de théâtre, scénarios, traductions...), Vian a fait le tour d'une époque, toujours avec humour, féroce, grinçant, voire terriblement noir. Lui qui avait une formation d'ingénieur donne la recette de la bombe sur un rythme sautillant de valse dans *La Jma des bombes atomiques*. Alléluia, il dit tout net son refus de « taper des pauvres gens » dans *Le Déserteur*. La France est alors emprise dans ses puerces de décolonisation – pardon, les « événements » –, et prôner la désobéissance civile peut vraiment valoir la prison. Les combats qui comptent, Vian ne les délaisse pas non plus : un indémodable « la vie est trop chère » se balade dans *La Complicité du progrès*. Interprétée par Serge Reggiani, Magali Noël, Jacques Higelin et Mouloudji, on aime la musique qui fait bouillir.

■ V.B.O.

## À la sœur versée dans la métaphysique

"J'ai été amené  
à embrasser les choses  
incompréhensibles  
d'une façon  
compréhensible [...]"

NICOLAS DE CUES  
La Docte ignorance, 1440



## LA BIBLE



Œuvres philosophiques  
complètes / Saint  
Augustin / (Préface)  
M. Ciron / Texte établi  
par P. De Labriolle / Trad.  
du latin / F. Pougnot,  
J.-B. Toussaint / Les Belles Lettres /  
592 p. / 88 €

La métaphysique  
n'est pas la partie  
la plus légère

de la philosophie. Cette nouvelle édition des Œuvres philosophiques complètes de saint Augustin non plus, avec ses deux volumes, ses plus de 4 kilos qui en imposent. On pourra discuter la sélection des œuvres ici retenues comme « philosophiques », regretter le choix de traductions anciennes, ainsi que l'absence d'apparat critique qui aurait pu en faciliter la lecture aux lecteurs d'aujourd'hui. Mais c'est pour mieux se plonger pleinement dans les textes de ce Berbère devenu évêque, dont les écrits ont exercé une influence si décisive sur la pensée chrétienne et au-delà. Les *Confessions* et *La Cité de Dieu* bien sûr, mais aussi des opuscules moins connus comme *Du mariage*, *De la grandeur de l'âme* ou encore *La Trinité*, expliquant que la mémoire, l'intelligence et la volonté sont en nous une seule et même substance comme les trois Personnes divines n'en forment qu'une dans la théologie chrétienne. Le tout est réuni dans un sobre mais élégant coffret, et imprimé sur un joli papier bible – forcément. ■ E.H.

## PAYSAGE MENTAL



Multiplicités /  
Jean-Claude Martin /  
Bifurcations /  
Ed. Kimé / 182 p. / 19 €

Pour certains, la métaphysique peut être une façon d'exercer sa maîtrise sur le monde, de le construire et le tenir à distance par la pensée. Jean-Claude Martin emprunte une tout autre voie. Il élabore une philosophie expérimentale qui ne prétend pas saisir le monde dans sa totalité, ni produire une vérité dernière. Son but est plutôt de faire vaciller toute pensée englobante en préférant l'analyse des rapports entre des forces. Les rhizomes sont une métaphore de ces métamorphoses et de ces intrusions incessantes qui constituent la vie. Gilles Deleuze a fait du phénomène botanique un concept, montrant comment la pensée peut se déployer sans racines, pure « *pléiade* », selon une multitude de connexions, sans rapports hiérarchiques. De même dans le monde des « *multiplicités* » que parcourt Jean-Claude Martin : il s'agit de rendre compte de la complexité irréductible du « *principe vital* » de tout être plutôt que d'élaborer un système achevé. L'ouvrage rend ainsi hommage à ses pairs, Deleuze, Derrida, mais aussi Spinoza, Leibniz et surtout Platon, des « *psychagistes sans égal* quand il est question de l'espace mental ». ■ Ch. P.

# Champs

## Trois ouvrages exceptionnels en éditions limitées



ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE

Par  
Cécile Rajahbert



CINÉMA

LETO

De Kirill Serebrennikov / Avec Tsoy Yoo, Roman Bilyk et Irina Starshenbaum /  
Durée: 2h06 / En salles le 5 décembre

## Rock the Kremlin

**C**hangement ! = De cette injonction, le chanteur soviétique Viktor Tsoi fait un mot d'ordre et un tube, en 1986. La Russie est alors portée par un vague de libéralisation, la perestroïka. Les groupes underground, longtemps dans le collimateur des autorités, peuvent se produire dans les salles de concerts, plutôt sagement. À Leningrad (ex-future-Saint-Petersbourg), plus encore qu'à Moscou, souffle un vent de liberté. Les textes contiennent cependant d'être vus par la censure, si bien que la question se pose à ces jeunes émancipés: l'esprit rock peut-il composer avec le pouvoir? Des groupes imitent les mélodies venues de l'Ouest sans trop d'audace, quand d'autres tentent d'incarner une véritable dissidence. Viktor Tsoi est de ceux-ci. Sur les pas de Bob Dylan chantant son opposition à la guerre du Vietnam, il compose un titre contre la guerre d'Afghanistan. Dans *Leto* (« été », en russe), le cinéaste Kirill Serebrennikov suit

l'ascension de ce jeune rocker aux traits anguleux. Filmées en noir et blanc, avec de rares éclats de couleur, les images sont parfois rehaussées de dessins. Le réalisateur surimpose ainsi ses fantasmes à la réalité. Dans un trainway, il imagine par exemple faire chanter jeunes et vieux sur *The Passenger* d'Iggy Pop; ailleurs, ces rockers se mettent à entonner le *Psycho Killer* des Talking Heads à bord d'un train, en articulant les voyageurs, sûrs de tenir tête aux autorités. Dans un aparté, l'un des acteurs indique malheureusement: rien de tout ceci n'a existé. Kirill Serebrennikov évoque les espoirs mais aussi les rêves empêchés et l'énergie contenue. Lui-même a été assigné à résidence au cours de l'été 2017, peu avant la fin du tournage de son film, et accusé par les autorités d'avoir détourné des subventions publiques attribuées à sa troupe de théâtre. Le procès de ce défenseur des droits des homosexuels et de la liberté d'expression a débuté en octobre.

## EXPOSITION SIGMUND FREUD, DU REGARD À L'ÉCOUTE

Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme  
(71, rue du Temple, Paris 11<sup>e</sup>) / jusqu'au 10 février 2019

## Freud au musée

**L'**origine du monde a changé de place. Le chef-d'œuvre de Gustave Courbet (photo) n'est plus exposé au musée d'Orsay. Il est désormais accroché au musée d'Art et d'Histoire du

Judaïsme à l'occasion de la première exposition consacrée à Sigmund Freud, en France. Ce n'est pas seulement que la sexualité, dont Courbet explore les interdits, constitue le noyau de la réflexion psychanalytique, mais le tableau a une histoire. Il fut acquis dans les années 1950 par Leon Freud, fils du docteur, lequel fit concevoir un panneau amovible pour cacher ce sexe, tout en ménageant un jeu symbolique de dévoilement, cher aux psychanalystes. L'œuvre maîtresse et ce panneau peint par André Masson en 1955 sont exceptionnellement réunis, au milieu d'un parcours assez sage, conçu par le critique d'art Jean Clair. Intitulé « Du regard à l'écoute », l'exposition explique l'importance du renversement intellectuel opéré par Freud dès lors qu'il donne la fleur au mot sur l'image, à ce qui est « lisible », fit-ce entre les lignes, sur ce qui est « visible ». Un ensemble d'objets et d'œuvres d'art évoquent son musée imaginaire mais aussi l'horizon d'une époque: la représentation de la sexualité dans les dessins de Klimt, la personnalisation de l'angoisse dans une gravure du symboliste Max Klinger, l'obsession des surréalistes pour le rêve (Dali réalise des portraits de Freud)... Une toile abstraite de Mark Rothko, lecteur de *L'interprétation des rêves*, clôt cet ensemble, dans une salle dédiée aux derniers jours de celui qui se qualifiait de jeûleux - sans fin. Y est affirmé l'importance de la tradition interprétative talmudique dans la naissance de la psychanalyse.



© Bob Stone / Magnum / Getty Images





## THÉÂTRE THYESTE

De Sénèque / Mise en scène de Thomas Jolly (La Piccola famiglia / Durée: 2h30) : Théâtre de la Ville, à Paris, du 26/11 au 01/12 ; Théâtre national de Strasbourg du 5/12 au 15/12 ; Les Solins, à Montigny, les 19/12 et 20/12 ; Solins du Goffe, à Vannes, les 16/01 et 16/02 ; Palais des Beaux-Arts de Charleroi les 25/01 et 26/01 ; La Courserie, à La Rochelle, les 31/01 et 01/02. Puis en tournée...

# Sénèque en scène

**S**es essais comptent parmi les classiques du stoïcisme. Sénèque les a écrits au premier siècle, sous le règne de Caligula. Mais la philosophie est aussi un dramaturge réputé pour ses tragédies, maintenant délaissées. Thomas Jolly s'est penché sur l'une d'elles, *Thyeste*, créée cet été dans la Cour d'honneur en ouverture du Festival d'Avignon, suivant la traduction de Florence Dupont. Habitué des grands effets ne reculant devant aucun artifice, le metteur en scène a retrouvé dans la littérature de Sénèque son goût de la démesure et l'expression du surnaturel : fusées lumineuses projetées vers le ciel, vapeurs venues des Enfers, chœurs et costumes d'opéra. Il s'autorise tous les excès, parce que *Thyeste* raconte bien plus que l'histoire sanglante de jumeaux cannibales – pour se venger d'un adultère, Atrée fait manger à son frère ses propres fils, lors d'un prétendu banquet de réconciliation. La pièce montre surtout le renversement d'un ordre cosmique, l'effraction des règles qui régissent le monde, que les frères malheureux, à l'origine de la funeste lignée des Atrides, entraînent dans leur chute. En sacrifiant leurs enfants, ils

hypothèquent tout avenir et initient un cycle de violence. Beaucoup d'effets scéniques pallient l'absence de progression dramatique. Car tout est exposé d'emblée. La pièce repose moins sur une intrigue que sur l'épaississement moral du drame. Sénèque, qui fut le précepteur de Néron, déploie une réflexion sur la folie des passions humaines. Invitant à rechercher la tranquillité de l'âme dans l'établissement d'un équilibre, il expose les méfaits de la déraison. La vengeance est de ces « folies » qui nous poussent à commettre le mal, tout comme la colère. Sénèque y d'ailleurs consacré un ouvrage dont Thomas Jolly tire à son tour un enseignement, qu'il projette à l'issue du spectacle : « Nous sommes tous inconsidérés et irrépressants, tous irascibles, maroilles, ambiteux, ou plutôt, pour ne pas dénigrer sous des termes aussi la grande pitié de l'humanité, nous sommes tous méchants. Ce qu'il blame chez autrui, chacun le retrouve en son propre cœur. Pourquoi noter le péché de l'autre, l'amaigrissement de l'autre, quand la peste est chez toi ? Soyons donc entre nous plus tolérants : nous sommes des méchants qui ribote parmi nos parents. Une seule chose peut nous rendre la paix : c'est un traité d'indulgence mutuelle. » Deux mille ans qu'on l'attend...

# RENDEZ-VOUS À PENSER

des conférences pour se remettre les idées en place et les bousculer...

## DÉSOMBÉIR EN DÉMOCRATIE

PAR  
SANDRA  
LAUGIER

MERCREDI 09  
JANVIER 2019  
19:00  
THÉÂTRE  
CHARLES DULLIN  
CHAMBERY



ESPACE MALRAUX  
CHAMBERY  
SAVOIE

Entrée libre sur réservations  
04 79 85 55 43  
www.espace-malraux-chambery.fr



DÉCEMBRE / JANVIER

TELEVISION

**Chaque jeudi, France 3  
RÉFLEXION FAITE,  
DANS LE SOIR**

La rédaction de Philosophie magazine donne un éclairage philosophique à l'actu du Soir 3, présenté par Francis Letellier (19h, 12).

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
Sur France 3 en deuxième partie de soirée et sur [france3.france-3.fr](http://france3.france-3.fr)

CONFÉRENCES, COLLOQUES

SEMINAIRES, COURS

**Du 9 au 15/12, Toulouse (32)**

**RENCONTRES DE LA LAÏCITÉ**  
3<sup>e</sup> édition de ce rendez-vous. Il aura pour invité d'honneur Michel Wievorka qui interviendra le 10/12, à 18h, lors d'une grande soirée-débat consacrée à « La mort des populismes » au siège du Conseil départemental.

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
Programme: [haute-garonne.fr/actualites/rencontres-de-la-laicite](http://haute-garonne.fr/actualites/rencontres-de-la-laicite)

**Du 10 au 15/12, Paris (75)**

**ASSISES DE LA RECHERCHE**

La 1<sup>re</sup> édition de cet événement aura pour thème « Déplacer les frontières en sciences humaines et sociales ». Au programme, journées d'étude, séminaires et tables rondes transdisciplinaires.

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
Programme: [pantheon.sorbonne.fr](http://pantheon.sorbonne.fr)

**Le 11/12, Lyon (7<sup>e</sup>)**

**LA LOI NATURELLE  
ET LES DROITS DE L'HOMME**

Conférence de Pierre Manent.  
À 12h, Collège supérieur:  
17, rue Maugras.  
[collegesuperieur.com](http://collegesuperieur.com)

**Le 17/12, Paris (75)**

**LES ENJEUX PHILOSOPHIQUES DE  
LA QUESTION DE LA PEINE DE MORT**  
Conférence de Benoît Basse.

À 17h, École normale supérieure  
(salle Dussane): 45, rue d'Ulm.  
[ens.fr](http://ens.fr)

**Le 19/12, Paris (75)**

**JUSTICE ET TERRORISME**

Colloque qui fera intervenir Robert Badinter, François Molins, Benoît Chantre, Antoine Garapon ou Frédéric Worms.

À 12h, Bibliothèque nationale de France  
(petit auditorium): quai François-Mauriac.  
[rene-girard.fr](http://rene-girard.fr)

**Le 30/01, Paris (75)**

**POURQUOI COMPARER ?**

Reprise des cours de Philippe Descola.  
À 14h, Collège de France  
(salle Marguerite de Navarre):  
11, place Marcelin-Berthelot.  
[college-de-france.fr](http://college-de-france.fr)

RENCONTRES UNIVERSITAIRES POPULAIRES

**Du 30/11 au 2/12, Cannes (06)**

**RENCONTRES DE CANNES**

L'événement aura pour thème « Demain, l'Infiniment ? Où voulons-nous aller ? ». Parmi les intervenants, Éric Klein, Jean-Pierre Dupuy, Paul Jorion, Nicolas Biveret, Pierre-Henri Tavoillot, Olivier Pourriol et Francis Wolff.

À partir de 14h, Espace Miramar:  
35, rue Pasteur.  
[rencontresdecannes.fr/](http://rencontresdecannes.fr/)

**Du 30/11 au 1/12, Nantes (44)**

**DEMAIN, TOUS HUMAINS ?**

Ces rencontres questionneront le transhumanisme. Avec, entre autres, Isabelle Queval, Bertrand Baertschi, Alain Dumaisio.

À 15h, Le Lieu unique:  
2, rue de la Biscuiterie.  
[lelieuunique.com](http://lelieuunique.com)

**Le 4/12, Quimper (29)**

**POURQUOI LA MUSIQUE ?**

Intervention de Francis Wolff dans le cadre des rencontres « Saisir le monde ».

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
À 19h, Théâtre de Cornouaille:  
1, esplanade François-Mitterrand.  
[theatre-cornouaille.fr](http://theatre-cornouaille.fr)

**Le 12/12, Woluwe-Saint-Lambert (Belgique)**

**DÉTOUR PAR LA CHINE  
ET RETOUR À LA PHILOSOPHIE**

Entretien avec François Jullien animé par Martin Legros et le saxophoniste Raphaël Imbert.  
À 12h, Wolubilis:  
cours Paul-Henri Späak, 1.  
[wolubilis.be](http://wolubilis.be)

**Les 15/12 et 16/01, Saint-Étienne (42)**

**AUSSITÔT DIT**

Le 15/12, rencontre avec Bruno Karsenti et Cyril Lemaire à propos de leur livre *Socialisme et Sociologie*; le 16/01, conférence de Jean-Pabien Spitz autour de son livre, *La Propriété de soi*.

À 19h, hôtel de ville  
(salle Aristide Briand):  
place de l'Hôtel-de-Ville.  
[aussitotdit.net](http://aussitotdit.net)

**Le 16/12, Neuilly-sur-Seine (92)**

**ENIMANUEL LEVINAS**

Trois conférences: « L'éthique est-elle au centre de tout ? », « Judaïsme et philosophie », « Langage et silence ». Avec, entre autres, Jean-Michel Salanskic, Joëlle Hansel, Michel Olivier.

Centre communautaire Jérôme-Cohier  
44, rue Jacques-Dubud.  
[ceje-neuilly.com](http://ceje-neuilly.com) et [sirel-levinas.org](http://sirel-levinas.org)

**Le 21/12, Paris (75)**

**UNIVERSITÉ POPULAIRE**

**DU QUAI BRANLY**

Pour la 1<sup>re</sup> année, l'Université populaire crée des liens entre les cultures, à travers ses cycles thématiques: « Grandes Révoltes », « Histoire des catastrophes » et « Grands Témoins ».

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
Programme:  
[qualibranh.fr/expositions-evenements/au-musee/](http://qualibranh.fr/expositions-evenements/au-musee/)  
université-populaire/

**Le 9/01, Chambéry (73)**

**DÉSOMBÊRE EN DÉMOCRATIE**

Conférence de Sandra Laugier dans le cadre des « Rendez-vous à penser ».

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
À 19h, Théâtre Charles-Dullin:  
place du Théâtre.  
[espacecairnauv-chambery.fr](http://espacecairnauv-chambery.fr)

**Le 22/01, Saint-Martin-d'Hères (38)**

**UNE PHILOSOPHIE POLITIQUE**

**DE LA CORRUPTION**

Conférence de Thierry Méniassier.  
À 14h30, Maison des sciences de l'homme  
(MSH) Alpes 1221, avenue Centrale.  
[avenue-centrale.fr](http://avenue-centrale.fr)

THÉÂTRE, CINÉMA

**Le 5/12, Paris (6<sup>e</sup>)**

**LES VOIES DE L'ÉMANCIPATION**

Autour de la pièce de Molière *L'École des femmes* (1662), dialogue entre le metteur en scène Stéphane Braunschweig et Catherine Kintzler animé par Cécile Enjalbert.

**En partenariat avec Philosophie magazine.**  
À 18h, Odéon-Théâtre de l'Europe  
(salle Roger-Blin): place de l'Odéon.  
[theatre-odeon.eu](http://theatre-odeon.eu)

**Les 13/12 et 19/01, Montreuil (93)**

**ÉCRANS PHILOSOPHIQUES**

Le 13/12, projection d'*Onêt*, de G. T. Dwyer, présenté par Isabelle Raviole; le 19/01, projection de *Ruber*, de Quentin Dupieux, précédée d'une conférence « Être pneu », par Vincent Jacques.  
À 20h30, cinéma Le Mât:  
12, place Jean-Jaurès.  
[maisonpop.fr](http://maisonpop.fr)




 Chronique  
de François Morel\*

# « L'homme est un loup pour l'homme »

Aussitôt, le représentant du syndicat des loups désavoue Hobbes, Thomas de son prénom et philosophe de son état. « Nous souhaitons, par la présente protester vivement contre les propos que vous avez cru bon de tenir dans votre ouvrage intitulé *Le Léviathan* qui vient d'être porté à notre connaissance. [Le loup a beaucoup d'activités, notamment physiques, sportives, gynécologiques, mais il n'est pas forcément très au fait de l'actualité philosophique la plus récente.] Nous ne voulons en aucun cas être assimilés aux hommes. Cette comparaison est infamante. Nous ne sommes pas fous. Jamais nous n'aurions l'idée de nous manger entre nous. Nous vous sommions, de Norvège, poursuivait le loup facétieux, de retirer immédiatement ces paroles qui salissent péniblement notre réputation. »

Monsieur Hobbes était embêté. « *I am sacrément astrogot* », fit le philosophe légèrement bilingue sur les bords. Il tenta d'expliquer au loup que c'était une image, une façon de parler, qu'il ne fallait pas forcément prendre ses paroles au pied de la lettre, qu'il était émerveillé, qu'il avait picolé, qu'il avait regardé Michel Onfray à la tête, qu'il était vieux, qu'il n'avait pas voulu dire ça, que ses paroles avaient été mal interprétées, qu'il n'avait rien contre les loups, que, d'ailleurs, la plupart de ses neveux étaient louveteaux.

Le représentant de la CGL (Confédération générale des loups) dans un second courrier ne désarma pas. « Monsieur Hobbes, si vous continuez de porter préjudice à l'honneur des loups, nous serions contraints de porter cette affaire devant les tribunaux. »



Grosses gouttes de sueur sur le front de Monsieur Hobbes qui tenta de se défendre au mieux. Il prit son courage à deux mains et son téléphone pour appeler le loup, secrétaire général de la CGL. « Vous avez tort de mal prendre mes paroles. Ce que je veux simplement dire, c'est que l'homme est son plus dangereux ennemi. Il se fait la guerre. Il détruit sa planète. Il est son propre prédateur. Vous comprenez ? »

Le Secrétaire général ne pipa mot. Le loup, généralement, quand il ne hurle pas à la mort, est tacheur.

En rastrochant, Monsieur Hobbes, qui n'était pas philosophe pour rien, trouvait que cette histoire tournait au ridicule... « Déjà, je suis décédé depuis 1679. Les loups ont beau faire les malins, ils ne sont pas dotés de la parole. Cette histoire, c'est "porte navak". »

Finalement, le loup s'avéra peu procédurier. Il lâcha l'affaire. Il se rendit compte aussi que Hobbes n'avait pas été le seul à user de l'adage : Platon, Plinius l'Ancien, Érasme, Montaigne... Tous, à leur manière, avaient décliné la phrase. « S'il faut se battre contre toute la mafia des philosophes, pensa le loup, je n'ai pas fini... »

« En plus, avec leurs droits d'auteur de grands philosophes reconnus, ils vont se payer un ténor du barreau... Si ça se trouve, ils ont le osé de Dupond-Morette... »

Le loup partit se distraire en allant manger un mouton grassouillet dont les dernières paroles, assez absconnes, risquent de ne pas passer à la postérité.

# « Le loup est un homme pour le loup »

\* Constat et chantage / Tiens une chronique sur France Inter le vendredi matin dans le 7-9 / Dernier ouvrage paru : *C'est toujours d'été que j'écris alone* (J'ai de la chance).

## QUIZ

Par Adrien Barthe

## L'ANNÉE EST FINIE

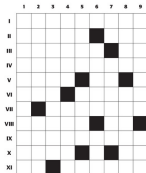
Voici une petite rétrospective de l'année 2018 en 9 citations. Trouvez, pour chacune d'entre elles, qui est son auteur.

- « Pour faire la paix avec un ennemi, on doit travailler avec cet ennemi, et cet ennemi devient votre associé. »  
a) Donald Trump  
b) Sun-tzu  
c) Nelson Mandela
- « Qui a le droit a la force, et qui a la force abaisse la violence. »  
a) Victor Hugo  
b) Thomas Hobbes  
c) Alexandre Buralde
- « Le mariage, [...] c'est le frère de la femme. »  
a) Friedrich Nietzsche  
b) Meghan Markle  
c) Jacques Audbert
- « Et si ya qu'à être en Espagne pour s'avoir plus crede d'y être des châteaux. »  
a) Madame de Beaumont  
b) Madame de Sévigné  
c) Manuel Valls
- « La méthode Macron, c'est un peu "je pense donc je suis". »  
a) René Descartes  
b) Pascal Perle  
c) Thierry Lepout
- « La victoire revient à celui qui tient le dernier quart d'heure. »  
a) Carl von Clausewitz  
b) Didier Deschamps  
c) Cicéron
- « Ma personne est sacrée. »  
a) Le pape François  
b) Le dala-lara  
c) Jean-Luc Mélenchon
- « C'est toujours sur une démission collective que les tyrans fondent leur puissance. »  
a) Général Collomb  
b) Jean-Jacques Rousseau  
c) Maurice Druon
- « Il me semble que la météo serait moins pénible en Suisse. »  
a) Charles Aznavour  
b) Johnny Halliday  
c) Vladimir Nabokov

## RÉPONSES

## PHILO CROISÉS #47

Par Gauthier Gerny  
philcroisés@philomag.com



Certaines lettres de la grille se réfèrent à des articles du magazine. Solution dans le prochain numéro.

### Horizontalement

**I.** Quand on pense fête et société descend. **II.** Plante succulente. Comme Weber, il est libre. **III.** Il se voit en fête. Capitale chez Xénophon. **IV.** Enzymes qui éliminent des bords d'ADN. **V.** Boule rouge au cœur jaune. Possé en revue. **VI.** Fait tout comme. **VII.** Hommes-oiseaux. **VIII.** 25. Lettres liées du Robert. **IX.** Philosophie magazine s'ennuieait l'an dernier à leur projet avorté de constitution rédigée par des citoyens fiers ou sort. **X.** Rivière bretonne, 47 dangereux. **XI.** Les dernières des Mohicans. Longue des hommes-oiseaux.

### Verticalement

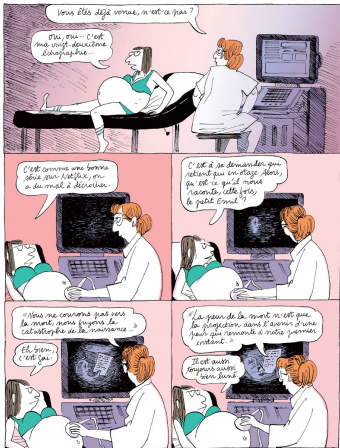
**1.** Temps de la fête chez Eliade ou héritage de Severina. **2.** Pour lui, le temps de la fête est sacré. Vieux services militaires. **3.** Il est tout le temps

de la fête. **4.** Longue officielle au Timor oriental. Philosophie magazine présente son livre sur Michel-Ange. **5.** Pilage de bas en haut. 891-087 pour Philosophie magazine. **6.** Hayek, fille riche pas Friedrich. En droit, il est trompeur. **7.** Passion en bleu et blanc. Sero attentif. **8.** Son importance croît en l'essence. D'un os de la jambe. **9.** Préloides l'essence. Sport de saison.

### SOLUTION DU PHILO-CROISÉ #46



FAIRE-PART





VALERIA BRUNI  
TEDESCHI

## Nautique

« La vie passe, mais la jeunesse est toujours là grâce aux rencontres », lance-t-elle avec son beau timbre éraillé. L'actrice révélée dans les années 1990 dans les films de Patrice Chéreau (*Celui qui s'enfuit prendrait le train*), de Laurence Ferreira Barbosa (*Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel*) et de Noémie Lvovsky (*Cublibro*) continue son parcours derrière la caméra initié par *Il est plus facile pour un chameau* (2000). Les *Estivants*, son quatrième long-métrage, sortira le 30 janvier 2019, tandis que la Cinémathèque française reviendra sur sa carrière de réalisatrice les 2 et 3 février. Spiritualité, écriture, philosophie... dans une brasserie où elle a ses habitudes, la Franco-Italienne parle de tout ce qui l'inspire et l'envie. *Propos recueillis par Sylvain Pesson*

**Quels sont les penseurs qui vous accompagnent ?**

Joues. Pas la religion catholique, sa parole. Bouddha aussi. Thích Nhất Hạnh. Mère Teresa. Parmi les penseurs, Spinoza, et, dans les plus accessibles, Alexandre Jollien, Frédéric Lemaire.

**Ce que vous retenez de votre éducation ?**

Mon imaginaire, lié aux histoires des Évangiles que j'entendais à l'école.

**Vos héros, enfant ?**

Patrice Martin, le champion de ski nautique. J'en faisais. Et les garçons de mon lycée.

**La chose la plus grotesque que vous ayez faite par amour ?**

Au skate-parc du Trocadéro, j'avais écrit « Philippe je t'aime » au recto de ma Carte Orange. Je devais la faire tomber pour qu'il la ramasse, mais, quand il l'a fait, je la lui ai prise des mains.

**La rencontre déterminante ?**

Une prof qui m'a dit : « Le théâtre c'est la folie. » Ça m'est resté. Il me fallait accepter ça.

**L'autre métier que vous auriez pu exercer ?**

Médecin. J'avais ce rêve. Et écrire. Pas juste un livre, non, être écrivain.

**Avec qui aimeriez-vous dîner ?**

Patrick Modiano.

**Le combat dont vous êtes le plus fière ?**

Être mère.

**La maxime du bien que vous aimeriez transmettre à vos enfants ?**

La clé du bonheur n'est pas d'avoir ce qu'on veut mais d'être heureux de ce qu'on a.

**Le lieu qui se rapproche le plus de la cité idéale ?**

L'école Montessori.

**Pour vous, l'inspiration c'est...**

Comme dans le surf, la vague qu'on prend après la nage et la marche qu'il a fallu faire planche sous le bras, dans le froid, en risquant de devoir rentrer car il fait trop moche.

**Votre démon ?**

La culpabilité.

**L'idée reçue qui vous blesse ?**

« Oh ! Elle fait du cinéma. »

**L'illusion qui vous berce ?**

Je ne mourrai jamais.

**Ce que vous mettez au-dessus du plaisir ?**

Le bonheur. Le plaisir passe, mais, telle une idée, le bonheur, on s'en souvient toute sa vie.

**Prenez-vous vos rêves au sérieux ?**

Plus que ça, je leur fais de la place !

**Un cauchemar récurrent ?**

Petite, quand j'étais malade la Terre est un ballon, et, d'un mouvement anodin, avec une petite cuillère, je la touche, et paf !



LE FIGARO  
**littéraire**

présente

# Un coffret littéraire À OFFRIR OU À S'OFFRIR



*Balade littéraire parmi les  
**figures de style***

Les **nuances**  
*de la langue française*

Ces **mots perdus**  
*au fond de nos dictionnaires*

*Jean-Loup Chiflet*

24€  
90

ACTUELLEMENT DISPONIBLE

Disponible dans tous les points de vente et sur [www.figaro-store.fr](http://www.figaro-store.fr)



ON A TOUS  
UN RÔLE  
À JOUER

Comme Elsa Zylberstein, accompagnez Kevin et les personnes handicapées en soutenant la Fondation Perce-Neige



FAITES UN DON SUR PERCE-NEIGE.ORG  
TEL. 01 47 17 19 30

ET VOUS,  
COMMENT  
FAITES-VOUS  
LA FÊTE ?

# FRIEDRICH NIETZSCHE

## La Naissance de la tragédie (extraits)

**philosophie**  
CARNET CENTRAL



# Introduction

**L**a fête est-elle un art ? Tentons d'appliquer la division nietzschéenne entre apollinien et dionysiaque à vos soirées, qu'elles soient dignes de figurer dans les pages mondaines des magazines sur papier glacé, ou plutôt du genre à faire valser les tomates cerises sur les tubes des années 1980, et voyons si cela peut marcher.

Lorsque Nietzsche distingue entre « les deux mondes artistiques séparés du rêve et de l'ivresse » dans *La Naissance de la tragédie*, il ne fait rien d'autre que donner une figure mythique aux deux pulsions antagonistes et pourtant complémentaires qui animent selon lui les célébrations antiques et les arts qui s'y inventent. Pour les Grecs anciens, tragédie rime bien avec fête : la représentation théâtrale s'inscrit dans des célébrations religieuses en l'honneur des dieux, plus particulièrement Apollon et Dionysos, respectivement dieu de la musique et de la poésie, et dieu de l'ivresse et du vin. On y boit, on y organise des concours de poésie, on y mesure sa force, le tout dans une extase aussi mystique qu'éthérique censée rapprocher des divinités de l'Olympe.

Harmonie et désordre cohabitent dans les arts anciens, dont la tragédie est le parangon : on y exprime les passions humaines les plus exacerbées, mais encadrées par les contraintes du vers et des cinq parties. On y hurle sa douleur, mais en mesure. Dionysos préside à une libération sauvage de tous les instincts, quand Apollon, le « dieu créateur d'images », « sanctifié par la belle apparence », assure « cette limitation mesurée, cette indépendance à l'égard des émotions trop violentes, ce calme plein de sagesse » qui équilibre les débordements. Cette idée est révolutionnaire : on a l'habitude de louer l'art antique pour son ordre, sa beauté, ses proportions parfaites. Nietzsche insiste au contraire sur

son versant nocturne, sauvage, païen, non encore aseptisé par un regard christianisé.

Si l'on revient à nos soirées gobelets en plastique où le chœur antique prend plutôt des airs de karaoké aviné, il n'est pas si difficile de voir à l'œuvre les pulsions décrites par Nietzsche. Les fêtards se divisent souvent en deux catégories : ceux qui dansent et boivent jusqu'à épuisement sans se soucier de l'heure du réveil le lendemain matin, et ceux qui observent, dos au mur et le genou silencieusement replié, l'air mi-narquois mi-révère. Les premiers se soucient assez rarement des deuxième, à peine tendent-ils de temps à autre la main pour les inviter à se joindre plus activement au grand défouloir, sans succès. Leur immobilité inquiète, tout un jouant le rôle d'indispensable miroir de la joie des autres. Une partition à ce point intangible que l'on se demande si elle n'est pas un incontournable de toute fête réussie. Quand l'heure vient de rentrer chez soi, que l'on prend le plus titubant par le coude pour le raccompagner à sa porte non sans beugler à la lune dans un fou rire commun, n'assiste-t-on pas à cette réconciliation que Nietzsche désigne comme « le moment le plus important du culte grec » ?

Pour les Grecs comme pour nous, la fête rime avec un certain idéal de communion. Nietzsche a des mots superbes pour le dire : « À présent, suivant l'évangile de l'harmonie universelle, chacun sent non seulement qu'il est réuni, réconcilié, confondu avec son prochain, mais qu'il ne fait plus qu'un avec lui. » La musique et la danse appellent aussi bien les gros, les petits, les beaux, les bizarres, les excessifs, les mesurés. S'il y a un physio à l'entrée, passez votre chemin sans regret : la sélection, ça n'a franchement rien de dionysiaque !

## L'auteur

**P**as sûr que Friedrich Nietzsche ait été un grand fêtard, lui qui très tôt vit sa force vitale entamée par la maladie. Il naît le 15 octobre 1844 à Röcken (situé dans l'actuel Land allemand de Saxe-Anhalt). À 5 ans, il perd son père qui meurt d'un « ramollissement cérébral », un événement qui le hantera toute sa vie. Peu à peu, Nietzsche révèle son génie via l'écriture et la musique qu'il joue et compose sous l'influence des partitions de Liszt et de Chopin. Il brille au point d'entrer dans le réputé collège de Pforta en 1858. Sa sensibilité le pousse à la lecture des romantiques mais aussi des Anciens. Lors de ses études de philologie à Bonn, la lecture de Schopenhauer puis la rencontre de Wagner le bouleversent. C'est encouragé par le compositeur qu'il publie en 1872 *La Naissance de la tragédie*, où il distingue deux tendances, l'apollinienne et la dionysiaque, à l'œuvre dans l'art. Ses thèses iconoclastes ne sont pas au goût de l'Université, certains y lisent même un « *spirituel délire* ». Il a à peine 30 ans que sa santé défaille – la syphilis, suppose-t-on aujourd'hui. Il quitte son poste d'enseignant en 1879 pour choisir la solitude. Au fil de voyages thérapeutiques dans une Italie solaire, il bâtit une œuvre autour des notions de tragique, d'éternel retour, de volonté de puissance et de surhomme. En l'espace d'une dizaine d'années, comme dans l'urgence, il publie ses principaux essais : *Aurore* (1881), *Le Gai savoir* (1882), *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), *L'Antéchrist* (1888, mais publié en 1895), *Crépuscule des idoles* (1888, mais publié en 1901) ... Tout cela avant de sombrer, en janvier 1889, dans la folie qui le mène à la paralysie et à l'aphasie. Il meurt le 25 août 1900.

## Le texte

**L**a *Naissance de la tragédie* est le premier essai d'un tout jeune philosophe qui n'a pas encore 30 ans. C'est sans doute sa formation de philologue qui lui donne l'intuition géniale de deux tendances, deux pulsions artistiques incarnées par deux dieux grecs emblématiques, Apollon et Dionysos. Nietzsche commence sa carrière par l'étude des langues anciennes, d'où peut-être le caractère inclassable de son étude sur la tragédie antique : on n'a pas affaire à une démonstration au sens classique du terme, mais à un développement incantatoire, dans une prose imagée, quasi poétique. Il y a tout Nietzsche dans ce premier chef-d'œuvre.

**F R I E D R I C H  
N I E T Z S C H E**

# La Naissance de la tragédie

(extraits)

Nous publions des extraits de *La Naissance de la tragédie*  
de Friedrich Nietzsche, dans la traduction de Céline Denat,  
disponibles aux éditions Garnier-Flammarion.

[...]

## 1.

Nous aurons beaucoup apporté à la science esthétique lorsque nous aurons, non pas simplement compris de manière logique, mais acquis la certitude immédiate propre à l'intuition, que le continuuel développement de l'art est lié au caractère double de l'apollinien et du dionysiaque: tout comme la génération dépend de la dualité des sexes et du combat incessant qui les oppose, seulement entrecoupé par des périodes de réconciliation. Ces noms, nous les empruntons aux Grecs, qui révèlent à l'homme avisé les profonds mystères de leur intuition de l'art, non certes au travers de concepts, mais de l'intense clarté des figures de leur Panthéon. C'est à leurs deux divinités de l'art, Apollon et Dionysos, que nous devons de savoir qu'il existait dans le monde grec une prodigieuse opposition, quant à leur origine et à leurs fins, entre l'art du créateur d'images, l'art apollinien, et l'art non imagé qu'est la musique, l'art de Dionysos: ces deux pulsions si différentes vont côte à côte, le plus souvent ouvertement en conflit, s'incitant mutuellement à engendrer des naissances toujours nouvelles et plus fortes, pour que se perpétue en elles le combat de ces opposés, que le commun terme d'« art » ne réconcilie qu'en apparence; jusqu'à ce qu'enfin, par un miracle métaphysique de la « volonté » hellénique, ils

apparaissent accouplés, et qu'ils engendrent pour finir dans ces accouplements l'œuvre d'art à la fois dionysiaque et apollinienne qu'est la tragédie attique.

Pour nous rendre plus proches ces deux pulsions, pensons-les en premier lieu comme les deux mondes artistiques séparés du rêve et de l'ivresse; il faut apercevoir entre ces deux phénomènes physiologiques une opposition similaire à celle de l'apollinien et du dionysiaque. C'est en rêve, comme le voulait Lucrèce, que les splendides figures divines se présentent d'abord aux âmes des hommes, c'est en rêve que le grand créateur d'images vit la conformation enchanteresse d'êtres surhumains, et le poète hellène interrogé sur les mystères de l'engendrement poétique, aurait pareillement évoqué le rêve, et dispensé la même leçon que celle de Hans Sachs dans les *Maîtres chanteurs*:

Mon ami, c'est là l'ouvrage du poète:  
Il se rappelle ses rêves, et les interprète.  
Crois-moi, la plus vraie des illusions,  
C'est le rêve qui à l'homme en fait don:  
L'art d'écrire des vers, la poésie  
n'est jamais  
Que l'interprétation de rêves  
qui sont vrais<sup>1</sup>.

La belle apparence des mondes oniriques, que chaque homme engendre en artiste accompli, est la condition de l'ensemble des

1. Richard Wagner, *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*, acte III, scène 2, v. 934-1938.

arts plastiques, comme aussi, nous le verrons, d'une importante moitié de la poésie. Là, nous jouissons d'une compréhension immédiate des figures, toutes les formes nous parlent, il n'y a rien qui soit indifférent ou superflu. Mais même lorsque cette réalité du rêve est à son degré de vivacité suprême, transparait pourtant encore en nous le sentiment qu'elle n'est qu'apparence: telle est du moins mon expérience, et je pourrais citer en faveur de son caractère fréquent, et même normal, nombre de témoignages, et les paroles des poètes. L'homme philosophique a même le pressentiment que, au-dessous de cette réalité dans laquelle nous vivons et existons, une deuxième et tout autre réalité se trouve dissimulée, et que la première ne serait donc elle aussi qu'apparence; et Schopenhauer n'hésite pas à désigner la faculté que l'on a de voir parfois les hommes et toute chose comme de simples fantômes ou de simples images oniriques, comme le critère de l'aptitude à philosopher. Or l'homme doué de sensibilité artistique adopte à l'égard de la réalité du rêve la même attitude que le philosophe à l'égard de la réalité de l'existence; il se plaît à l'observer attentivement: car à l'aide de ces images il interprète la vie, et au fil de ces événements il s'exerce à vivre. Et ce dont il fait l'expérience avec cette intelligence universelle, ce ne sont pas seulement des images agréables et avenantes: mais c'est aussi tout ce qui est grave, trouble, triste, sombre, les empêchements soudains, les

ironies du hasard, les attentes inquiètes, bref, c'est toute la « divine comédie » de la vie, sans oublier son *Inferno*, qui passe devant ses yeux, non pas à la façon d'un simple jeu d'ombres – car ces scènes, il les vit et il en souffre –, mais pas non plus cependant sans qu'il éprouve le sentiment fugace que tout cela n'est qu'apparence; et il se peut que plus d'un se rappelle, tout comme moi, s'être écrié parfois au beau milieu des dangers et des terreurs du rêve, réussissant par là à se donner du courage: « C'est un rêve! Je veux continuer à rêver! » On m'a aussi raconté que certaines personnes étaient capables de poursuivre l'enchaînement causal d'un seul et même rêve pendant trois nuits successives et plus: autant de faits qui attestent clairement que notre être le plus intime, que cette part souterraine qui nous est commune à tous, fait l'expérience du rêve avec un plaisir profond et le sentiment d'une heureuse nécessité.

Cette heureuse nécessité de l'expérience du rêve, les Grecs l'ont également exprimée dans leur Apollon: Apollon, en tant que dieu de l'ensemble des forces productrices d'images, est en même temps le dieu prophétique. Lui qui est, suivant l'étymologie de son appellation, le « brillant », la divinité de la lumière, règne aussi sur la belle apparence du monde intérieur de l'imagination. La vérité supérieure, la perfection de ces états, par opposition à la réalité quotidienne que l'on ne comprend que de façon lacunaire, ainsi que la conscience profonde du



pouvoir thérapeutique et secourable de la nature qui s'exerce dans le sommeil et le rêve, sont en même temps l'*analogon* symbolique de l'aptitude prophétique, et de façon générale des arts qui rendent la vie possible et digne d'être vécue. Mais à l'image d'Apollon ne doit pas non plus faire défaut cette ligne ténue que l'image du rêve ne peut franchir sans avoir un effet pathologique, et sans laquelle l'apparence nous induirait à croire à tort qu'elle est la grossière réalité : cette limitation mesurée, cette indépendance à l'égard des émotions trop violentes, ce calme plein de sagesse du dieu créateur d'images. Son œil doit être « solaire », conformément à son origine ; même lorsque, irrité, il jette des regards mécontents, il reste sanctifié par la belle apparence. De sorte que l'on pourrait dire d'Apollon, en un sens déplacé, ce que Schopenhauer dit de l'homme qui se trouve pris dans le voile de *mâyâ*<sup>2</sup> : *Le Monde comme volonté et représentation* I, p. 416 : « De même que sur l'océan déchaîné et à l'horizon infini, qui en rugissant fait s'élever et retomber des vagues gigantesques, un marin reste assis dans sa barque, se fiant à sa frêle embarcation ; de même l'homme singulier reste assis calmement au milieu d'un monde de tourments, soutenu par sa confiance dans le *principium individuationis*<sup>3</sup>. » On pourrait dire en effet que c'est en Apollon que la confiance inébranlable dans ce *principium*, et la calme immobilité de celui qui y est soumis, ont trouvé leur expression la plus sublime, et l'on pourrait caractériser Apollon

lui-même comme la splendide image divine du *principium individuationis*, dont les gestes et les regards nous disent tout le plaisir et la sagesse de l'« apparence », ainsi que la beauté.

Dans le même passage, Schopenhauer nous a dépeint la prodigieuse *horreur* qui saisit l'homme qui se trouve soudain déconcerté par les formes de la connaissance phénoménale, lorsque le principe de raison suffisante semble souffrir une exception en quelqu'une de ses figures. Si nous ajoutons à ce sentiment d'horreur l'extase délicate qui s'élève du fond le plus intime de l'homme, et même de la nature, lorsque le *principium individuationis* se trouve ainsi rompu, nous avons alors un aperçu de l'essence du *dionysiaque*, qui nous sera rendu plus proche encore grâce à l'analogie de l'ivresse. Soit sous l'influence d'une boisson narcotique, dont nous parlent tous les hymnes des hommes et des peuples primitifs, soit sous l'effet du pouvoir du Printemps qui approche et pénètre avec volupté la nature tout entière, ces émotions dionysiaques s'éveillent, et leur intensification fait que la subjectivité s'évanouit dans un complet oubli de soi. C'était aussi le même pouvoir dionysiaque qui, durant le Moyen Âge allemand, faisait tourner les troupes toujours plus nombreuses qui s'en allaient chantant et dansant de place en place : dans ces danseurs de la Saint-Jean et de la Saint-Guy, nous retrouvons les chœurs bachiques des Grecs, avec leur préhistoire en Asie Mineure, qui remonte jusqu'à Babylone et aux *sacra*<sup>4</sup> orgiaques. Certains, par

2. Schopenhauer emprunte à l'hindouisme et à la philosophie védique ce concept de *mâyâ*, « voile d'illusion » qu'il identifie au monde comme représentation, soumis aux principes de raison et d'individuation [...].

3. Principe d'individuation. [...]

4. Fête religieuse babylonienne ressemblant par certains aspects aux Saturnales romaines [...].

manque d'expérience ou par stupidité, se détournent de tels phénomènes comme de « maladies du peuple », dont ils se moquent ou dont ils ont pitié, remplis qu'ils sont du sentiment de leur propre santé: les malheureux ne soupçonnent pas à quel point cette « santé » qui est la leur prend un air cadavérique et spectral, lorsque la vie ardente des exaltés dionysiaques passe auprès d'eux en grondant.

Sous l'influence du sortilège dionysiaque, ce n'est pas seulement le lien d'homme à homme qui se renoue: c'est aussi la nature qui, après lui être devenue étrangère, hostile, ou lui avoir été assujettie, fête à nouveau sa réconciliation avec son fils perdu, l'homme. La terre dispense librement ses dons, et les bêtes de proie des rochers et du désert se rapprochent pacifiquement. Le char de Dionysos est couvert de fleurs et de couronnes: sous son joug marchent la panthère et le tigre. Que l'on transforme en un tableau l'hymne « à la joie » de Beethoven, et que l'on ne soit pas en mal d'imagination lorsque des millions d'êtres s'effondrent en tremblant dans la poussière: voilà qui permet d'approcher le dionysiaque. À présent, l'esclave est un homme libre, à présent se rompent toutes les délimitations figées et hostiles que la nécessité, l'arbitraire ou la « mode insolente » avaient fixées entre les hommes. À présent, suivant l'évangile de l'harmonie universelle, chacun sent non seulement qu'il est réuni, réconcilié, confondu avec son prochain, mais qu'il ne fait plus qu'un avec lui,

comme si le voile de *māyā* s'était déchiré et ne faisait plus que voltiger en lambeaux devant le mystérieux un-originaire. En chantant et en dansant, l'homme exprime son appartenance à une communauté supérieure: il a désappris de marcher et de parler, et est en voie de s'élever dans les airs en dansant. Ses gestes disent son ensorcellement. De même qu'à présent les bêtes parlent, et que la terre donne du lait et du miel, des sonorités surnaturelles émanent de lui: il se sent comme un dieu, lui-même à présent marche dans cet état d'extase et d'élévation qu'il a vu aux dieux qui marchent dans ses rêves. L'homme n'est plus artiste, il est devenu œuvre d'art: le pouvoir artistique de la nature tout entière se révèle ici dans les frémissements de l'ivresse, pour la satisfaction suprême de l'un-originaire. C'est l'argile la plus noble, le marbre le plus précieux, l'homme qui est ici modelé et façonné, et les coups de burin de l'artiste dionysiaque qui crée des mondes font résonner le cri des Mystères d'Éleusis<sup>5</sup>: « Vous vous prosternez, millions d'êtres? Pressens-tu ton créateur, monde? »

## 2.

[...] Nous pouvons établir qu'il existait, partout dans le monde antique – pour laisser ici de côté le monde moderne –, de Rome à Babylone, des fêtes dionysiaques dont le type est dans le meilleur des cas au type grec ce que le satyre barbu, qui doit au bouc son nom et

5. Les Mystères constituaient, à côté des cultes religieux grecs généralement publics et liés à la vie de la cité, des cultes secrets, auxquels on n'accède que par le biais d'un processus d'initiation et de purification spécifique. [...]

ses attributs, est à Dionysos lui-même. Presque partout, le centre de ces fêtes consistait dans une licence sexuelle exubérante, dont les vagues balayaient l'ordre familial et ses règles vénérables; là on laissait justement se déchaîner les bêtes les plus sauvages de la nature, et jusqu'à ce détestable mélange de lascivité et de cruauté qui m'a toujours paru être le véritable « philtre de sorcière ». Il semble que les Grecs aient été pendant un moment complètement protégés et préservés des émotions frénétiques de ces fêtes, dont la connaissance leur parvenait par toutes les voies maritimes et terrestres, par la figure d'Apollon, dressé dans toute sa fierté, et qui ne pouvait affronter en levant la tête de Méduse aucune puissance plus dangereuse que ne l'était la puissance dionysiaque, grimaçante et grossière. C'est dans l'art dorique que fut immortalisé cette majestueuse attitude de refus d'Apollon. Une telle résistance devint incertaine et même impossible, lorsque des pulsions similaires parvinrent à se frayer un chemin à partir des racines les plus profondes de l'hellénité: l'action du dieu de Delphes se borna dès lors, grâce à une réconciliation conclue en temps voulue, à ôter des mains de son violent adversaire ses armes destructrices. Cette réconciliation constitue le moment le plus important de l'histoire du culte grec: où que l'on regarde, les bouleversements induits par cet événement sont partout visibles. Ce fut la réconciliation de deux adversaires, avec

sa détermination rigoureuse des frontières qui devaient désormais être respectées, et ses échanges d'hommages réguliers; au fond, le gouffre n'était pas franchi. Mais si nous examinons la manière dont se manifestait la puissance dionysiaque une fois soumise à la pression de ce traité de paix, nous apercevons alors, dans la comparaison à ses *sacaea* babyloniennes qui conduisaient l'homme à régresser vers le tigre et le singe, quelle était la signification des orgies dionysiaques des Grecs, en tant que fêtes de la délivrance universelle et journées de transfiguration. C'est avec les Grecs que la nature parvient pour la première fois à son état d'exultation artistique. Cet atroce philtre de sorcière fait de lascivité et de cruauté était ici sans force: seul y fait encore penser – à la manière dont des remèdes peuvent faire penser à des poisons mortels – le caractère merveilleusement mêlé et double des affects des exaltés dionysiaques, ce phénomène qui fait que de la douleur naît le plaisir, et que l'exultation arrache à la poitrine des accents tourmentés. Une joie supérieure fait résonner un cri d'épouvante, ou une plainte de regret pour ce qui est irrémédiablement perdu. Dans ces fêtes grecques s'exhale pour ainsi dire un trait sentimental de la nature, comme s'il lui fallait gémir sur son morcellement en individus. Le chant et le langage gestuel de ces exaltés aux humeurs doubles étaient pour le monde grec homérique quelque chose de nouveau et d'inouï: et la *musique*

dionysiaque en particulier suscitait la terreur et l'horreur. Si la musique était apparemment déjà connue en tant qu'art apollinien, elle n'était à vrai dire que le mouvement de ressac du rythme, et le développement de la force créatrice de ce dernier avait en vue la représentation d'états apolliniens. La musique d'Apollon, c'était l'architecture dorique mise en sons, mais en des sons seulement esquissés, comme ceux qui sont propres à la *kithara*<sup>6</sup>. On tient prudemment à l'écart, comme non apollinien, cet élément constitutif de la musique dionysiaque, et par là de la musique en général, à savoir le pouvoir émotionnel du son, le flux homogène du *melos*<sup>7</sup>, et le monde tout à fait incomparable de l'harmonie. Dans le dithyrambe<sup>8</sup> dionysiaque, les aptitudes symboliques de l'homme se trouvent stimulées et exacerbées au plus haut point; quelque chose qui jamais encore n'a été ressenti s'efforce de s'extérioriser, l'annihilation du voile de *mátyā*, l'être-un en tant que génie de l'espèce, voire de la nature elle-même. À présent, l'essence de la nature doit s'exprimer symboliquement; un nouveau monde de symboles est nécessaire, toute la symbolique du corps entier, non pas simplement celle des lèvres, du visage, de la parole, mais de l'ensemble des mouvements de la danse qui animent tous les membres en rythme. Alors les autres forces symboliques, celles de la musique, s'éveillent brusquement avec fougue, dans le rythme, la dynamique et l'harmonie. Pour appréhender ce déchaînement total de toutes

les forces symboliques, l'homme doit déjà s'être élevé jusqu'au paroxysme du dessaisissement de soi qui cherche à s'exprimer symboliquement dans ces mêmes forces: dans le dithyrambe par conséquent, le servant de Dionysos ne peut être compris que de ses semblables! Avec quel étonnement devait le regarder le Grec apollinien! Un étonnement d'autant plus grand que s'y mêlait le sentiment horrifié que tout cela ne lui était au fond pas si étranger, et même que sa conscience apollinienne n'était qu'une manière de voile dissimulant à sa vue ce monde dionysiaque.

[...]

#### 4.

[...] Apollon, en tant que divinité éthique, exige des siens la mesure et, afin que celle-ci soit respectée, la connaissance de soi. Ainsi la nécessité esthétique du beau s'accompagne-t-elle de l'exigence du « connais-toi toi-même » et du « rien de trop! »<sup>9</sup>, tandis que l'arrogance et la démesure étaient considérées comme les démons proprement hostiles de la sphère non apollinienne, et dès lors comme caractéristiques de l'époque pré-apollinienne, de l'âge des Titans et du monde extra-apollinien, c'est-à-dire du monde barbare. En raison de son amour titanique pour l'humanité, Prométhée se devait d'être déchiré par les vautours, du fait de la sagesse démesurée qui lui fit résoudre

6. Nietzsche utilise ici le terme de *kithara*, qui désigne l'une des formes de la lyre grecque antique. La lyre est, on le sait, l'instrument rythmiquement attribué à Apollon. [...]

7. Nietzsche utilise de nouveau ici un terme grec, qui signifie d'abord le « membre », mais aussi par extension un « membre de phrase musicale », vocale ou instrumentale. [...]

8. Le dithyrambe est un chant choral religieux et accompagné de danses, en l'honneur de Dionysos, et qui est souvent considéré comme étant l'un des éléments originaires de la tragédie attique. [...]

9. Les sentences « Connais-toi toi-même » (*Gnôthi sauton*) et « Rien de trop » (*Miden agas*), attribuées aux Sept Sages, étaient gravées au fronton du temple de Delphes. [...]

l'énigme du Sphinx, Œdipe se devait d'être précipité dans un effarant tourbillon d'atrocités: ainsi le dieu de Delphes interprétait-il le passé grec.

«Titanesque» et «barbare», tel était aussi l'effet suscité par le *dionysiaque*, aux yeux du Grec apollinien: sans qu'il pût cependant se dissimuler que lui aussi était dans le même temps intimement apparenté à ces Titans et à ces héros déchus. Il lui fallait même ressentir plus encore que cela: à savoir que son existence entière, avec toute sa beauté et sa mesure, reposait sur un arrière-fond caché de souffrance et de connaissance, que le dionysiaque lui dévoilait de nouveau. Et voici! Apollon ne pouvait vivre sans Dionysos! Le «titanesque», le «barbare» étaient finalement tout aussi nécessaires que l'apollinien! Représentons-nous à présent la manière dont, dans ce monde bâti sur l'apparence et la modération, endigué de manière artificielle, résonnaient les sonorités extatiques de la fête dionysiaque, avec des accents ensorcelants sans cesse plus séduisants, donnant voix jusqu'en des cris perçants à toute la *démé-*sure de la nature dans le plaisir, la souffrance et la connaissance: représentons-nous quelle pouvait être, au regard de ce chant populaire démoniaque, la signification de l'artiste apollinien psalmodiant au son des accords fantomatiques de sa harpe! Les muses des arts de l'apparence » pâlissaient devant un art qui, dans son ivresse, disait la vérité, et face à la sérénité des Olympiens la sagesse de Silène clamait

Hélas! Hélas! L'individu, avec toutes ses limites et sa mesure, s'abolissait ici dans l'oubli de soi propre aux états dionysiaques et oubliait le préceptes apolliniens. La *démé-*sure se révélait comme vérité, et la contradiction, la volupté née de la douleur, s'exprimait depuis le cœur de la nature. Et ainsi, partout où pénétrait le dionysiaque, l'apollinien se trouvait aboli et annihilé. Mais il est certain aussi que, là où celui-ci résistait à un premier assaut, l'autorité et la majesté du dieu de Delphes se montraient plus rigides et plus menaçantes que jamais. Je ne peux de fait m'expliquer l'État *dorien*, et l'art dorique, qu'en tant que camp militaire permanent de l'apollinien: seule une telle lutte incessante contre l'essence titanésque-barbare du dionysiaque pouvait faire perdurer un art aussi obstinément aride et retranché dans ses remparts, une éducation aussi guerrière et austère, un État aussi cruel et impitoyable.

[...]

## 8.

[...] L'ensorcellement est la condition de tout art dramatique. Ainsi ensorcelé, l'exalté dionysiaque se voit lui-même comme satire, et comme satire en retour il voit le dieu, c'est-à-dire que du sein de sa métamorphose il voit hors de lui une vision nouvelle, qui est l'accomplissement apollinien de son état. Avec cette vision nouvelle, le drame est achevé.

Selon ce point de vue, il nous faut comprendre la tragédie grecque comme chœur dionysiaque qui se décharge sans cesse à nouveau dans un monde d'images apollinien. Ces parties chorales dont est entrelacée la tragédie sont donc pour ainsi dire le sein maternel de tout ce que l'on appelle dialogue, c'est-à-dire l'ensemble du monde de la scène, du drame proprement dit. Cette vision du drame émane du fondement originaire de la tragédie par décharges successives : mais parce que cette manifestation purement onirique, qui est donc une vision de nature épique, est par ailleurs une objectivation d'un état dionysiaque, elle n'est pas délivrance apollinienne dans l'apparence, mais représente au contraire la rupture de l'individuation et son unification avec l'être originaire. Le drame est donc l'incarnation apollinienne des connaissances et des effets dionysiaques, et par là il est séparé de l'épopée comme par un abîme prodigieux.

Le *chœur* de la tragédie grecque, symbole de l'ensemble de la masse soumise à l'émotion dionysiaque trouve dans cette interprétation qui est la nôtre sa pleine explication. Tandis que, avec notre habitude de situer le chœur, en particulier celui de l'opéra, sur la scène moderne, nous ne pouvions absolument pas concevoir comment ce chœur tragique des Grecs pouvait être plus ancien, plus originaire, et même plus important que l'« action » proprement dite – ce dont la tradition témoignait pourtant si clairement –, tandis qu'en retour

nous ne pouvions concilier cette importance et ce caractère originaire dont atteste la tradition avec le fait qu'il n'aurait cependant été composé que de vils êtres servants, et même d'abord de satyres aux attributs de bouc, tandis que la situation de l'*orchestra* au-devant de la scène restait pour nous une énigme permanente, nous sommes maintenant parvenus à comprendre que la scène ainsi que l'action n'étaient pensées à l'origine que comme une *vision*, et que l'unique « réalité », c'est précisément le chœur qui engendre cette vision et qui l'exprime dans toute la symbolique de la danse, du son et de la parole. Ce que le chœur aperçoit dans sa vision, c'est son seigneur et maître Dionysos, ce pourquoi il est éternellement le chœur des *servants* : en tant que tel il voit le dieu qui souffre et se glorifie, raison pour laquelle lui-même n'*agit* pas. Mais bien qu'étant tout entier au service du dieu, il est l'expression la plus haute de la *nature*, c'est-à-dire son expression dionysiaque, ce pourquoi il prononce comme elle dans son enthousiasme de sages sentences oraculaires : en *partageant sa souffrance*, il atteint aussi à la *sagesse* et proclame la vérité issue des profondeurs du monde. Voilà donc comment est engendrée cette figure fantastique et si scandaleuse en apparence du satyre plein de sagesse et d'enthousiasme, qui est en même temps l'« homme simple », par opposition au dieu : il est l'image et même le symbole de la nature et de ses pulsions les plus fortes, aussi

bien que celui qui proclame la sagesse et l'art de la nature: musicien, poète, danseur, visionnaire en une seule personne.

Suivant ce point de vue et selon la tradition, *Dionysos*, le héros de la scène proprement dit et le centre de la vision, n'est dans un premier temps, durant la période la plus ancienne de la tragédie, pas véritablement présent, mais on se le représente seulement comme présent: c'est-à-dire qu'à l'origine la tragédie n'est que « chœur », et non « drame ». Plus tard, on s'essaye à montrer le dieu comme un dieu réel, et de représenter la forme de la vision ainsi que le cadre qui la transfigure, de façon à ce qu'elle soit rendue visible à chaque regard; c'est là le commencement du « drame » au sens plus restreint. Le chœur dithyrambique se voit alors assigner la tâche de stimuler la disposition d'esprit des auditeurs de manière dionysiaque au point que, lorsque le héros apparaît sur la scène, ils ne voient pas un homme grotesquement masqué, mais la forme d'une vision qui est pour ainsi dire née de leur propre extase. Considérons *Admète*, profondément plongé dans le souvenir de son épouse *Alceste* récemment disparue, et qui se consume dans la contemplation spirituelle de celui-ci – quand soudain vient à lui l'image d'une femme couverte d'un voile, ayant même silhouette et même démarche: représentons-nous son soudain frisson d'inquiétude, ses comparaisons frénétiques, sa convictions instinctive – et nous disposons alors d'un *analogon* de ce que ressentait le spectateur soumis à l'émotion

dionysiaque lorsqu'il voyait s'avancer sur scène le dieu aux souffrances duquel il s'était déjà identifié. Il transposait involontairement l'ensemble de cette image du dieu, qui flottait magiquement devant son âme, sur cette forme masquée, et faisait pour ainsi dire se dissoudre sa réalité dans une irréalité fantomatique. C'est ainsi que l'état de rêve apollinien, en nous dissimulant le monde diurne, fait naître et se transformer sans cesse sous nos yeux un monde nouveau, plus clair, plus compréhensible, plus émouvant et pourtant plus semblable à une ombre. Nous apercevons en conséquence dans la tragédie deux styles radicalement opposés: la langue, la teinte, la vivacité, la dynamique du discours se divisent en des sphères d'expression entièrement séparées, d'une part dans le lyrisme dionysiaque du chœur, et d'autre part dans le monde onirique apollinien de la scène. Dans les manifestations apolliniennes au sein desquelles s'objective *Dionysos*, il ne s'agit plus de la « mer éternelle, trame changeante et vie ardente »<sup>10</sup> qu'est la musique du chœur, pas plus que de ces forces qui sont seulement senties et non pas cristallisées en des images, et dans lesquelles le servant enthousiaste de *Dionysos* ressent la proximité du dieu: c'est maintenant la forme épique, ferme et claire, qui s'adresse à lui depuis la scène, maintenant *Dionysos* ne s'exprime plus au travers de forces mais sous la figure d'un héros épique, presque avec la langue d'*Homère*.

[...]

10. Voir Goethe, *Faust I*, « Nuit », v. 505-507.

## 10.

Une tradition incontestable nous apprend que sous sa forme la plus ancienne la tragédie grecque avait pour seul objet les souffrances de Dionysos, et que pendant longtemps le seul héros présent sur scène fut justement Dionysos. Mais on peut affirmer avec tout autant de certitude que jusqu'à Euripide Dionysos n'a jamais cessé d'être le héros tragique, et que toutes les figures fameuses de la scène grecque, Prométhée, Œdipe, etc., ne sont que des masques de ce héros originaire qu'est Dionysos. Que derrière tous ces masques se cache une divinité, c'est là la raison essentielle de l'« idéalité » typique, si souvent regardée avec étonnement, de ces figures fameuses. Je ne sais plus qui a affirmé que tous les individus sont en tant que tels comiques et par conséquent non tragiques: d'où il faudrait conclure que les Grecs ne pouvaient absolument pas tolérer d'individus sur la scène tragique. Tel semble avoir effectivement été leur sentiment: de même que sont en général profondément ancrées dans le caractère hellénique cette distinction et cette évaluation platoniciennes de l'« idée » opposée à l'« idole », à l'image. Il nous faudrait, pour utiliser la terminologie de Platon, parler des figures tragiques de la scène hellénique à peu près comme suit: le seul Dionysos véritablement réel se manifeste sous une multiplicité de figures, sous le masque d'un héros au combat, pour ainsi dire empêtré dans le filet de la volonté individuelle. Le dieu qui se

manifeste est assez semblable, dès lors qu'il se met à parler et à agir, à un individu qui erre, cherche et souffre: qu'il se manifeste généralement avec cette détermination et cette clarté épiques, c'est là l'œuvre d'Apollon l'interprète des rêves, qui offre au chœur une interprétation de son état dionysiaque dans cette manifestation de nature symbolique. Mais ce héros est en réalité le Dionysos souffrant des Mystères<sup>11</sup>, ce dieu qui fait en lui-même l'épreuve des souffrances de l'individuation, dont les mythes fabuleux nous racontent qu'enfant il fut démembré par les Titans, et qu'ainsi démembré on le vénérait désormais sous le nom de Zagreus: ce qui nous suggère que ce démembrement, la souffrance proprement dionysiaque, est l'équivalent d'une transformation en air, en eau, en terre ou en feu, de sorte qu'il nous faudrait considérer l'état d'individuation comme la source et le fondement originaire de toute souffrance, comme une chose en soi condamnable. Du sourire de ce Dionysos sont nés les dieux olympiens, et de ses larmes les hommes. Dans cette existence sous forme de dieu démembré, Dionysos a la double nature d'un démon cruel et sauvage, et d'un maître indulgent et doux. Mais l'espoir des époptes<sup>12</sup> était tourné vers une renaissance de Dionysos, dont il nous faut alors pressentir qu'elle est ce qui met fin à l'individuation: c'est pour la venue de ce troisième Dionysos que retentissait le chant rugissant d'allégresse des époptes. Et cet espoir seul jette un rayon de joie sur la face du monde déchiré,

11. Nietzsche pense sans doute plus précisément aux Mystères dits « orphiques », dont le mythe central aurait été celui du démembrement, de la mort et de la renaissance de Dionysos, et aux Mystères d'Éleusis, d'abord consacrés à Déméter, mais auxquels les croyances et rituels liés à Dionysos seraient venus se mêler. [...]

12. Ceux qui ont atteint le dernier degré de l'initiation aux Mystères.



morcelé en individus: ce que le mythe représente de façon symbolique au travers de la figure de Déméter, plongée dans une éternelle affliction, et qui pour la première fois se *réjouit* lorsqu'elle apprend qu'elle peut *encore une fois* donner naissance à Dionysos. Dans les vues exposées ici, nous disposons déjà de tous les éléments d'une vision du monde profonde et pessimiste, et dès lors aussi de la *doctrine mystérique de la tragédie*: la connaissance fondamentale de l'unité de tout ce qui existe, le fait de considérer l'individuation comme le fondement original du mal, et l'art comme espoir joyeux que le charme de l'individuation puisse être rompu, comme le pressentiment d'une unité restaurée.

[...]

## 17.

L'art dionysiaque veut lui aussi nous convaincre du plaisir éternel de l'existence: à ceci près qu'il nous faut rechercher ce plaisir non dans les phénomènes mais derrière les phénomènes. Il nous faut reconnaître que tout ce qui naît doit se disposer à une fin douloureuse, nous sommes conduits par force à plonger notre regard dans les terreurs de l'existence individuelle – sans être pour autant paralysés: une consolation métaphysique nous arrache pour un temps aux remous des formes changeantes. Pour de brefs instants, nous sommes

réellement l'être originare lui-même, et nous ressentons son désir et son plaisir invincibles d'exister; le combat, le tourment, l'anéantissement des phénomènes nous apparaissent alors comme nécessaires, étant donné la profusion des formes d'existence innombrables qui se pressent et se bousculent pour venir à la vie, et la fécondité exubérante de la volonté universelle; l'irritant aiguillon de ces tourments nous transperce dans l'instant même où nous en sommes venus pour ainsi dire à ne faire qu'un avec le plaisir originare incommensurable de l'existence et où nous pressentons, dans l'extase dionysiaque, le caractère indéfectible et éternel de ce plaisir. En dépit de la crainte et de la pitié nous sommes les vivants heureux, non en tant qu'individus, mais parce que nous nous confondons avec le plaisir de procréer de l'unique vivant.

[...]

Cahier central réalisé  
par VICTORINE DE OLIVEIRA

## ET VOUS, COMMENT FAITES-VOUS LA FÊTE ?

FRIEDRICH  
NIETZSCHE

## La Naissance de la tragédie

(extraits)



En chantant et en dansant, l'homme exprime son appartenance à une communauté supérieure: il a désappris de marcher et de parler, et est en voie de s'élever dans les airs en dansant



Dès son premier essai, *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche (1844-1900) impose une lecture radicalement nouvelle de l'art. Il en va du corps, de la perte de soi, de l'oubli de sa subjectivité pour une réconciliation avec le monde et d'une lucidité retrouvée... Autant d'éléments qui font de l'art et de sa pratique une fête des sens qui n'a rien de métaphorique.